

LES
VISAGES
DE
DIEU

© JBz & Cie, 2010
Département de Hugo & Compagnie
38, rue La Condamine
75017 Paris
www.hugoetcie.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Dépôt légal : novembre 2010
ISBN : 9782755606508
Imprimé en France (Corlet)

CHRONIQUES BARBARES

LES
VISAGES
DE
DIEU

MALLOCK



Avertissement

Cette chronique barbare est sortie aux éditions du Seuil, le dernier mois de la dernière année du dernier millénaire... Dix ans plus tard, la présente réédition en propose une version longue.

Thriller théologique, Les Visages de Dieu a été réécrit, développé, augmenté et remonté pour apporter à l'expérience de lecture plus de mystère, plus de littérature et plus de barbarie !

PROLOGUE

Mardi 28 décembre, 3 h 20 du matin

Le téléphone sonna, donnant le départ à la plus éprouvante affaire que le commissaire Amédée Mallock aurait jamais à résoudre :

– Qui est-ce ? aboya-t-il.

– C'est ton tour d'aller en enfer !

En une fraction de secondes, des dizaines d'affaires resurgirent du néant, macabre manège de cadavres figés, tournoyant sans rire et sans musique dans le crâne de Mallock. De qui venait la menace ?

– Annonce-toi ou raccroche, fils de pute.

Une voix toute penaude lui répondit :

– Euh, pardon, c'est moi, Raymond, le commissaire Raymond Grimaud. Vraiment désolé de t'avoir fait des émotions, mais il a remis ça. On vient tout juste de me prév...

– Qui ?

– Le Maquilleur. Il s'est encore livré à un massacre, d'où ma phrase maladroite. C'est à toi d'intervenir puisque, vu l'heure, on est techniquement mardi et que nous avons convenu...

– C'est où ?

Mallock se redressa pour allumer en grand la lumière du plafonnier. Même en pleine nuit, il ne risquait plus de réveiller personne.

– À l'entrée de Saint-Mandé. Avenue du Parc, au 12. Tu vois ?

– Je trouverai.

L'enfer, Amédée connaissait, il y avait déjà été. Il raccrocha en grimaçant. Migraine et dos douloureux, le duo de choc pour les réveils en fanfare.

Dehors, Paris dormait, cuvant ses excès de capitale. De la nuit de Noël à celle du réveillon, les Parisiens mangeaient deux fois plus qu'à n'importe quel autre moment de l'année. Une couche de foie gras, une couche d'huître, une couche de saumon fumé, et on recommence... Mallock transféra son corps de sa chambre à la salle

de bain, de l'autre côté de sa tanière.

Arrivé maintenant devant le lavabo, il s'aspergea d'eau froide. Dans le miroir, y'avait un type tout fripé qui le fixait interrogatif :

- Tu crois que tu vas encore tenir le coup longtemps, commissaire ?

Soupir. Ouverture délicate du tube de dentifrice. Allumage de la brosse électrique. Sourire stupide devant la glace. Amédée se lavait les dents, comme il faisait tout le reste, avec une farouche détermination.

Il avait trouvé bizarre la façon que Grimaud avait eu de lui refiler ces dossiers, comme on s'en débarrasse, alors même qu'il aurait dû traîner des pieds. Et puis ses doigts, sa voix et ses lèvres qui n'arrêtaient pas de trembler. Vibrer, plus précisément, comme si un courant de très haut voltage lui parcourait le corps. Amédée avait même hésité à lui serrer la main en le quittant après leur déjeuner pourtant cordial.

L'horreur, ça peut vous électrocuter un homme.

En se brossant violemment les dents, Mallock essaya déjà d'imaginer de quels côtés les premiers coups allaient venir. Tout ce que lui avait dit RG, aggravé par ce qu'il ne lui avait pas dit, lui avait suffi à réveiller toutes ses appréhensions. L'enquête qui lui était confiée serait éprouvante, un bâton merdeux, résumerait prosaïquement Bob, l'un de ses capitaines, lorsqu'il lui en parlerait le lendemain, sans se douter qu'il était encore bien loin du compte et que, ni lui, ni son commissaire n'en sortiraient indemnes.

Près d'un mètre quatre-vingt de muscles et d'os, Mallock avait une silhouette de catcheur et des mains d'étrangleur. Cinquante balais et une belle tête malgré un nez fort, creusé d'une drôle de fossette, un peu comme une paire de fesse. Dans le sourire, ombre ou ride, il y avait quelque chose de triste que l'on retrouvait également enchâssé dans ses yeux, billes de lumière fiévreuses trouant la masse imposante du visage. Mélange de fatalisme léger et de mélancolie collante, Amédée avait l'obsession des grands angoissés et des cheveux blond mi-longs, à la Depardieu.

Il détourna le regard de son miroir et soupira. C'était presque devenu un tic, cette façon d'expulser la tristesse. D'abord une grande inspiration censée venir chercher jusqu'au fond du ventre toutes les

pensées douloureuses, les escarilles de l'angoisse, puis une expiration pour les repousser le plus loin possible. Vers où ?

Revenu dans sa chambre, il habilla chaudement ce grand corps qui, depuis plusieurs mois, avait décidé de le faire souffrir. Le dos surtout et la tête aussi. Il repensa à la passion du Christ, à la religion qu'il avait rejetée, comme la croyance d'ailleurs, son ancienne ferveur. Avec un tel dos, il risquait fort de s'écrouler, se figer devant l'obstacle. Y aurait-il un Simon de Cyrène pour l'aider à porter le patibulum ?

Christ de pacotille ou simple commissaire, il décida de doubler son costume de l'un de ses manteaux les plus épais. En pleine nuit et en plein hiver, sur les lieux d'un crime, il ferait froid, très froid.

Dehors, c'était sombre et désert, genre ciré noir délavé virant au sale. Il frissonna. Les rues étaient vides et l'air sentait l'hiver. Seules quelques guirlandes papillonnaient ici et là, trouant la grisaille de leurs ailes de couleur. Le ciel avait des reflets bordeaux, là où l'air absorbait les lumières de la ville.

Son parking était à trois pâtés de maisons de chez lui. Arrivé sur place, il mit plus de temps que d'habitude à sortir sa voiture du garage. Elle non plus n'était pas réveillée. Elle non plus n'était plus très jeune et n'avait plus envie d'être tirée du lit au milieu de la nuit.

Après quelques minutes de route, il alluma le chauffage et un Havane demi-tasse, siglé *le Roi du Monde*.

Amédée avait eu entre les mains les photos prises sur les différentes scènes de crime, clichés restés miraculeusement sous embargo, et un seul mot convenait : l'horreur. Ce que ce taré faisait subir à ses victimes dépassait l'entendement. Pour l'instant, il n'avait vu que des reproductions. Il savait pertinemment que la réalité serait tout autre. Quand on est sur place, l'abomination rigole, elle vous a à portée de main. Elle peut vous attraper et vous retourner le cœur. Pas d'échappatoire, elle vous colle sans pitié son odeur dans les narines et se délecte de l'effet qu'elle fait sur vous. Non, une photo, ce n'est vraiment rien à côté.

Les clichés de l'affaire lui en avaient cependant appris beaucoup. Une chose surtout, Mallock avait devant lui, plus qu'une enquête, un chemin de croix, avec toutes ses stations. Il y aurait peut-être une

sainte Véronique pour lui essuyer le visage mais elle ne l'aiderait certainement pas à résoudre l'énigme.

Raymond Grimaud, à qui il succédait, n'était pas un manchot, loin de là. Et s'il avait passé quatre mois à enquêter sans aucun résultat, ce n'était pas bon signe. Le type en face devait être un sacré morceau.

Il y avait eu sept meurtres attribués a posteriori, deux enfants, un homme et quatre femmes, suivis de six homicides officiels mais immédiatement mis sous embargo : une première femme, un jeune garçon, un homme et une femme ensemble, le fameux cas 10 et 11, puis deux femmes à nouveau, s'il s'en tenait à ce que lui avait confié RG lors de leur déjeuner de la veille :

– Il faut que je te mette au parfum, lui avait-il lancé en introduction, avant même que le garçon n'apporte les cartes.

Mallock l'avait écouté sagement. C'était en effet un sacré parfum qu'il lui avait mis sous le nez. Un mélange de sang et de toutes les humeurs qu'un corps humain retient normalement à l'intérieur. Un jus signé d'un drôle de coco.

Arrivé porte de Vincennes, le commissaire ouvrit la fenêtre pour évacuer la fumée de son cigare et mieux lire les plaques des rues. Dehors, l'oxygène semblait chargé de microscopiques morceaux de peur. Flocons si petits qu'ils restaient invisibles aux yeux des simples mortels. Mais pas pour ceux de Mallock. Pour lui, ces cristaux de mort étaient tout aussi réels et bien plus palpables que la pluie la plus drue. Avec ses yeux de sorcier, il les voyait bel et bien tomber, obliques, étoiles suicidaires se précipitant sous sa vieille Jaguar.

Au fond de Saint-Mandé, Amédée fut accueilli par les lumières des cars de police et une forêt de gyrophares. À tout autre moment, ces remuements de couleurs chaudes l'auraient rassuré. Reflets orange sur le noir et blanc des voitures, les collègues étaient là.

Mais cette nuit autre chose attendait Mallock : le silence. Celui des morts et celui des vivants également. Un calme d'une telle densité qu'il ralentissait les mouvements de tous les acteurs de ce drame.

Quatre bras blancs entrouvrant lentement l'arrière d'une ambulance, une main de vieux flic se caressant le front, des tiroirs que l'on ouvre, des photos que l'on regarde. Pour comprendre.

Au ralenti, des uniformes qui se croisent, des regards qui s'évitent,

des flashes qui blanchissent abondamment la scène, figeant positions et sentiments, dépouillant le moindre coin obscur. Sur le pas de sa porte, en contre-jour, une grosse voisine, bras croisés, châle refermé sur le corps, avec des larmes qui coulent sans pouvoir s'arrêter. Deux petits chiens qui tremblent, inquiets de ces lumières bavardes qui éclaboussent leur nuit. Au fond, honteux, dans l'ombre d'un arbre, un flic qui vomit. La neige qui, elle aussi, comprend et tombe sans faire le moindre bruit.

Au centre enfin, comme réglant une circulation imaginaire, le gardien et homme d'entretien de l'immeuble. Il bat des bras et montre du doigt ceci à droite puis cela à gauche, dans une tentative désespérée d'expliquer à l'autorité ce que lui-même ne s'explique pas et ne s'expliquera jamais.

Pour atteindre le pavillon où s'était déroulé le sacrifice, il fallait traverser l'entrée d'un immeuble. En haut des marches qui donnaient sur le jardin intérieur, Mallock s'arrêta pour reprendre son souffle. Le froid ne faisait qu'empirer ses douleurs, lui coupant la respiration.

Volets bleu gitane, crépi neuf coloré en rose et blanc comme une pâtisserie anglaise, jardin rangé mais juste assez ébouriffé pour avoir l'air sauvage. En d'autres circonstances, cette petite maison de deux étages aurait pu être accueillante, havre de paix dissimulé aux yeux des passants. Cette nuit-là, elle suintait l'eau glacée et la peur.

Mallock, dont l'odorat était particulièrement développé, avala, alors qu'il était encore à trois bons mètres de l'entrée, une grande gorgée de mort. Un mélange abject de putréfaction corporelle et d'une terreur qui aurait, elle aussi, ranci. En ouvrant la porte, il dut prendre sur lui pour accepter de respirer une telle puanteur. Pour la supporter, avant d'entrer, il commença à l'analyser.

Tout d'abord, l'odeur d'œuf pourri provenant des acides sulfhydriques qui s'étaient répandus et avaient imprégné tous les tissus de la maison. Il identifia aussi les émanations ammoniacales des déjections post mortem. Puis la puanteur des gaz corporels qui continuaient à s'échapper du cadavre. Il perçut également un parfum d'hôpital, plus inattendu, alliant le chloroforme aux effluves âcres du caoutchouc lorsqu'il est vieux, brûlé par les années. Il reconnut enfin l'odeur de cire d'abeille provenant du parquet, rassurante mais terrifiante aussi, car elle ramenait à un quotidien paisible et mettait en

relief toutes les autres.

Ken, qui cumulait les fonctions de capitaine et de boute-en-train de service du Fort Mallock, petit État dans le grand gouvernement du 36, était arrivé sur place, avant son patron.

– C’est par là, chef, dit-il.

Il ne fit ni sourire ni plaisanterie, comme il en avait pourtant l’habitude.

Mallock racla consciencieusement ses chaussures sur le grattoir en métal à droite de la porte d’entrée, histoire de faire tomber, dans un même mouvement répété du pied, traces de boue et fragments d’appréhension. Il se souvint de son rêve de l’avant-veille, lui et ses gros godillots laissant des morceaux de terre partout sur le lieu du meurtre. Ça n’arriverait pas. D’ailleurs, pensa-t-il, on devrait retirer ses chaussures avant d’entrer dans les églises ou sur une scène de crime, comme les musulmans le font pour leurs mosquées. Il s’assit sur une banquette prévue à cet usage et enleva ses souliers pour les poser sur une petite desserte. Ken le regarda, stupéfait. En baillant, Mallock sortit deux gants en latex de sa veste et lui en proposa une autre paire, ainsi qu’un peu de gel de menthe pour l’odeur. Puis il le suivit au premier étage.

Les murs étaient tapissés de photos de famille. Amédée eut l’impression furtive de reconnaître l’endroit. La cage d’escalier était recouverte de rires et de soleil. Mer bleue tout partout et des éclats de regard. Des dents également. Sourires et yeux rougis par les flashes. Laquelle de ces personnes, si heureuse, insouciant, gisait à cet instant, là-haut, figée comme sur ces photos mais par une tout autre rigidité ?

En entrant dans la pièce, Mallock grimaça. Son visage se crispa et son corps se plia un peu en avant, comme s’il avait reçu un coup dans l’estomac. Celui que l’on appelait, entre initiés, le Maquilleur n’était pas un meurtrier comme les autres. C’était le roi des salauds, l’empereur des maniaques. Amédée se força à observer la victime et réprima, à l’ultime seconde, un truc qui lui tordit l’estomac et remonta jusqu’à sa gorge. Quelque chose entre nausée, colère et sanglot.

La pièce était glacée. Il pensa : *Seigneur, prends pitié !*

Lui, Mallock le mécréant, en appelait à Dieu. Ça ne lui était pas arrivé depuis une éternité. Même après la mort de Thomas, il s'était abstenu. Pourquoi cette nuit précisément ?

Peut-être simplement parce qu'en face, il venait de sentir la présence du diable et la nécessité d'avoir Dieu à ses côtés. Qu'il existe ou pas.

Le corps avait l'aspect et la couleur de la cire, avec, ici et là, des taches orange au cœur pourpre. *Zinzolin*, pensa Mallock. Le mot lui était venu du plus profond de sa mémoire. Un rouge sombre tendant vers le violet, couleur obtenue avec la semence du sésame. *Zinzolin*, se répéta-t-il mentalement. Ces cercles de coloration entouraient chaque trace de piqûre. Mallock en dénombra une douzaine, toutes situées sur le passage d'une artère. La jeune femme était étendue, nue, bien droite sur son lit, les yeux grands ouverts. Ses paupières avaient été découpées, probablement au bistouri. Sans doute le meurtrier souhaitait-il qu'elle ne puisse échapper au spectacle de son assassinat.

– Zinzolin, grommela Amédée juste pour lui-même.

Dessous, la bouche maquillée était, elle aussi, grande ouverte mais pleine. On y dénombra ultérieurement différentes substances et morceaux : ammoniacque, farine, grains d'orge, formol, ainsi que les paupières de la morte, la pointe de ses seins, ses ongles découpés et l'extrémité excisée du clitoris. *Zinzolin*. Le mot revint dans la tête de Mallock. Zinzolin, comme un mantra, quelque chose à quoi se raccrocher.

Les cuisses de la victime étaient écartées, ou plutôt écartelées, comme celles d'une grenouille qu'on épingle avant de la disséquer, et les bords de son sexe maquillés avec le même rouge à lèvres. Plus tard, à l'autopsie, on se rendrait compte que, sur les deux jambes, la tête arrondie du fémur, recouverte d'un cartilage articulaire, avait été déboîtée de la cavité cotyloïde du bassin. Il voulait que les genoux de la morte soient assez écartés pour toucher le sol de part et d'autre du cadavre. L'éнарthrose, l'articulation sphérique au niveau du bassin, avait été comme broyée par le Maquilleur dont la force et la rage se révélaient encore une fois impressionnantes.

Le tueur avait terminé sa mise en scène en ligotant les deux plantes

de pieds de la victime l'une contre l'autre, comme il avait joint les mains. Avec la même corde de chanvre, beige et sang. Même minutie macabre, cette double position de prière sur un corps obscène et écartelé conférait à ce spectacle une morbidité particulière, proche de celle des salles de torture de l'Inquisition.

– Zinzolin, murmura Mallock une dernière fois.

La plupart des flics avaient eu leur part de cadavres et d'horreurs en tout genre, mais là, c'était autre chose. Comme les cœurs, les mâchoires étaient serrées, les dents scellées. Sans même avoir à réfléchir, on savait que la victime avait souffert. Le pire. La position et l'état de ce corps étaient le résultat d'une torture mentale sadique liée à une recherche psychotique d'une douleur physique particulière. Il y avait, dans tout cela, quelque chose d'impitoyable. Mallock songea à un enfant pervers arrachant les pattes d'un insecte tout en veillant bien à le maintenir vivant le plus longtemps possible. Pour rire.

Pendant plus d'un quart d'heure, il fouilla la chambre du regard, les mains jointes derrière le dos, malgré ses gants. Réflexe professionnel, préservation des traces et indices, mais aussi, répulsion et respect, ses doigts se refusaient à toucher quoi que ce soit.

– Couvrez-la, mais sans rien déranger, finit-il par articuler. Et merde, on se caille, refermez cette putain de fenêtre !

Sa voix lui sembla bizarre, blanche, trop forte et légèrement enrouée, comme après une trop longue grippe. Il sentit derrière lui une main se poser sur son épaule. Mordome, son ami et grand spécialiste en anatomo-pathologie, venait d'arriver.

– Salut, mon commissaire, dit-il calmement, c'est bien qu'ils t'aient mis sur le coup. Ce n'est pas trop tôt.

– Je suis content que tu sois là.

– Chouette, on va devoir encore se supporter.

Le visage de Mallock se détendit. Sa bouche aussi. Presque un sourire.

– Je vais avoir besoin de tes lumières, Barnabé. T'as un bon train d'avance.

Bernard Barnabé Mordome précisa en baissant la voix :

– Six wagons avant celui-là. Et même beaucoup plus, le double au moins, mais on en reparlera quand on sera au calme. Tu parles d'un

retour de vacances.

Puis il y eut un long silence pendant lequel chacun tenta tout à la fois de prendre conscience de la réalité et de s'en abstraire. Seul Mordome, absorbé par son travail, semblait échapper à cette double impasse.

– Pauvre femme. Notre... client ne s'arrange vraiment pas. C'est de pire en pire. Monsieur a besoin de renouveler son plaisir, d'aller toujours plus loin dans sa petite perversion personnelle. À chaque fois, ce taré invente de nouvelles variations.

En prononçant « client » au lieu de Maquilleur, Mordome respectait à la lettre les recommandations d'embargo sur le nom du ou des meurtriers. Car il semblait fort peu probable qu'une seule personne soit l'auteur d'autant de massacres.

– Je sais, c'est souvent comme ça. Il va falloir agir vite. Je n'ai pas envie de revoir un truc pareil, lui répondit Mallock.

– Il semble bien qu'il se soit surpassé pour fêter ton arrivée. C'est...

Ne trouvant pas les bons mots, il préféra se taire. Même Mordome était atteint par ce qu'il découvrait et Dieu sait qu'il avait déjà touché son lot d'horreurs, dans l'ordre et avec le numéro complémentaire. Tout un assortiment de saloperies, une rhétorique barbare dont il ne cessait cependant de découvrir chaque jour de nouvelles figures de style. Mallock l'informa :

– Hier, lundi, je suis passé à l'institut pour te voir, mais tu n'y étais pas. Il y avait un gugusse qui s'est présenté comme ton remplaçant...

– J'étais à Biarritz, à l'hôtel du Palais pour un congrès, expliqua-t-il, en songeant que le nom seul de cette ville résonnait de façon choquante dans la pièce. Puis il répondit à une question muette de son ami.

– Elle est morte depuis plusieurs jours, le 24 ou le 25 décembre... Un bel enulé de Père Noël !

Plus habitué que les autres à de telles atrocités, le médecin était déjà passé au deuxième sentiment, celui qui les envahirait tous après la répulsion qu'ils éprouvaient pour l'instant, la colère. Elle venait toujours après, juste derrière, souvent salvatrice, mais tout aussi douloureuse.

– La fenêtre est restée ouverte, continua-t-il, le froid a retardé le processus de décomposition. Trouve-moi vite cette ordure, Amédée.

– J'y compte bien. Bon, je te laisse travailler. Les gars de l'identité

vont arriver d'un instant à l'autre. Ils vont nous ratisser toute la villa au millimètre. Examine le cadavre, tu me raconteras... Je reviendrai demain... Tu m'appelles ?

– T'inquiète, si j'observe quelque chose d'utile avant de rapatrier le corps, j'en parle à Ken. Il te transmettra. Mais ça m'étonnerait. On se reverra au frigo.

Mallock lui rendit sa tape amicale sur l'épaule. On a tous besoin d'un peu de chaleur humaine dans des moments pareils.

Alors qu'il s'apprêtait à redescendre au rez-de-chaussée, il tomba sur Raymond Grimaud.

Dans l'absolu, être débarqué d'une pareille affaire, c'était rageant mais, d'un autre côté, se faire remplacer par une peinture comme Mallock, sans être un honneur, ça évitait l'humiliation. On passait un cran au-dessus et personne ne se foutait de sa gueule. Et sa gueule, RG y tenait. Il savait choisir ses combats. Et puis, sans complètement se l'avouer, Grimaud était soulagé. Il n'en pouvait plus. Non seulement de ne pas résoudre l'affaire, mais de l'affaire elle-même et de son monstre. Toutes ses atrocités s'étaient accumulées sur son âme de flic jusqu'à peser des enclumes. Oui, refiler le bébé taré serait un soulagement.

– T'es là depuis longtemps ? demanda-t-il à Mallock.

– Dix bonnes minutes. Et toi ?

– Je suis arrivé y'a presque une demi-heure. J'habite à deux pas, alors...

– T'avais raison. C'est pas bien beau là-haut.

RG le regarda tristement :

– Et l'autre non plus. Pire, non ?

– Quel autre ?

Mallock s'apprêtait déjà à gueuler. RG excusa le groupe :

– Tout le monde est un peu bouleversé. Chacun devait penser que tu étais au courant. Suis-moi, ça se passe de l'autre côté.

Ensemble, les deux commissaires redescendirent et traversèrent le salon. Sept marches donnant sur un bureau, un couloir et au fond, une chambre. Au milieu de la pièce, un lit et, sur ce lit, un autre cadavre dans le même état et dans une position similaire, cuisses écartelées. Mais les paupières et la bouche avaient été cousues. Dans le cadre désormais très codifié de la procédure de préservation, un des types de l'identité était en train d'enfermer

soigneusement les mains de la deuxième victime dans des sacs en papier kraft. Il fallait que soient conservés d'éventuelles fibres, bouts de peau arrachés et traces de sang ou de sperme. On n'utilisait plus le plastique, celui-ci ayant tendance à accélérer le pourrissement des différentes matières et mucus.

Mais les sacs étaient bien trop grands pour ces mains-là. Amédée avait la gorge douloureuse et l'âme pleine de vent. Devant lui, torturée, reposait une fillette de six ans.

Revenu dans l'entrée, Mallock posa sa tristesse sur la banquette, puis entreprit de remettre ses chaussures. Le lacet gauche cassa sans qu'il ne pousse le moindre juron. Il laissa le bout inutile à côté de lui et se leva. Ken le rejoignit.

– On fait quoi ?

– Je rentre, tu restes !

Pour atténuer la rudesse de sa phrase, il lui tapota l'épaule et rajouta avec un petit sourire triste :

– Tu me raconteras.

En descendant les marches devant le pavillon, Mallock aperçut un type en loden beige qui essayait de passer le cordon de police.

– Mon Dieu, c'est le père de la petite, sanglota la voisine.

L'homme fouillait fébrilement sa poche arrière pour en extraire son portefeuille. Il ne le savait pas encore, mais il ne restait que douze mètres entre lui et le malheur.

Mallock n'avait pas le choix. Quoi qu'il fasse ou dise, l'homme en loden serait à tout jamais inconsolable, autant que ce soit un autre inconsolable qui lui apporte l'effroyable nouvelle. Lui, il connaissait la langue. Il avait dû en apprendre toutes les subtilités, et les ressources aussi, quand son Tom était mort.

De loin, encore retenu par des policiers, il cria à Amédée :

– Où est ma fille ? Il est arrivé quelque chose à ma femme ? C'est ça ? Je m'en doutais... J'étais en voyage, je n'arrivais pas à la joindre depuis deux jours. C'est moi qui ai contacté la police. Qu'est-ce qui s'est passé ?

Le pauvre homme savait par quelque bizarre intuition que c'était à lui, le grand bonhomme au regard triste, qu'il devait s'adresser.

Mallock se mordit les lèvres et réprima une envie de vomir. Regarder des cadavres, mesurer des giclures de sang ou le diamètre

d'une tache de matière cérébrale, ça ne lui faisait plus grand-chose, par contre, apporter la parole du malheur aux familles et les voir tomber à genoux, il ne s'y était jamais habitué. En fait, ça lui était de plus en plus insupportable.

Encore un barrage à passer, un ruban à soulever, et cet homme allait se muer en une espèce de monstre, un cri muet et douloureux, sans bras ni jambes. Peut-on guérir de la mort d'un ange ? Mallock savait que non.

Dehors, le jour se levait, beau et indifférent aux malheurs des hommes. Victimes ou bourreaux, le soleil les réchaufferait de la même façon. Au fond de lui, Mallock entendit un léger bruit, comme un délicat mécanisme d'horlogerie qui se brise. Un jour, son cœur ne le suivrait plus dans son douloureux périple. Il le savait et, la plupart du temps, il s'en foutait.

Il leva la tête vers le ciel. Les étoiles étaient encore là, bougeant lentement. Comment pouvait-on encore croire en elles, aux anges gardiens, aux pattes de lapin ? Il songea que la fillette devait être en train d'attendre le Père Noël. Il refoula la tristesse qui clapotait au fond de lui.

L'homme au loden, après sa course trébuchante à travers le jardin, lui attrapa le bras.

– Je vous en supplie, dites-moi...

Mallock articula :

– Elles sont mortes !

PREMIÈRE PARTIE

1

Trois jours plus tôt, samedi 25 décembre

Un épouvantable sentiment de solitude lui pesait sur l'estomac et lui bloquait le dos. De son corps, l'angoisse s'écumait en vagues successives avec la tristesse d'être et une lassitude lourde et molle, comme une langue.

Pour tout arranger, Mallock avait acheté un sapin, histoire que quand même... Puis il avait poussé le vice jusqu'à le décorer. Guirlandes, boules et petits anges en polystyrène. Hier, 24 décembre, Noël était venu hurler à sa fenêtre. Noël comme un enfer, l'insistance d'un regret. Tant de souvenirs tristes et la mort de son fils Thomas, encore et toujours inacceptable.

Difficile de supporter un arbre qui clignote quand on n'est pas équipé pour. Qu'est-ce qui lui avait pris d'acheter cette connerie ? Mallock se retrouvait dans le curieux no man's land qui s'étend du 20 décembre au 2 janvier, la trêve des confiseurs, un espace aux saveurs sucrées qu'il répugnait à traverser. Il poussa un soupir trop bruyant pour ne pas cacher un profond désarroi. Dans ces moments-là, plus qu'à tout autre, il était à la merci de ses souvenirs, de ses plus cruelles obsessions. Comme tous les gens qui ont abandonné leurs racines, il conservait au fond de sa poche un certain mal de vivre. En ce jour de fête, ses doigts le caressaient nerveusement comme un galet ramené d'une ville crépusculaire.

16 h, la sonnerie du téléphone lui sortit le cœur de l'eau.

– Ouais ?

– Bonjour, Mallock. C'est Dublin. Ça va ?

Son supérieur avait l'air gêné.

– Désolé de te déranger un jour férié. Au fait, bonnes fêtes !

– À toi aussi... Dominique.

Après dix ans de *monsieur le directeur*, puis de *patron*, il avait encore du mal à le tutoyer et à l'appeler par son prénom, bien que le dab du Château l'ait encouragé à le faire, *lorsque nous sommes entre nous, s'entend*.

– Ça s'est bien passé, ce Noël ?

– Si on parlait d'autre chose ?

– J'ai un cadeau pour toi... pour la nouvelle année.

– Dis toujours.

– Que dirais-tu de reprendre l'enquête ?

Dublin ne précisa même pas le nom générique du Maquilleur, pseudonyme utilisé en interne, presque comme un code. Ce n'était pas la peine. Des affaires comme celle-là, il n'en existe qu'une tous les dix ans, et encore. Et puis, c'était la seule d'importance qui n'ait pas été encore confiée à son subordonné. Après un court silence de surprise et de réflexion, Mallock demanda :

– Grimaud n'en a rien tiré ?

– Il a fait de son mieux, dirons-nous. Alors ?

– Faut voir, répondit Mallock, histoire de relancer le dialogue et titiller un peu son chef.

– Eh ! pas de blague, j'ai besoin de tes talents.

– Jusqu'à présent, je crois que tout le monde s'en est fort bien passé, non ?

Mallock avait envie de faire payer au premier pékin à portée de voix le tête-à-tête qu'il venait de vivre avec ce crétin de sapin.

– On avait des griefs contre toi, là-haut. Je sais pas trop quoi exactement. Des jalousies et des rancœurs. De l'envie, comme toujours. Mais faut dire qu'avec ton caractère...

– Mon caractère, reprit Mallock, m'inclinerait fort à les faire mariner, tous ces trous du cul...

Dublin ne répondit rien. Il connaissait son Mallock, et il savait quand il convenait de laisser passer l'orage. En tant que directeur du 36, et quel que soit le moyen utilisé, il était tenu de le convaincre. Il lui fallait faire appel, par ordre d'importance, à son cœur, son sens du devoir et à son orgueil. Éviter à tout prix l'autorité ou la menace.

Depuis deux mois, tout s'était accéléré et l'on dénombrait maintenant une demi-douzaine de crimes, six assassinats en habit de cérémonie, six tableaux baroques tous attribués au(x) même(s) salopard(s). Sans compter les sept autres meurtres officieusement rajouté, a posteriori, à la série par RG.

Ils n'avaient eu qu'un seul coup de chance dans cette affaire. Par miracle, toute l'histoire avait échappé à la voracité des médias. Un concours de circonstance, en fait.

Le tout premier homicide avait concerné une certaine Rosie, la seconde femme d'un ancien ministre des finances. Une très jolie blonde de vingt ans sa cadette, « un véritable ange », selon la description larmoyante de ses proches. Le commissaire Raymond Grimaud avait donné libre cours à sa paranoïa d'ancien des Renseignements généraux. Il avait veillé au parfait respect de la procédure tout en jouant les grandes muettes, avant de décider d'étouffer carrément l'affaire, fortement encouragé en cela par les instances dirigeantes.

Ils avaient finalement mis sous embargo les photos prises, ainsi que la description du meurtre. Officiellement, la femme du ministre avait été violée, poignardée au cœur et dépouillée de tous ses biens, vraisemblablement par un rôdeur, point final. C'est déjà pas si mal, alors circulez, y'a plus rien à voir.

Lors du deuxième meurtre, RG avait eu des doutes. L'hypothèse d'un serial killer avait fait une apparition éclair dans son cerveau. Le maquillage de la seconde victime lui avait paru étrangement similaire au premier, quoique plus étrange, puisqu'il était appliqué, cette fois-ci, sur le visage d'un jeune garçon.

Troisième assassinat : grand moment de malaise et de solitude pour le pauvre Grimaud. Que faire ? Il avait alors décidé qu'il était temps de lancer l'alerte, mais il s'en était entretenu avec Dublin et son ministre de tutelle. Le cadavre était celui d'une très jeune femme et il n'y avait toujours qu'un seul élément de similarité, mais il était indiscutable : encore une fois, le maquillage. Des analyses avaient été faites, c'était les mêmes produits, appliqués de la même façon. Particularité, Irina Lacan était hémophile, mais l'on n'avait retrouvé pratiquement aucune trace de sang. Elle était allongée sur la rive d'un étang, la tête baignant dans l'eau, le reste du corps dans l'herbe et la boue. La jeune femme avait des cheveux d'une longueur exceptionnelle, et ils flottaient tout autour de son visage comme une gigantesque feuille de nénuphar noir. Après réflexions, « on » avait décidé qu'il était urgent, de ne rien faire, à part convaincre la famille de jouer le jeu et se taire pour le bien de l'enquête. Des expressions comme « l'assassin ne doit pas savoir que nous sommes sur ses traces » ou « pour parvenir à nos fins » avaient été combinées avec « nous voulons l'attraper autant que vous » et autres « faites-nous confiance ». Révéler maintenant l'existence d'un tueur en série sans l'avoir capturé, tout en avouant parallèlement la dissimulation de l'information, mettrait tout le monde dans l'embarras. Une

fois le tueur multirécidiviste¹ sous les verrous, « on » pourrait bien plus facilement se justifier et même se féliciter d'avoir opté pour cette stratégie d'embargo. Alors pour eux, refiler le bébé à Mallock était bien le plan idéal. En fait l'unique.

Mallock-le-Sorcier, Dédé-le-Devin, Mallock-le-Roc... C'était non seulement à ses capacités professionnelles mais aussi à ses « intuitions fulgurantes » que le commissaire devait la plupart de ses surnoms. Sans totalement les nier, il préférait ne pas trop en parler. Même s'il savait que ce n'était qu'une forme particulière de concentration et de synthèse, ses visions pouvaient tout aussi bien s'expliquer par une particularité génétique encore inconnue ou pire, quelque chose d'anormal.

Depuis qu'il était arrivé à Paris, il avait conditionné son esprit à ne jamais repenser à ses parents. Effacer toutes les images de l'enfance, les salles d'attente des docteurs et les couloirs d'asiles. Car la folie, ou tout ce qui pouvait s'en approcher, même ses intuitions fulgurantes, Mallock, il n'aimait pas du tout.

Dublin, qui espérait bien que l'orage sur le mont Mallock était passé, reprit son plaidoyer.

– Tu sais, Amédée, à leur décharge, personne n'avait imaginé à l'époque que l'enquête allait durer si longtemps et qu'il s'agissait vraiment d'un ou de plusieurs tueurs en série. Quatre mois et six cadavres plus tard, ils regrettent amèrement tout autant la mise sous embargo de cette histoire que celle du *mallockus habilitus*.

Dublin venait de tenter un petit trait d'humour pour dérider la bête. Entreprise vouée à l'échec. Mallock boudait.

– Cette affaire est devenue une bombe à retardement, reprit-il. En même temps que de nouvelles victimes, c'est toute une charrette de fusibles en costards qui risquent fort de sauter. Tu vois le topo ?

Silence assourdissant de Mallock.

– Lors d'une réunion, continua Dublin pas découragé, en présence du pauvre Grimaud, désormais seul père biologique reconnu de la mise sous embargo, la décision fut prise. « On » n'avait plus vraiment le choix. Les mêmes qui avaient choisi de te court-circuiter, à mon corps défendant, je tiens à te le rappeler, ont maintenant décidé d'aller te chercher, la tête basse et la bite en berne. Si tu reprends le bébé et que tu réussis, ce dont je ne doute pas, ils t'en devront une et...

¹. Nom officiel et juridique de ce genre d'engeance

– Et rien du tout ! Je ne compte ni sur leur reconnaissance, ni sur leur gratitude. Et j'ai même bien envie de me torcher le cul avec leur drapeau blanc.

Mallock, que la grossièreté défoulait, ne ressentait pas la reddition de sa hiérarchie comme une victoire. Au lieu de prendre le taureau par les cornes et mettre la meilleure équipe possible sur l'affaire, « on » avait joué à celui qui pisse le plus loin. Alors que cette histoire ne promettait qu'une chose, foutre un sanglant bordel. Comme il existe des vagues scélérates qui engloutissent aveuglément cargos et paquebots, il y a des affaires dévorantes. Elles emportent tout avec elles, victimes et proches, bien entendu, mais aussi tous ceux qui ont l'outrecuidance de s'en approcher.

Flics, juges, témoins, avocats, tous risquaient de se retrouver à la baille avec des requins affamés faisant la ronde tout autour. L'enquête sur ces meurtres rituels serait, il le sentait, l'une de ces affaires qui fondent comme un coup du sort sur tous ceux qui tentent de s'en occuper.

– Et RG, au fait, il a été prévenu ?

– Pas encore. Je l'appelle après toi. J'espère qu'il ne va pas trop ruer dans les brancards.

– T'inquiète, bougonna Mallock, il va surtout se sentir soulagé.

– J'ai un peu peur qu'il fasse obstruction. Ne compte pas trop récupérer ses informations.

– Tu paries ? Il a le sens de la fonction et du devoir. Et, l'air de rien, c'est un fin politique. Il comprendra où est son intérêt, le rassura Mallock. Il va recommencer à monter des bretelles, poser de zonzons et assurer la tournée des cocus. Il adore ça, c'est bien plus peinard. Tout le monde n'aime pas forcément aller toujours au front pour se faire botter l'cul, comme ton serviteur.

– Alors donc, pour toi, c'est oui ?

– Je réfléchis.

Amédée regarda le sapin qui lui faisait des clins d'œil dans le coin du salon. De cette affaire, il avait tout à la fois la plus féroce envie et, cachée derrière, une grande peur translucide tachée d'odeurs. Dublin se fit insistant :

– On n'a plus trop le temps. Il faut te décider vite.

Puis, brusquement, comme une averse d'été, Dublin se lâcha :

– Fais chier, Mallock. Je prends des gants, je reste calme, mais merde ! Je sais que tu t'en fous, mais je suis ton supérieur. Et puis, dis-toi bien que tu connais pas tout...

La voix de Dublin vibrait. Mallock hésita à l'interpréter. Peur ou colère ?

Les deux sans doute. Le grand directeur était terrifié par l'affaire. Mais que savait-il d'autre à son sujet ?

– Ne m'en veux pas, mais il y a encore un ou deux éléments que je ne peux absolument pas te révéler. Cette... horrible aventure va bien plus loin que tout ce que tu as... C'est... Les répercussions peuvent être...

– J'ai carte blanche ? l'interrompt Mallock.

– Bien entendu.

Dublin était soulagé. Puis, il laissa passer un silence, un peu trop long pour être honnête.

– Dominique, t'as d'autres trucs à me dire ?

Soupir de l'autre côté du combiné.

– En effet, là-haut, ils ont mis une condition. Tu dois bien comprendre que...

Claquement de langue énervé de Mallock.

– Accouche !

– Bon, ben, voilà, il faut conserver la pérennité de l'embargo pour le moment. En fait, dans l'idéal, jusqu'à la résolution du problème. Enquêter sans rien laisser filer vers les médias.

La réponse de Mallock surprit son supérieur. Connaissant son orgueil et son intransigeance caractéristique, il s'attendait à se faire envoyer balader.

– Je ferai mon possible, fut la réponse concise et conciliante du Mallock
Dublin n'insista pas, soulagé de s'en être si bien sorti.

– Dès ce soir, je t'envoie mon dossier perso, un classeur jaune. C'est hyperconfidentiel. Pour te dire, je n'en garderai même pas une copie, tu me le repasseras la prochaine fois. C'est pas le dossier complet, bien entendu, mais y'a les trucs qui ont le plus retenu mon attention, plus quelques photos. Enfin, tu verras. Surtout, tu ne le laisses pas traîner...

Mallock l'interrompt :

– OK, envoie, je ne bouge pas. Mais comme compensation pour ma mansuétude, c'est qui le « on » dont tu parles depuis le début de notre passionnante conversation ?

– Quel « on » ?

– Fais pas semblant de pas comprendre, s'il te plaît.

Mallock n'eut pas besoin de le voir pour sentir que Dublin grimaçait de l'autre côté de la ligne. Mais il n'hésita pas longtemps :

– Ils sont trois et assez influents pour t'avoir mis hors course sur cette affaire.

– Mais encore ?

– Le préfet, l'ancien directeur du 36 qui travaille maintenant comme consultant au ministère de l'Intérieur. Celui qui...

– Laisse tomber, je connais. Le genre de mec à qui il manque toujours une couille pour faire une paire.

Mallock adorait inventer ses propres dictons.

– Et le troisième ?

– Le juge Judioni. Le grand Jack, pour les médias.

– La Rondelle ? Eh bien, ça nous fait une belle brochette de bras cassés. Je m'en doutais pour les deux premiers. Pour le juge, c'est un scoop, mais c'est pas étonnant, il se damnerait pour passer à la télé. Il fait parti de ces gens qui n'ont pas encore compris que les Indiens avaient raison. À force de se faire photographier par les regards en verre de l'homme blanc, on y laisse son âme.

Dublin, son gage accompli, en revint très vite à ses moutons :

– La passation est prévue pour mardi. Dans trois jours. Je peux confirmer que c'est OK pour toi ?

Silence. Reniflement. Silence. Profonde respiration :

– C'est un sacré morceau, ce Maquilleur. Sans compter votre histoire d'embargo. Ça va nous compliquer la tâche, et si je me plante, c'est moi qui vais ramasser toute la merde.

Pendant un temps, Dublin préféra ne pas répondre. Toute dénégation n'aurait fait qu'énerver Mallock. Mais le silence s'appesantissant, il rajouta en souriant :

– Allez Amédée, on a vraiment besoin de tes... intuitions fulgurantes.

Ce qui amena Mallock à conclure par un laconique ***Je te rappelle***, en raccrochant le combiné comme d'autres auraient enfoncé un piolet dans la glace.

2

Samedi 25 décembre, fin de journée

Le jour commençait à décliner, Amédée décida de sortir. Il avait une petite visite à rendre à son voisin Léon et à sa boutique de bouquins. Ce serait son premier acte officieux dans l'affaire du Maquilleur.

Bien qu'il préférât habituellement baptiser ses enquêtes, il avait décidé de garder le nom que Raymond Grimaud lui avait lui-même choisi pour incarner celui ou ceux qui se livraient à ces meurtres rituels : le Maquilleur, au singulier. C'était tout à la fois par respect pour son collègue et pour bien lui faire sentir qu'il ne s'agissait pas, à ses yeux en tout cas, d'un désaveu ou d'une sanction, mais d'un simple relais quasiment sportif entre les deux équipes. L'important était de ne pas faire tomber le témoin au moment du changement. Le reste n'était que littérature.

Une fois dans la rue, Mallock remonta le col de sa veste. La température était un peu repartie à la hausse durant la journée et il faisait maintenant 0° C. Ça restait largement assez froid pour que les passants dévisagent ce grand bonhomme qui se promenait en costume super 100's gris clair avec, aux pieds, de simples sandales en cuir noir. Il passa devant sa vieille Jaguar figée par le froid. Pauvre petite chérie. Encore deux jours à la dure et, dès lundi, la grosse 4.2 L dormirait bien au chaud, à l'abri des pare-chocs, des éléments et des abrutis. Après deux ans de tergiversations, Mallock s'était enfin décidé à s'acheter un garage particulier à deux pas, de l'autre côté de la rue de Rivoli.

– Vous verrez, vous pourrez plus vous en passer, lui avait déclaré le vendeur.

Il n'en doutait pas. En attendant, c'était à pied qu'il se rendait chez son vieux complice, le libraire de la rue Sainte-Anne. Ils avaient à causer.

Des odeurs de marrons grillés, de pain d'épice et de vin chaud sortaient des cafés donnant sur la place. Fragrances d'enfances bien trop sucrées pour être honnêtes. Dans le ciel imbibé d'encre, de minuscules flocons

descendaient en désordre. Arrivés à terre, ils disparaissaient dans la matité poussiéreuse des trottoirs. Au début de la rue du Bourg Tibourg, les commerçants du quartier avaient fait ériger, pour compléter les six peupliers résidants, un grand sapin qu'ils avaient fait également floquer. Le mélange de fibres textiles et de colle à l'eau projetée sur les branches consacrait la victoire du factice sur le naturel. Dernier outrage, le résineux avait été peint et éclairé en bleu marine.

Malgré ce crime contre-nature, le résultat était très beau. Magique, en fait. Émerveillés, des enfants tournaient en cercle en criant. Leurs dos étaient éclairés par les lumières orange des cafés et leurs visages par celle, froide et bleue, du sapin. Comme s'ils dansaient autour d'une sorte de grand feu inversé.

Devant la boutique de son ami Léon, Mallock s'arrêta deux secondes pour en contempler l'étalage.

Saupoudré de neige en polystyrène, décoré pauvrement par deux guirlandes et trois boules, c'était toujours le même bric-à-brac de livres et de manuscrits. Trésor rangé dans un ordre connu du seul Léon Galène, « comme les postes radio », précisait-il à des gens qui, pour la plupart d'entre eux, n'avaient jamais entendu parler de ces antiques engins. Le vieux bouquiniste avait remis également, comme tous les ans et depuis une éternité, le même Père Noël en patin qui tournait sur lui-même. Le pauvre jouet était si ancien que la barbe n'avait pratiquement plus de poils. C'était plus effrayant qu'autre chose. À l'instar des morceaux de polystyrènes sales et de la vieille étoile jaune qu'il laissait pendre d'une tringle en laiton avec deux ficelles.

C'était le jour de Noël, mais la boutique était ouverte. *Un livre, ça fait toujours plaisir*, avait écrit Léon de sa belle écriture cursive sur un minable morceau de carton. Mallock entra en faisant résonner le vieux carillon à tubes qui pendait du plafond.

– Salut, monsieur le commissaire. Comment il va ?

Odeur émouvante du papier et de l'encre d'imprimerie.

– Il va, il va. Et le Léon, comment ça tourne son p'tit commerce ? L'année prochaine, je te jure que je viens début décembre pour mettre toutes tes décorations à la poubelle. Surtout le Père Noël et l'étoile.

– Et pourquoi ? Tu sais, pour moi, l'étoile jaune, c'est un souvenir impérissable.

Et Léon partit d'un immense éclat de rire sauvage.

– T'es un grand malade, mon Léon.

Âgé de soixante-dix ans, de son vrai nom Scheinberg, Léon avait eu une vie plutôt tumultueuse. Tragique pour l'essentiel. Toute sa famille, sans la moindre exception, avait été exterminée par les sbires d'Hitler. Lui-même avait passé trois années dans les camps, de onze à quatorze ans, où il avait connu l'innommable et le pire. Il n'en parlait pratiquement jamais et Amédée respectait ce silence.

– Devoir de mémoire, devoir de mémoire... moi, je réclame aussi le droit à l'oubli ! lui avait-il confié un jour. Ma souffrance, elle m'appartient, à moi et à personne d'autre. Elle est non seulement à moi, elle est moi. Si je veux l'assassiner et l'enterrer au fond de mon jardin, j'ai le droit, non ?

Plus tard, rapatrié à Paris, Léon avait essayé de reprendre goût à la vie, d'abord en réapprenant simplement à marcher, puis en brûlant la chandelle par les deux bouts :

– Tu sais, Amédée, quand on est passé par là, après, on bouge plus, on se fige. On est comme sidéré. Beaucoup se sont laissés mourir. Pour d'autres, c'est la vie, qu'on leur a fait boire trop vite, qui les a tués. Moi, après une période de convalescence, j'ai essayé de rattraper le cours de mon histoire, remonter dedans. Revenir. Bon Dieu, revenir ! Mais le pays où l'on m'avait emmené était effroyablement éloigné. Encore maintenant, je ne suis même pas sûr qu'il soit sur Terre, en fait. J'ai traversé tant de gares, gravi tant de collines d'os et passé tant d'arches assassinées. J'avais beau m'éloigner, derrière, y'avait toujours la mort. Elle semblait avoir réussi, sans que je ne m'en rende compte, à s'accrocher à moi par quelque crochet invisible. Peut-être mes putains de bretelles ! Quelle que soit ma vitesse, elle restait toujours à la même distance, à portée de voix, assez pour que je la voie. Un jour, j'ai retrouvé la civilisation. Quel choc, mon Dieu !

Mallock avait laissé le silence s'installer. Parce qu'aucune question ne méritait de troubler une telle narration, ou plutôt et très curieusement, une telle confession. Léon avait repris :

– Quand on revient de ce genre d'endroits, on traîne avec nous la mort, Amédée. Elle et tout son cortège. On la ramène sous nos chaussures et dans nos yeux, tout au fond des pores de notre peau. Dieu sait que je me suis lavé, à m'en arracher l'épiderme. Mais elle reste toujours là, derrière nous. Toujours et tous les jours. Oui, en nous et derrière nous. Tu comprends ?

C'était comme ça que Léon, un jour, avait expliqué les choses à son ami Amédée. Un jour. Une seule fois seulement. Mallock lui avait dit qu'il comprenait, tout en ayant parfaitement conscience du contraire.

Pour lui, la mort, elle était devant.

Au début des années 50, ses tenues Zazou, quelques incartades, ses beaux yeux bleus, deux trois malversations, quelques atteintes aux bonnes mœurs et son goût immodéré pour la gent masculine avaient amené Léon à goûter aux geôles de Paris. Avec le temps, il s'était calmé.

– À moins de la plier en deux, je suis hors course.

Avant d'être ainsi... désarmé, il s'était mis à la colle avec un jeune éphèbe auquel il avait appris toutes les ficelles du métier d'antiquaire. Le type s'était fait offrir tout ce qu'il pouvait demander à un Léon amoureux puis, un jour, il s'était débiné avec la caisse du magasin. Pas découragé, le Léon avait « repris langue » avec un autre éphèbe, et la farce avait recommencé.

Au milieu des années 80, il avait enfin trouvé chaussure à son pied : un violoncelliste de quarante ans, grand, goy et gai, aussi gentil que brillant. Quatre années plus tard, le sida l'avait emporté. Léon avait essayé de mourir à son tour. Il s'était raté. La force de son chagrin l'avait alors rapproché de son ami Mallock, lui aussi victime d'un terrible drame, la mort de son enfant. Ce triste compagnonnage des larmes et leur philosophie partagée de « la vie malgré tout », l'avaient aidé, une fois encore, à refaire surface.

Malgré toutes ces épreuves, dont il ne parlait pratiquement jamais, Léon ne s'était jamais plaint, bien au contraire, et Mallock admirait plus que tout ce sourire qui ne quittait jamais son visage. C'était la victoire du cœur sur le chagrin, de l'âme sur les barbares, de la tendresse sur le chaos.

À soixante balais, alors que tant d'autres avaient déjà pris leur retraite, Léon s'était enfin installé comme bouquiniste au cœur du Marais et, en dix ans, s'était construit une solide réputation d'expert.

– Allez, pour une fois je vais t'épargner mon couplet sur l'agonie du livre. Parle-moi plutôt de toi. Qu'est-ce que tu me veux ?

– Pourrais-tu me rassembler des coupures de presse sur tous les derniers meurtres non élucidés ?

– Tu ne me demandes même plus si j'ai quelque chose. Tu le connais bien ton Léon, hein ?

– Ça m'aurait sacrément étonné que tu n'aies pas un dossier là-dessus, ricana Amédée en prenant entre les mains une première édition des aventures d'*Harry Dickson*.

– Dois-je comprendre que Monsieur le commissaire vient enfin d'être mis sur le coup ?

– Quel coup ?

Léon continua à ranger une pile de bouquins, sans daigner regarder

Mallock.

– Tu me prends pour qui ? Un crétin de journaliste ?

Mallock se figea, puis reposa lentement *L’Ermite du marais du Diable*, la première enquête du Sherlock Holmes américain traduite par Jean Ray.

– Mais encore, mon cher Léon ? Qu’est-ce qui a pu bien germer dans ta p’tite tête de juif paranoïaque ?

Léon releva le front pour plonger ses yeux bleus dans ceux de son ami Mallock.

– Je rassemble tous les articles, qu’ils viennent de *Libé* ou de *Voici*, du *Figaro* ou de *Déetective*, et tu vois, ça me donne une vision très particulière. En fait, j’ai mon esprit de juif parano, comme tu dis, qui trie les infos comme on trie des lentilles. Mais moi, je garde les petits cailloux et je jette les légumes, l’info prédigérée, ce que les flics et autres fonctionnaires donnent en pâture aux scribouillards. À la fin des conférences de presse aujourd’hui, c’est tout juste si on ne distribue pas des dossiers tout faits, des *abstracts*, comme on le fait pour les produits de grande consommation. On leur rassemble les infos, pour pas qu’ils se fatiguent trop, on leur propose des angles pour qu’ils n’aient pas à en chercher des qui seraient trop pertinents, et zou, c’est parti, ça chie de la copie. Et alors, malgré tout, leur esprit critique fonctionne et certaines infos, glanées ici ou là, passent à travers des mailles du filet. C’est ça, mes petits cailloux à moi.

Mallock avait écouté Léon en souriant.

– Et alors ? Quelles sont tes conclusions ?

– Le gros caca ! lança Léon hilare, avant de préciser. Y’a bien une demi-douzaine de meurtres dont les descriptions ne collent pas. Pour moi, c’est du pipeau. Comment te dire ? Ça sonne creux, comme un décor de théâtre. Y’a pas d’chair là d’dans, pas de squelette, juste une surface à peine ébauchée. Et puis, bonjour les clichés. Tu sais, toi qui es féru de linguistique, ce qui fait la bonne information ou communication, c’est l’équilibre entre les composants redondants et référencés du discours et les données inédites de celui-ci. Trop d’éléments originaux, d’informations exclusives alignées les unes derrière les autres, et l’on ne parvient plus à suivre. Trop de redondances et de références banales, et l’on a un discours totalement creux. Ici, il n’y a que du déjà-vu et du vide, pas la moindre originalité. C’est ça qui a frappé ton vieux juif de libraire. Cela dit, je ne suis pas parvenu à deviner ce que cela cachait.

Mallock, ne trouvant rien à dire, se contenta d’applaudir :

– Un grand bravo. Avec toi, je ne vais pas essayer de jouer au plus malin...

– Tu perdrais, lui lança Léon, tout fier d’avoir bluffé son copain.

– Sans doute. Quoi qu'il en soit, tu n'as pas tout bon, il te manque l'essentiel. Mais tu as fait fort, je l'avoue.

– Alors, tu ne vas pas jouer au cachottier avec ton Léon ?

– Non, mais, il me faut une promesse de ta part, crache par terre et dis : *Je jure sur la tête de mon prochain amant de n'en parler à personne.*

Au grand étonnement de Mallock, sans hésiter une seule seconde, Léon s'exécuta, larguant une glaire impressionnante sur le parquet ciré de sa boutique.

De toute façon, c'était pas son magasin qu'il aimait Léon, c'était les livres, les journaux anciens, les revues, les vieilles illustrations, les récits brochés et tout de cuir vêtus, toutes les histoires de Chat botté, de Gulliver et de Bovary, de Mousquetaires et de feutres de travers. Les romans et leurs odeurs d'encre et de papier, d'océan et d'hareng saur, les grands jeteurs de sort, ceux qui grouillent de vie comme ceux qui puent la mort. Bouquins imbibés de sentiments et de sensations. Fibres jaunies encore vibrantes d'émotions. Les romanciers et les échetiers d'antan, c'était ses aventuriers en papier, ses héros à lui.

Mallock lui raconta la supercherie à laquelle s'étaient livrées les autorités et, en gros, le fond de l'affaire.

– C'est un sacré bordel, mais quelle enquête en puissance ! Ça risque d'être grandiose. Ils t'ont mis sur le coup maintenant ? lui demanda Léon accroupi pour essuyer son crachat.

– Pas encore officiellement, mais disons que ça ne va pas tarder. D'où ma requête. J'aimerais relire tout ce que les médias ont raconté sur ces différents meurtres.

Mallock ne lisait la prose des journalistes qu'à dose homéopathique et seulement quand il en avait vraiment besoin. Parcourir les albums de Léon sur le sujet lui permettait déjà de se faire une idée à travers une forêt d'hypothèses contradictoires, voire de déclencher chez lui une intuition. Il y trouverait de toute façon un point de vue différent de celui que l'enquête officielle n'allait pas tarder à lui apporter.

L'inconscient collectif, voilà ce que le commissaire allait chercher dans les grands albums de Léon. De ces articles découpés et déjà jaunis se dégageait une forme de vérité, aux tentacules toutes déformées, au corps gras, enrobée de divagations diverses et avariées. Et puis, rose fleurissant sur le crottin des potins, il y avait parfois des infos qui ne provenaient ni d'une élucubration ni de la version officielle. Des journalistes qui faisaient leur travail, c'était rare, mais ça existait encore. Pour combien de temps ?

De l'arrière-boutique, le commerçant rapporta deux grands albums noirs

en carton épais, imitation cuir. Ils avaient exactement la même taille et la même épaisseur que les dossiers du 36. Coïncidence que Mallock voulut de bon augure.

– Tiens, voilà. Amuse-toi, lui lança Léon en déposant violemment les documents sur son bureau.

– Ça t’ennuie si je les embarque ?

– Embarque, embarque. Avec toi je suis tranquille, et puis je te dois bien ça. Tu sais, c’est grâce à tes enquêtes que j’ai rempli mes meilleurs albums.

Mallock grommela une dénégation de modestie.

– Et c’est un prêt pour un rendu, reprit Léon. Je suppose que je lirai la suite dans les journaux. Mais que ça ne t’empêche pas de venir me voir, sale garnement.

– Ah ! au fait, je vais t’acheter le *Harry Dickson*. Il est de quand exactement ? 33 ?

– Non, 1931. Un grand millésime, l’année de ma conception, figure-toi ! Comme tu sais, il n’en a sorti plusieurs cette année-là dont *La Veuve rouge*, que tu as déjà si je ne me trompe pas et *Le Signe de la mort* que je t’ai commandé un peu partout. Mais il semble se faire de plus en plus rare.

– Je te fais un chèque ?

La main à plat sur le dos de son ami Mallock, Léon le raccompagna fermement vers la porte.

– Perd pas ton temps, emporte, je mettrai ça sur ton ardoise. Tu m’as octroyé des sous pour ça. Je crois même que tu es encore créancier. D’ailleurs, on avait dit que tu me donnerais ta liste, comme ça, je pourrais rechercher ceux qui te manquent.

– Ah ! oui, faut qu’y pense. Merci encore, mon Léon. Passe de bonnes fêtes.

Sonnette. Froid du dehors. Porte qui se referme. Par la vitrine, Léon, tout sourire, regarda son ami disparaître dans une grisaille trouée de flocons. Son visage ridé se reflétait dans la vitre de la devanture. Le vieil homme avait les yeux délavés d’un aquarium et un nez puissant au milieu d’une figure parsemée de taches de rousseur. Il observa son reflet et se rendit soudainement compte que l’appréhension avait lentement transformé son sourire en rictus. Oubliant ses racines judaïques, il ne put s’empêcher de murmurer un œcuménique et surprenant :

– Que Jésus et la vierge Marie te protègent !

Il était 18 h 23 quand Mallock claqua derrière lui la porte de son

appartement. Le froid plus intense, ainsi que la perspective d'un bon whisky, lui avaient fait presser le pas. Son salon sentait la cire. Anita, sa délicieuse femme de ménage, avait encaustiqué tous les meubles jeudi dernier. Il se frotta les mains avec, dans le cœur, un semblant de joie revenue. Oubliés les Pères Noël et les vitrines animées des grands magasins, les clochettes et les odeurs de sucre.

Sept minutes plus tard, un bon feu de peuplier brûlait dans sa cheminée. Il avait éteint le sapin. Un verre de pur malt jetait des reflets ambrés sur la paume de sa main gauche tandis qu'un double corona Punch commençait sa lente combustion.

Il avait une mission à accomplir, des innocents à protéger, une ordure à capturer et une énigme à résoudre. Et, à bien y réfléchir, il adorait ça.

3

Dimanche 26 décembre

Le lendemain, il se réveilla avec le cou et le front plombé par une migraine force dix sur l'échelle d'Amédée. Un rayon de soleil hivernal était en train d'achever l'entreprise de sape commencée par le mélange d'insomnie, de fumée et d'alcool. Sa hernie discale était en pleine forme. Se lever fut douloureux.

Debout devant sa machine à café, il se mit à bougonner. Rien n'irait bien ce matin. Saloperie d'engin, qui met dix plombs à chauffer, saloperie de tasse qui se cache quelque part, saloperie de sucrier vide et saloperie de lait, bien trop rance...

Il attrapa la coupe en faïence correspondant au bol déserteur et la lança de toutes ses forces le long du couloir en espérant parvenir à la fracasser sur la porte des toilettes. Bingo ! Elle explosa en plein milieu. Il se sentit légèrement mieux, mais pas assez. Les deux autres coupes et tasses, qui constituaient le reste du service, suivirent le même chemin. Elles poussèrent les mêmes hurlements de pierre en se fracassant sur le bois laqué de la porte, puis les mêmes tintements de clochettes en rejoignant par terre le terril de faïences mortes. Mallock ramassa les petites victimes et les enferma dans un sac.

Meurtre d'objet, on ne condamnait pas pour ça.

La veille au soir, au lieu de dîner rapidement et d'aller se coucher, il avait décidé de commencer ses investigations sans attendre. Une enquête, c'est toujours lent à se mettre en place, autant tricher un peu en partant avant le coup de sifflet de l'arbitre, s'était-il dit.

Classeurs sur les genoux, il avait commencé son voyage par l'odeur du vieux papier et de l'encre d'imprimerie. Un itinéraire personnel à la recherche de la folie meurtrière d'un autre. Un taré dont il se devait de comprendre les perversions le plus rapidement possible.

Parmi tous les articles proprement découpés et collés par Léon, ce fut l'absence de photos qui le surprit en premier lieu. D'habitude les rédactions se démerdaient pour se procurer, soit un portrait-robot, soit un cliché de la

scène de crime ou de la victime en habit de communiant. Là, rien. Il n'y avait aucune iconographie sérieuse hormis quelques façades de maisons où se serait déroulé un *meurtre mystérieux*, un *crime sadique*, une *horreur sans nom*. Les titres étaient aussi variés que l'imagination de leurs auteurs. Qu'importe, ce n'était pas d'eux que Mallock attendait la lumière.

Bien qu'il en connut la raison, l'embargo, c'était malgré tout bizarre de constater la pauvreté de l'iconographie ainsi que le manque flagrant de détails sur les modalités des homicides. Les journalistes ne semblaient pas s'être rendu compte du secret que la police et les autorités avaient souhaité et, pour une fois, réussi à maintenir autour de l'affaire. Il y avait peu de chose sur les circonstances et pratiquement rien sur les meurtres eux-mêmes. Tous les papiers étaient construits à partir de conjectures fantaisistes, apparemment étayées par l'interview d'un voisin ou d'un parent éploré. *Elle n'avait pas d'ennemi ; c'est l'œuvre d'un fou ; je ne comprends pas, une si gentille...* Les interrogations comme les clichés semblaient vouloir remplacer les scoops et autres révélations fracassantes qui entouraient généralement ce genre de fait divers à sensation.

La simple idée de crimes en série n'apparaissait qu'au bout de trois mois, tout au début du deuxième album de Léon.

Mallock sourit, c'était un papier signé M.M, sa copine Margot Murât, dite la reine Margot. Elle l'avait titré *Trop d'police pour être honnête*. Malgré cette manchette amusante, nul détail n'était donné sur l'état exact des victimes et rien ne laissait penser qu'il puisse y avoir un ou des responsables communs. Elle s'étonnait simplement du ton des conférences de presse données par les services de police, et de leur empressement poli à renseigner les journaux tout en laissant une impression de grand flou artistique. *Pourquoi ai-je ainsi le pénible sentiment d'avoir été enfumé par ces messieurs ?* s'interrogeait-elle à la fin dans son style inimitable.

Il était minuit passé lorsque Mallock attrapa l'autre dossier, le jaune, celui que Dublin lui avait confié. Il le regarda d'abord fermé, en se demandant s'il ne devrait pas mieux dormir et reprendre demain. N'en avait-il pas assez fait ? Mais l'ours était consciencieux, alors il l'ouvrit...

Il le referma un quart d'heure plus tard, atterré. Il venait de jeter un coup d'œil sur l'enfer, le ventre des choses qui pourrissent, le sang et le feu, un océan de hurlements et de chairs terrassées. Ce nouveau document était bien plus cruel que les dossiers de Léon. C'était le diable qui en avait fabriqué les pages. Avec, tout autour, une horde de vampires dansant et urinant sur des dunes de lèvres.

Hormis les clichés affolants et des descriptions médico-légales éprouvantes, un autre détail morbide n'avait jamais filtré dans les médias, une particularité du rituel, du moins sur les dernières victimes, elles avaient été entièrement ponctionnées de leur sang. Exsanguination, c'était le mot. Non par une morsure au creux du cou, dans la grande tradition vampirique, mais par la pose de cathéters à différents endroits stratégiquement choisis. Amédée repensa au cas de la jeune Lacan, la belle hémophile aux cheveux nénuphar.

Le ou les bourreaux avaient de bonnes connaissances en médecine pour parvenir à un résultat si parfait. Il faudrait intégrer cette information lors des recherches. Chirurgien, pharmacien, infirmière ? Une question traversa son esprit.

– Que faisaient-ils de tout ce sang ?

Mallock se redressa. Il était temps pour lui de faire appel à ses capacités les plus obscures. Afin de lever ses inhibitions et donner libre cours à ce qu'il appelait pudiquement ses intuitions, il se prescrivit son vieux remède : whisky et tabac, à volonté. Trois bonnes gorgées pour enclencher le processus et nettoyer les pensées parasites. Puis l'allumage du havane, par petites bouffées, en le faisant tourner pour profiter d'une combustion lente et régulière. Trois autres gorgées. Un sucre avec une goutte du remède du docteur Roberts. Puis il se calait au fond d'un fauteuil, regardait le nuage de fumée se former tout autour de lui. Trois autres gorgées. Et c'était parti. L'esprit, en rasant les toits de la ville, s'en allait se perdre par-delà l'horizon, dans les brumes ensoleillées et le vent tiède des rêves éveillés, tout là-haut, avec *Lucy dans le ciel avec des diamants*.

Amédée procédait toujours ainsi, alternant les périodes de réflexion où il parvenait presque à s'immobiliser complètement et le temps de l'action où il fonçait comme un taureau sur tout ce qui bougeait. Tranquillement, comme d'autres entrent dans une eau trop froide, ce samedi-là, il s'était introduit dans l'univers glacé du Maquilleur en emportant avec lui toutes les données qu'il avait extraites des dossiers Léon et Dublin, combinées à ses premières hypothèses, encore toutes fraîches.

Comme chaque fois qu'il se plongeait ainsi dans l'inconnu, il y aperçut des choses étranges et brutales. Mélange de rêves et de révélations. Ce type de sommeil générait des images difficiles à trier, à interpréter, mais qui pourraient peut-être l'aider, le lendemain, à profiler le meurtrier. Le monstre du rêve l'attendait. Il symbolisait l'assassin, mais de façon codée, onirique. Rien n'était jamais dit explicitement, ça serait trop facile.

Assise de dos, humide et reptilienne, la chose écrivait une curieuse liste de mots sur des petits morceaux de papier qu'elle laissait tomber lorsqu'ils étaient remplis. Non sans les avoir dûment et violemment tamponnées.

– Un coquelical, des coquelicots, un éléphantal, des éléphanteaux, un chapal, des chapiteaux, un rital, des pizzaïol...

Il se retourna brusquement. Un stéthoscope pendait à son cou. Il se mit à discourir de façon absurde, en disant tout et son contraire.

– La mort, c'est la vie. La vie, c'est le pain. Le pain, c'est du vin. Le vin, c'est du sang. Le sang, c'est l'alliance. L'alliance, c'est la mort. La mort, c'est la vie...

Amédée essaya de lui expliquer qu'il disait n'importe quoi.

– Mais Mallock, c'est pas moi qui parle, c'est toi. C'est toi qui rêves, non ? Donc c'est toi qui parles.

Il éclata de rire.

– La mort, pauvre crétin de commissaire ignare, c'est le contraire de la vie. La vie, c'est le contraire du pain. Le sang, c'est la vie. La vie, c'est Dieu qui nous dit. La mort, c'est le vide. La vie, le plein. La mort, le vide de sang. Le sang, c'est la mort...

Pour Mallock, qui se sentait curieusement obligé d'écouter ce tourbillon de phrases tout en tentant de leur donner un sens, le monstre se contredisait.

– Je me désavoue, penses-tu ! Et alors ? Si je me contredis, c'est que je suis plusieurs, comme toi, mon commissaire. Comme nous tous, non ?

Puis il hurla :

– Regarde comme on grouille !

Derrière lui, dans l'ombre, une douzaine de formes ricanaient.

– Dieu nous a démultipliés, comme il l'a fait avec le pain et le vin.

Et il reprit.

– Le vin, c'est le sang. Le sang, c'est l'argent, l'argent c'est le plein...

Dans l'appartement, de l'autre côté du rêve, le cigare de Mallock n'ayant plus personne pour le respirer, s'était éteint, la mort dans l'âme. Les glaçons dans leur bac avaient repris leur apparence liquide et, dans la cheminée en pierres de taille, deux bûches de peuplier continuaient à se consumer en se racontant des histoires d'arbre.

Dans son cauchemar, Mallock se retrouva chaussé de godillots boueux, dans un escalier décoré de photos d'enfants et de plage. Sur le palier supérieur, il y avait une poupée en chiffon avec une paire de nattes et trois piles de masques blancs. Une voix éraillée à la tessiture purulente

chantonnait dans la pièce d'à côté : « Des p'tits trous, des p'tits trous, encore des p'tits trous, et des p'tits trous, des p'tits trous... »

Avant de se décider à entrer dans la chambre, il se retourna pour chercher de l'aide. Il constata qu'il était seul et qu'il avait laissé de gros morceaux de boue séchée un peu partout sur les marches et la moquette neuve de la jolie villa. Le monstre, en sortant plein de sang de la chambre, l'avait alors traité de gros porc :

– Nous, on laisse tout bien propre quand je visite les jolies dames.

En se réveillant à 3 h du matin, Amédée pensa irrésistiblement avoir affaire à un cas de démultiplication de la personnalité : plusieurs individus emprisonnés dans une même enveloppe corporelle. Il songea également à une secte d'assassins. À bien y réfléchir, il mettait ces deux hypothèses à égalité.

Son café bu, Mallock partit chercher l'aspirateur pour retirer toutes les poussières de vaisselles qui brillaient encore sur la moquette devant les toilettes. Puis il repassa dans le salon. On était dimanche et il n'avait rien prévu.

Le feu, après avoir lutté une grande partie de la nuit, s'était éteint. Pris de courage, très méticuleusement, il entreprit de vider la cheminée des cendres qui l'encombraient. Son petit Tom était là, parmi les scories grises et glacées.

La mort de son fils, il avait bien cru qu'il ne s'en remettrait jamais. Sa peine l'avait balayé, réduit à l'état d'objet douloureux. Incapable de se révolter contre ce drame, il s'était retrouvé prostré, sans chair, avec des larmes qui n'arrêtaient pas de couler et un irrépressible tremblement qui avait secoué son corps pendant presque un mois.

L'incinération de Toto était dans son souvenir bien pire que tous les cauchemars, une suite d'images effrayantes, la vie en morceaux douloureux. Désormais le chagrin serait toujours présent :

– Ta mort, Thomas... Toi, mort ? Comment vivre avec ce monstre ?

Pendant longtemps, Mallock ne sut plus que faire de ses bras et de tout cet amour qu'il ne pouvait plus donner. Trois ans après, il n'était pas encore guéri. Il commençait seulement à se familiariser à l'idée qu'il ne le serait jamais.

En triant ses pensées, Amédée était parvenu jusqu'à la salle de bain, tout en faïence blanche. Le design très moderne du lieu contrastait avec l'aspect rustique de son propriétaire.

Il fit tomber dans sa main gauche un comprimé bleu et deux gélules, puis

les avala avec un peu d'eau prise directement au robinet. Puis, appuyé sur le côté du lavabo, il entreprit de se masser le front avec un mélange de baume du tigre et d'huile essentielle de menthe. Parfois, il utilisait les vieux macarons au menthol, mais il n'en avait plus. Se sentant poussiéreux, il se fit couler un bain. Puis, il repartit vers la cuisine préparer des légumes. Il avait décidé de cuisiner une petite pintade au pot. On était dimanche, merde !

Beaucoup de poireaux, des navets et deux carottes. L'oignon avec trois clous de girofle piqués dedans. Et puis du gros sel, des grains de poivre et trois piments oiseaux. Dans deux litres d'eau et soixante-quinze centilitres de cidre. Pas de pomme de terre, l'amidon troublait le bouillon. Il se fit une farce rapide à base de foie de volaille, de porto, de pain trempé dans du lait et de chair à saucisse, le tout mélangé avec un jaune œuf et des épices, notamment coriandre et estragon. Il la fit disparaître habilement à l'intérieur de la pintade. Il glissa également quelques morceaux de truffes entre la chair et la peau de la gallinacée. Elle lui fit penser à un loup noir et blanc de carnaval vénitien. Demi-deuil, on disait.

Originellement, le masque avait pour but de montrer un autre visage et non de cacher celui qui le portait. Cette idée inattendue venait de lui traverser l'esprit. C'était le genre de flash qu'il ne comprenait pas tout de suite, mais qu'il se devait de prendre en compte. Du fond de sa mémoire, une autre information remonta : le mot italien *maschera*, qui voulait dire « faux visage ». Mallock eut un sourire de plaisir. Il adorait recevoir ce genre de message énigmatique.

Pouvait-on considérer que le Maquilleur masquait ses victimes ? Et si c'était le cas, les voilait-il ou leur octroyait-il une autre apparence ? Si oui, laquelle ? Effaçait-il ou donnait-il à voir ? Autre chose ? Quelqu'un d'autre ? Le masque avait ses deux fonctions totalement opposées, cacher ou montrer.

Mallock, tout à ses interrogations métaphysiques, plongea prosaïquement la pintade dans le bouillon. Presque tendrement. Parfois, il se surprenait, à l'instar d'un Indien après sa chasse, à dire un mot de remerciement et d'excuse, genre prière, à ce qu'il préparait. Mais pas aux légumes, il n'était pas complètement fou.

L'animal sacrifié serait prêt dans une heure. Amédée ressortit de la cuisine pour aller faire comme le dodu gallinacé, mais dans sa baignoire. Devant le bar, rapidement, il avala un double whisky, cul sec. Excès d'alcool contre accès de tristesse. L'échange était équitable. Dans la bibliothèque, il attrapa *Belle du Seigneur* en édition de poche. En fond musical, il mit *Red*

de King Crimson.

Il s'enfonça dans l'eau chaude avec un murmure de béatitude.

4

Lundi 27 décembre

Lundi, en arrivant à son bureau, Mallock éprouva une appréhension qu'il prit pour de l'exaltation. Plus qu'une journée avant la grande marée. Il ne savait pas encore ce qui l'attendait, mais il était empli de crainte. Le type en faction, masse bleue et képi, les salua tous les deux, le commissaire et son angouisse, avec le genre de respect distant qui trouble plus qu'il ne conforte.

Il y a quelque mois, Francis, pour faire son dessalé, avait qualifié de « guignol » et de « plante verte » l'un des gardiens de la paix en faction devant la PJ. Mallock était entré dans une colère noire, promettant de relever de ses fonctions le prochain d'entre eux qui dénigrerait la tenue, et ça s'était su. Depuis, il était devenu le héros des flics en uniforme.

Dans l'entrée, le gigantesque sapin perdait déjà ses épines. L'odeur avait envahi le grand escalier pour y remplacer l'éternel effluve de caoutchouc des linoléums usés. Tout là-haut, donnant sur la Seine, entre les stupps et la crim', il y avait son département, le royaume de Dédé-le-Devin, seul service remis à neuf dans tout le bâtiment, le Fort Mallock, avec sa réputation, ses mystères et légendes. Et les bateaux-mouches qui passaient en contrebas.

Le plus vieux et le plus jeune de ses collaborateurs, Bob et Francis, étaient de garde.

– Bonjour, patron.

Toujours cérémonieux, Robert Daranne l'accueillit en portant deux doigts à son front en une ébauche de salut militaire. Coquetterie de jeune homme malgré ses presque soixante piges, il prétextait de vagues origines irlandaises pour se faire appeler Bob.

Des cinq doigts de la main qui formaient l'équipe rapprochée de Mallock, Bob représentait plutôt l'index. Ancien cabot puis major de la paix, il était passé tard et par hasard à la PJ où il s'était retrouvé, par la grâce de l'âge et le mérite de deux remerciements, promu au grade de capitaine, anciennement inspecteur principal. Costume marron, cravate trop large, genre pelle à tarte, un mètre soixante-quatre, moustachu, roux et pète-sec,

il était fondamentalement brave et viscéralement borné. Seul son commissaire, qu'il était le dernier à qualifier du vieux sobriquet de tôle, avait grâce à ses yeux. Son autoritarisme maladif faisait de lui la personne la plus apte à relayer les ordres du patron et à veiller à leur parfaite exécution. C'était un collaborateur dévoué mais un peu encombrant. L'index lui allait à merveille.

– Alors, ce réveillon ?

Mallock avait posé cette question parce qu'ils attendaient qu'il la pose. Comme une autorisation à raconter l'événement. Bob attaqua :

– Ben moi, cette fois-ci, j'ai réussi mon coup. Les six étaient au rendez-vous. Vous les auriez vus, bien coiffés, bien habillés, comme quand ils étaient plus jeunes. On dira ce qu'on voudra, mais la famille, c'est quelque chose.

Amédée eut la brève vision de tout un chapelet de têtes rousses, notamment du petit dernier, Hélias, dont il était le parrain. Celui que Bob s'évertuait à appeler « hélas », parce qu'il trouvait ça drôle et que l'enfant n'était pas exactement comme son père l'aurait voulu. Il était trop maigre, trop intellectuel et... trop tard. C'était Madame Daranne qui avait programmé le petit dernier sans l'aval du *pater familias*. Vol de sperme royal, sept ans après, sa majesté ne décolérait toujours pas.

C'était en observant le Bob que l'on pouvait avoir une petite idée de la condition féminine de l'après-guerre. Triple idiot comme un macho, disait souvent Mallock, que les Chiennes de garde agaçaient presque autant. Il imagina tous les petits Daranne, pour une fois réunis, histoire de faire plaisir au vieux, avec sur le visage une sorte d'impatience résignée mêlée de crainte.

– Moi, avec un pote, on s'est payé Taillevent. J'vous raconte pas.

Un peu plus élancé que Mallock, cheveux taillés en brosse, attendrissant avec ses plaisirs de vieux, Francis était un grand couillon taiseux et bavard à la fois. Il passait de l'un à l'autre, comme la pluie et le soleil sur les côtes normandes. Contrairement à ce qu'il venait de promettre, il raconta :

– C'était à tomber par terre. Tout, du début à la fin en passant par les picrates. Putain le vin ! Fa-bu-leux ! On s'en est tiré pour cent cinquante euros par tête. Honnête, non ? En entrée, moi j'ai...

Dès qu'il le pouvait, Francis Tremolha, alias le benêt, rattrapait le temps perdu et il y avait de quoi. Toujours habillé en noir des pieds à la tête, il portait le deuil d'une enfance éprouvante. En riant, un soir de détente, après trois cafés arrosés, il s'était livré à un comparatif précis et documenté de la force d'impact des gifles et des châtaignes que lui avaient assénées son père et sa mère. Les claques et les coups de chaussure de

content. Parfois, tout devenait simple. Une mission arrivait comme un grand vent, emportant tout le reste. Il était alors du côté des gentils, à la poursuite des méchants. Les blancs contre les noirs. Oubliant pour un temps ses blessures, il se mettait au service de la communauté, digne de celui qu'il voulait être : un homme de bien et de courage. Il y avait du Cyrano bien sûr, son héros, mais aussi du Jean Valjean chez Amédée. La même force physique, de l'orgueil et de la colère, et puis la même faiblesse sentimentale. Et, comme le héros de Victor Hugo, un destin en forme de monstre, un de ceux que l'on ne peut combattre qu'avec un savant mélange de résistance, de résilience et de résignation.

Pour que son bonheur soit parfait, il lui manquait ses deux autres lieutenants, capitaines en fait. Julie, aussi fine que jolie, et Jules, un type droit et solide qui entretenaient ensemble une divine idylle. Ailleurs, on les aurait séparés, pas au Fort. Mallock avait besoin de ces deux loustics-là. Tant qu'ils restaient discrets...

Dehors, la brume hivernale se laissait transpercer par un soleil brique. Il s'attarda quelques minutes à regarder le paysage en essayant de ne penser à rien. C'était sa technique pour nettoyer le disque dur et reformater les données de son cerveau. Simplement ne rien faire, empêcher la moindre info, idée ou la plus petite image d'entrer pendant le processus.

Après dix minutes de réparation des autorisations, défragmentation et mise à la corbeille, son cerveau fut prêt. Mallock repartit à l'attaque et, en trois heures, expédia les affaires courantes : tout le courrier entrant, qu'il se faisait ouvrir mais qu'il tenait à lire avant qu'il ne parte vers l'un de ses collaborateurs, un point avec Dublin, puis le décorticage de trois affaires en cours avec son équipe.

Aujourd'hui, un viol, une disparition et un cambriolage en appartement avec violences. Ce soir, comme presque tous les soirs, il aurait à se coltiner la corvée des parapheurs. Il avait décidé, un jour d'exaspération, de relire et signer tous les documents qui sortaient du Fort. Il était responsable, alors il voulait savoir. À part ces contraintes, qu'il s'était infligées tout seul comme un grand, il faisait pratiquement ce qu'il désirait.

Dispensé des chats écrasés, des PV de circulation, des constats d'évacuation ou de la tournée des cocus, il n'avait plus qu'à marquer des points en tirant des bâtons pour satisfaire sa hiérarchie. Depuis longtemps, il ne marchait plus à la baïonnette. Il se réservait les beaux crânes, la traque et l'arrestation des criminels les plus recherchés. Sur le plan professionnel, il n'avait vraiment pas à se plaindre, on lui fichait une paix royale, ou presque. Il échappait, en grande partie, aux « cuirs et daisy », « Adidas et

baltringasses », « putes et langues de pute », « julots casse-croûte », et autres tarés qui encombraient les couloirs du 36.

Mais il était hors de question de jouer les francs-tireurs à son niveau. Règle d'or, même pour l'ours Amédée, on n'enquête jamais tout seul. En créant sa propre équipe et en se battant pour obtenir une certaine indépendance ainsi que le meilleur matériel disponible, dans ce qu'on appelait désormais le Fort Mallock, Amédée était parvenu à limiter les combats inutiles contre la hiérarchie, l'administration et ses parasites. Il n'en avait rendu que plus efficace les activités de son groupe. Il ne voulait se concentrer que sur une chose, attraper les méchants. Les monstres, assassins et criminels qui, par leurs exactions, participaient à la barbarie du monde. Il allait bientôt avoir l'occasion de faire face à un phénomène qui correspondrait parfaitement à cette appellation.

5

Lundi 27 décembre, après-midi

En passant chercher Francis, histoire de ne pas déjeuner seul, Mallock tomba nez à nez avec Grimaud.

– Salut RG ! Il se fait tard, j'allais déjeuner. On peut peut-être y aller ensemble ?

– Je venais t'inviter, figure-toi. Je pensais te proposer un début de brief sur l'affaire, tout en cassant une p'tite croute. Et j'ai aussi amené un premier topo écrit.

– Génial. Donne, je vais le poser.

Ça ne pouvait pas mieux tomber. Un bon Bordeaux délie souvent les langues et endort les susceptibilités. RG surveilla Mallock. Il fut soulagé de voir que le commissaire mettait le précieux topo au coffre et qu'il fermait son bureau à double tour. Mallock le regarda en souriant.

– Désolé, on ne se refait pas ! s'excusa RG.

Tous les deux rigolèrent comme de vieux amis qu'ils n'étaient pas, mais qu'ils deviendraient peut-être.

Dehors, le soleil était éblouissant. Le froid et l'air encore saturé d'humidité joignaient leurs efforts pour geler les passants. Le trottoir d'en face était recouvert de grains de maïs et les pigeons, tout en glissant sur la glace, en profitaient pour faire le plein. Ils s'écartèrent au passage des deux hommes, sans même prendre la peine de s'envoler.

Boulevard du Palais, puis pont au Change, il y avait dans l'air des guirlandes illuminées et une sorte de fébrilité. Comme une poussière électrique qui tournoyait autour des millions de lampes dont Paris s'était affluebées. Quelque part, tout près, un meurtrier choisissait sa prochaine victime. Mallock pressa le pas en battant des bras pour se réchauffer.

– T'aurais dû mettre un pardessus.

– Oh ! ce n'est pas bien loin. Ça va aller.

En fait, une fois encore, Mallock maudit sa phobie des manteaux et des sous-vêtements. Jamais de tricot de peau, débardeurs ou autres marcel,

et très rarement des chaussettes.

Arrivés devant le restaurant, ils se firent des politesses avant de se décider à en passer ensemble la porte d'entrée. Leurs rires les précédèrent à l'intérieur.

– Messieurs les commissaires.

Le patron tendit une main cordiale à Mallock. Puisqu'il insistait, Amédée écrasa et secoua violemment le morceau de chair avant de tourner son regard vers sa table préférée.

– Elle vous attendait, confirma le gérant en reculant déjà les chaises.

À peine assis, Grimaud attaqua.

– Autant tout se dire... J'ai vu Dublin... Le grand patron souhaiterait que la passation officielle des pouvoirs se fasse ce soir à minuit... Mais j'ai bien réfléchi... Ça urge, le type en face est un sacré taré... Autant que je te mette direct au parfum.

Grimaud jouait nerveusement avec sa fourchette, traçant une série de sillons parallèles sur la nappe. Entre chaque phrase, il laissait passer deux ou trois secondes. C'était plus un tic qu'une véritable lenteur d'esprit.

– C'est une affaire épouvantable... Je n'ai jamais vu un truc pareil.

– Peu d'indices ?

– Aucun ! Peau d'balle et balai de crin... Et pour tout vous dire, c'est pire... Je n'ai aucune idée ou impression personnelle, sinon ma profonde répugnance devant ces meurtres... Je ne sais pas trop comment t'expliquer... En tout cas, je suis soulagé que vous récupériez le bébé...

Grimaud passait du « tu » au « vous » depuis qu'il connaissait Mallock. À l'aise, il ne l'avait jamais été et ne le serait sans doute jamais. C'était comme ça, la faute de personne. Amédée, bien que plus jeune, avait toujours eu un train d'avance. Aujourd'hui encore, il était commissaire divisionnaire alors que Grimaud n'était que principal. Pourtant, il était loin d'être incompetent.

RG n'était pas seulement ses initiales, mais un sobriquet dû à sa manie, assez efficace, de poser des systèmes d'écoute un peu partout. Raymond passait également le plus clair de son temps à « faire la chine » et à « trier les lentilles », c'est-à-dire en jargon policier, à aller à la pêche aux infos, façon chaland, puis à les tamiser avec le sérieux et la patience d'un orpailleur.

C'est en pratiquant ainsi qu'il trouvait ses plus belles pépites et les principaux éléments pour résoudre ses affaires.

Non, RG n'était pas mauvais, loin s'en faut. Il était rigoureux, astucieux et franc du collier, des qualités que Mallock appréciait au premier chef. Il l'avait d'ailleurs mis sur sa *short list*, lorsqu'il avait formé son équipe. Pour peu

que Grimaud se décontracte un peu, il pourrait rejoindre un jour le Fort. Peut-être pour remplacer Bob lorsque ce dernier partirait à la retraite. Ils avaient des profils assez proches.

– Ça ne me fait pas particulièrement plaisir d'être débarqué, mais tant qu'à faire... répéta RG. Toi, c'est pas pareil... Que Mallock me succède, y'a pas d'offense... Je n'aurais pas trop aimé que n'importe qui reprenne le dossier.

– Merci Raymond, c'est un beau compliment venant de toi. Si on commandait ?

Amédée avait aperçu les mots magiques, tête de veau sauce gribiche.

Grimaud, pour coller au plus prêt à la simplicité ascétique de son personnage, commanda une entrecôte grillée avec haricots verts. Le service fut rapide, et, sept minutes plus tard, les plats fumaient sous le nez des deux commissaires.

– Bon appétit.

Ils déjeunèrent en silence. Bien qu'impatient, Mallock avait décidé de ne pas brusquer son vis-à-vis. Le brouhaha de la salle entoura la bulle de réflexion dans laquelle ils s'étaient enfermés.

Grimaud posa sa fourchette pour boire. Puis il s'essuya la bouche d'un geste rapide, presque brutal :

– Le plus terrible dans cette putain d'histoire, c'est cette folie des piqûres. Ce mec est un maniaque, un putain de vampire... Mais je ne vais pas te raconter les détails, le toubib t'expliquera mieux que moi... Je n'arrive toujours pas à comprendre que l'on fasse des trucs pareils. J'en ai vu, mais ce putain de Maquilleur m'a bel et bien foutu la trouille.

Alors que Mallock tentait de dénombrer le nombre de « putain » dont Grimaud avait déjà ponctué son discours, celui-ci poussa un hurlement :

– Eh merde, saloperie ! Je me suis mordu la joue. Quel con ! Mon dentiste m'a endormi tout le côté droit ce matin. C'est d'un pratique pour manger.

Il reprit sa fourchette pour découper violemment son dernier morceau d'entrecôte.

– J'ai un dossier parfaitement à jour. Trois classeurs fermés de douze centimètres d'épaisseur... Mais, très honnêtement, rien d'extraordinaire... En dehors des enquêtes de routine, qui ont toutes été menées avec le sérieux que tu me connais, faut tout reprendre à zéro. Par contre, dans un quatrième dossier, y'a d'la matière... explosive et à garder bien protégée.

Le regard de Mallock se porta sur ses doigts, tachés d'encre violette.

– Papier carbone ? demanda-t-il. Tu évites la photocopieuse ?

– Bien vu, bravo. Décidément, rien n'échappe à Dédé-le-Devin !

Mallock n'aimait pas trop ce surnom, pour plein de motifs. Mais il sourit quand même à Grimaud qui précisa :

– T'as raison, c'est du carbone. Pour éviter les fuites, je ne fais que trois exemplaires du dossier, un dans mon coffre, un chez moi et un dernier au ministère... Et on n'a pas réalisé la moindre photocopie... J'ai bossé à l'ancienne... Papier carbone pour les trois ex et, pour les photos, je ne fais que deux sorties pour mes exemplaires à moi, avant de crypter les originaux dans l'ordi.

Grimaud semblait soulager de pouvoir enfin tout raconter à un collègue qui, lui, comprendrait mieux que la haute hiérarchie politique, les affres et tourments par lesquels il était passé.

– Inutile donc de t'expliquer que ce que je vais te raconter, c'est du confidentiel, plus, plus, plus. Que pour tes oreilles, comme disent les anglais...

– Pour vos yeux seulement, rectifia Mallock.

– Ouais, si tu veux. En tout cas, l'info est restée au niveau du Château... Tout là-haut, ils en sont encore aux six meurtres officiellement attribués au Maquilleur

RG rapprocha sa chaise dans un horrible grincement et se pencha vers Mallock à s'en décrocher le cou. Déformation professionnelle, les écoutes, lui, il connaissait.

– J'ai passé les deux derniers mois d'enquête à rechercher d'autres affaires... Et je suis parvenu, avec l'aide de Mordome, ton copain pathologiste, à mettre en lumière l'aspect exponentiel de l'évolution de son modus operandi... En fait, on est reparti en arrière, en partant du principe, qu'au départ, le mec devait être moins « atteint ». C'est comme ça qu'on a récupéré quelques affaires plus anciennes mettant en scène, tiens-toi bien, un homme, et même des gamins... D'ailleurs, tout semble avoir commencé par deux meurtres d'enfants. Ce sont les plus anciens, et les plus rudimentaires aussi... Après, y'a eu un mec puis la première femme, il y a quatre ans... Avec le temps, c'est devenu de plus en plus crade.

Grimaud rentra enfin dans le vif du sujet, avec un luxe de détails passablement incompatibles avec la tête de veau sauce gribiche. Fasciné, Amédée laissa de côté une bonne partie de son plat :

– C'est un atypique, un anomique, comme disent les mecs des études. Un psychotique pur jus, mais qui a 20 sur 20 en ce qui concerne le contrôle... Jamais vu ça... Pas la moindre paluche laissée sur une scène. Pas le moindre bruit. Donc pas de témoin, pas de portrait-robot possible... Le seul truc où il rentre dans les statistiques, c'est rapport à son quotient intellectuel. Les tueurs en série sont tous géniaux à ce qu'il paraît. Pour lui, il

n'y a pas le moindre doute. Une intelligence diabolique, comme son imagination... Les modi operandi de notre tueur sont surprenant de diversité et de perversité... Son rituel évolue jusqu'à changer du tout au tout.

– Oui, j'ai vu, confirma Mallock, on ne peut même plus parler de rituel. C'est antinomique. À moins que l'on utilise le pluriel, en tout cas pour...

Le garçon le fit sursauter en le débarrassant de son assiette.

– Excusez-moi, dit-il, je vous donne la carte des desserts ?

– Non merci. Juste un café.

– Vous avez des chocolats liégeois ? demanda Grimaud.

– Bien entendu, mais ce n'est pas dans la formule...

– M'en fous, le coupa RG, un liégeois avec beaucoup de chantilly.

Ce fut Mallock qui termina sa phrase par un « s'il vous plaît, merci » à l'adresse du garçon qui gribouilla un hiéroglyphe sur la fiche, lança un sourire à Amédée et s'éclipsa en emportant les deux assiettes.

– Sans douter de vos... tes capacités, on n'est pas près d'attraper ce type. Malgré son cérémonial long et complexe, souvent plus d'une heure, il ne laisse aucune trace... Un putain de fantôme. Comme je te disais, on a eu recours systématiquement à la dactyloscopie de toutes les pièces. Résultat : que dalle, nada, peau d'zob ! Ce monstre n'a absolument rien d'humain. C'est pire qu'un malin, c'est LE malin.

RG était l'un des rares commissaires croyants et pratiquants du 36.

– Tu parles toujours de lui au singulier. Tu as une vraie raison pour cela ?

Un nuage passa devant le visage de Grimaud. Un bon gros cumulonimbus bourré d'éclairs jusqu'à la gueule. Après sa voix ne fut plus la même. Elle vibrait comme électrisée, foudroyée.

– Tu sais, moi, il m'a bouffé la vie. Je suis simplement soulagé de ne plus avoir affaire à lui. C'est une malédiction ce type. Il faut absolument que tu te méfies...

– De lui ? Je m'en doute, mon grand.

– Non, de toi. De ce qu'il voudra faire de toi... Il m'a montré des choses, ou plutôt, fait ressentir des choses...

Mallock laissa le silence prendre la place derrière la phrase. En regardant le visage de Grimaud, il crut y deviner certaines de ces fameuses choses.

– Permetts-moi d'insister. Tu dis encore et toujours « il », au singulier. Pourquoi penses-tu qu'il est seul ? Alors même qu'on est en présence de rituels différents.

Grimaud plongea violemment sa petite cuillère dans la chantilly. Sans qu'il s'en doute, le choix d'un tel dessert l'avait rendu soudain plus sympathique aux yeux de Mallock. Il y avait donc de l'enfance et de la sensualité dans ce grand squelette de commissaire catho.

– T’as parfaitement raison... J’utilise un singulier... générique, en fait... Ça peut être deux ou trois meurtriers, une famille ou une secte... Le terme de Maquilleur devrait être employé au pluriel. C’est ma faute. Je me suis mis à en parler au singulier, comme si je ne... Je sais pas trop... Pour mieux l’incarner dans mon esprit sans doute...

– En tout cas, t’as fait du bon boulot. Dès que j’ai dérouillé officiellement, je fonce sur toutes les antériorités que tu as identifiées.

RG rougit comme un gamin, mais son honnêteté reprit vite le dessus :

– Le mérite en revient en grande partie à Mordome, un sacré bonhomme, entre nous.

Double dose de plaisir pour Mallock, un compliment sur son pote et la vision devant lui d’un homme intègre. Grimaud continua :

– Il a réussi à isoler une molécule ou un truc comme ça, commune à toutes les affaires. Il t’expliquera mieux que moi... C’est grâce à ça que le Maquilleur immobilise ses victimes, avant de leur faire subir ce qui lui passe par la tête... Cette putain de drogue, c’est tout ce qu’on a comme info sur lui... Euh, ou sur eux.

– Je suppose que...

– Bien sûr, j’ai fait faire toutes les recherches sur les labos qui fabriquent la chose et les endroits où on peut se les procurer... J’ai les listes complètes dans le dossier

– Justement, à ce propos et si ça ne t’ennuie pas trop, l’un de mes gars peut-il aller chercher un exemplaire de tes trois dossiers fermés ?

– C’est moi qui te les apporterai... Mais en attendant, va donc voir Mordome à l’institut, dès que tu peux. À part moi, c’est lui qui connaît le mieux l’affaire... Pour ce qui est de mes conclusions et des siennes sur les antériorités, comme tu dis, c’est dans un quatrième dossier à part, en un seul exemplaire que je garde avec moi dans ma sacoche... Tu vas repartir avec. Mais promets-moi de faire gaffe, c’est explosif, ce truc.

RG et sa parano, ça n’était pas une légende. Mais, dans cette affaire, ce trait de personnalité avait certainement été une bénédiction. Il posa sur la table un portefeuille à l’ancienne en cuir gonflé comme un ballon. Explosif, avait dit Grimaud. Mallock eut l’image d’une bonne vieille bombe sphérique d’anarchiste.

– Vérifie bien. J’ai pu me planter sur certaines conclusions. Et puis tu verras, c’est encore loin d’être complet.

Mallock attendit que RG retire sa main du dossier pour l’amener vers lui. Un parano, ça se manipule avec des pincettes. Puis ils se battirent pour régler l’addition et Mallock dut céder. Grimaud n’aurait pas voulu avoir l’air d’échanger sa mansuétude contre un simple gueuleton.

Il était 15 h, Mallock décida de passer à l'institut médico-légal du côté du pont d'Austerlitz. L'ILM, grand bâtiment en briques rouges, avait toujours le même aspect engageant. Il dut présenter sa carte une demi-douzaine de fois avant de parvenir dans le saint des saints, le service de Mordome.

À sa grande surprise, il n'y avait personne. Il traversa la salle de conservation avec son énorme bascule et ses compartiments réfrigérés à 4° C. Après l'autopsie et les prélèvements pour examen histologique, les corps étaient rangés dans d'autres caissons réglés à -20° C. Il arriva dans la salle d'autopsie sans avoir rencontré âme qui vive.

La pièce était fortement éclairée par des projecteurs accrochés au plafond et par des tubes lumineux à fluorescence bleutée. Les murs carrelés avaient également une nuance de bleu. Acier. Mordome lui avait expliqué un jour que cette qualité de lumière était nécessaire pour apprécier, hormis les parties violacées dans les régions déclives ou les taches claires dues à la pression, le changement global de coloration des cadavres, révélateur de divers états pathologiques. Sur les cinq tables en faïence blanche équipées d'eau courante et de systèmes d'aspiration, il n'y avait pas le moindre corps ni la moindre trace de sang.

Mallock se racla la gorge. Son fils avait été amené sur l'une de ces tables. Un ballet de scalpels traversa son crâne. Qu'avait-on fait subir à son corps ? Pour chasser cette image, il se mit à contempler les différents instruments, parfaitement rangés. Mordome lui avait souvent donné des cours, à l'époque où la médecine légale avait commencé à passionner le commissaire. Alors, pour penser à autre chose, il se récita tout bas le nom des différents instruments, comme une prière :

– Pieds à coulisse Granat, compas anthropométriques, maillets, pince de Rowe, gouge, rugine, davier, décolleur, ciseau de Mayo ou de Sims...

En les nommant, il les prenait entre ses doigts et les reposait. Le bruit métallique accompagnait sa litanie. L'image du corps de Thomas revint, son torse ouvert. Depuis déjà longtemps, Mallock ne ressentait plus rien. Au décès de son fils, il n'avait pas eu le choix. Soit il mourrait de tristesse, soit il abandonnait l'émotion. Il avait hésité, mais la nature avait choisi à sa place. Désormais, la vie s'écoulait sans joie ni peine, comme un simple cours d'eau sage et dompté aux rives régulières. Ses sentiments s'étaient effacés, comme les visages pharaoniques sous le souffle carboné des touristes, ou la beauté des dalles ancestrales sous le frottement imbécile de leurs sandales.

Il reprit :

– Pince tire-langue, Halstead, champ de Backaus...

Il continua ainsi sa récitation silencieuse, sans que sa mémoire ne lui fasse une seule fois défaut. Au dernier mot, deux larmes parvinrent à s'échapper pour se poser sur l'acier brillant d'un syndesmotome faucille. Il les essuya avec sa cravate.

Cinq minutes plus tard, un jeune légiste apparut au fond de la salle et le mystère fut éclairci. Mordome n'était pas là. C'était assez exceptionnel, *les fêtes, vous comprenez*, et tout le service semblait s'être arrêté, figé dans l'attente de son retour. C'était de sa faute. L'anatomo-pathologiste était parfaitement incapable de déléguer à qui que ce soit quoi que ce soit. Mallock sourit, ça lui rappelait vaguement quelqu'un.

– Il est encore en vacances, mais je suis son assistant et je peux parfaitement le remplacer auprès de vous, dit un jeune grand blond arrivé en renfort.

Non, justement, tu peux pas, Ducon, pensa Mallock, contrarié par ce nouveau contretemps. Mais il sut retenir sa langue. Ducon lui proposa de le suivre.

– Allons dans son bureau, nous serons mieux.

Comment cette face de cul pouvait-il s'imaginer une seule seconde remplacer son patron ? C'était un sacré morceau, le Mordome. *A piece of work*, comme disent les Américains. Mallock et lui s'étaient engueulés plus d'une fois, mais tous deux s'estimaient. Le temps s'était chargé de transformer ce respect en quelque chose que l'on pouvait maintenant nommer affection.

– Non. Pas d'temps à perdre. Tu vas attendre que ton patron revienne et, dès qu'il arrive, tu lui dis d'appeler le commissaire divisionnaire Mallock. Tu sauras faire ça ?

La bouche ouverte, Ducon acquiesça.

– Dis-moi juste un truc, reprit Mallock, il semble n'y avoir pratiquement aucune photographie des cadavres en cours d'autopsie dans les dossiers de police ces derniers temps. Y a-t-il une raison particulière ?

– Le professeur a reçu, de là-haut, l'ordre de conserver l'intégralité des clichés pris par nos services et de les mettre au coffre.

– Merci.

Pour un peu Mallock aurait ajouté « rompez », mais il se retint. Il avait déjà été assez désagréable comme ça. Et puis, on ne sait jamais quel couillon l'administration pouvait décider un jour de promouvoir.

– Allez, à bientôt, petit, ajouta-t-il, avant de lui tourner le dos.

Un coup d'œil à sa montre. Le temps de revenir au Fort, il serait 17 h. Parfait, ses parapheurs l'attendaient. En une heure, tout fut

bouclé et il ressortit. Amélie, sa kiné chérie, devait passer chez lui à 20 h. Il avait tout son temps. Tant mieux. Il adorait ces sas temporels qui se formaient parfois, bulle de liberté dans un planning trop souvent saturé.

6

Lundi 27 décembre, fin de journée

Dehors, bien qu'il ne soit pas encore 18 h, le soleil avait déjà disparu derrière les immeubles. Mais il recouvrait encore l'air et les pierres d'une nuance saumon, comme un glacis léger sur la chair dénudée d'une peinture. 18 h, entre chien et loup, l'instant magique, le seul où Mallock parvenait encore à communiquer avec l'univers.

On s'enfonce en soi, tout au fond, et l'on y trouve les autres, comme un grand tout, une rumeur. Les autres, avec leurs tourments de fin de journée qu'ils classent dans leurs tiroirs avant de partir, leurs ambitions qu'ils rangent en reculant dans les parkings, leurs devoirs qu'ils inscrivent entre parenthèses et leurs espoirs qu'ils remettent au lendemain. À 18 h, Dieu et le diable se croisent en gardant pour eux les anathèmes inutiles.

Amédée chercha une place de parking pendant dix minutes avant de se souvenir que son garage l'attendait. Il fit un dernier tour en passant par la rue des Mauvais Garçons puis, un peu plus loin, rue du Roi de Sicile, il parvint jusqu'au parking privé. Acheté trop cher ? Sans doute. Mais quand on aime, on ne compte pas. Mallock en avait surtout marre de perdre une demi-heure tous les soirs à écumer le quartier à la recherche d'une place chaque jour plus miraculeuse.

C'est à cet instant d'intense satisfaction qu'il se rendit compte de son erreur.

– N'oubliez pas de venir prendre la carte magnétique lundi matin. Sinon, vous ne pourrez pas rentrer, avait précisé le vendeur.

Heureusement qu'Amélie, sa kiné chérie, allait venir. Il n'y avait rien de mieux pour empêcher le gros ours de griffer. Amédée se vengea malgré tout en se garant sur un emplacement marqué livraison, réservé à l'horrible superette du coin. Le macaron métallique bleu, blanc, rouge de commissaire protégerait sa Jaguar de l'attaque des hirondelles.

Une fois chez lui, il se fit beau. Pour Amélie, l'infirmière qui était aussi kiné, ou bien le contraire. Elle lui avait été chaudement recommandée par la pharmacienne de la petite place. Yeux bleus, cheveux gris tirés en chignon,

elle lui avait dit :

– C’est même elle qui fait ses piqûres à mon fils depuis plusieurs années.

Pour la charmante femme, ça semblait être la meilleure des raisons au monde pour lui faire confiance. Si elle, presque docteur, avait confié à cette jeune personne le sort du fruit de ses entrailles, aucun doute n’était permis sur la compétence de l’élue ! Mallock, pas contrariant, avait suivi sa recommandation. Il s’en félicitait encore.

À sa première apparition dans l’entrebâillement de la porte, il avait eu un choc. Genre coup de foudre avec en plus, pour faire bonne mesure, un crétin d’ange qui décoche toute une volée de flèches. Dans le cœur certes, mais dans le crâne également, sans parler d’autre part.

Mallock s’était dit qu’elle était tout simplement parfaite. Plus encore, car ses défauts aussi étaient mignons. Tête en l’air, elle avait toujours un regard un peu vague, comme si elle continuait perpétuellement à réfléchir à ce qu’elle pouvait bien avoir oublié. Gentiment bordélique, l’immense cabas qu’elle avait une fois renversé au milieu du salon contenait outre sa trousse à pharmacie et une panoplie de rouges à lèvres et autres ustensiles de maquillage, une petite dizaine de romans. Imaginez, une femme qui aime *Cent ans de solitude*, *Dragon rouge* et *Le Livre de ma mère* ! Elle était tout ce que l’on peut rêver d’une compagne, en tout cas pour un vieil ours comme Mallock. Charmante, gaie et intelligente. Pour cette femme, il pourrait rompre sa solitude. Mais le voudrait-elle ? Très rapidement, il avait eu le sentiment que c’était dans l’ordre du possible. Mais terrifié par la pensée que ça pouvait également être impossible, il avait décidé qu’il était urgent d’attendre. Quoi ? Il n’en avait pas la moindre idée. Mallock, le grand guerrier intrépide, continuaient à appeler Amélie « mademoiselle », yeux baissés, regard perdu dans les boucles usées de la moquette.

Lorsqu’Amélie arrivait, il se déshabillait afin qu’elle puisse lui injecter sa cortisone. Et, tandis qu’elle enfonçait l’aiguille dans son dos, heureux de recevoir cette douleur de ses petites mains encore froides, Mallock souriait.

Ce jour-là encore, le cérémonial fut respecté.

– Je ne vous ai pas fait trop mal ?

– Je n’ai rien senti.

En remettant sa chemise, il lui demanda :

– Vous avez le temps pour une tasse de thé ?

– Très volontiers, si cela ne vous dérange pas.

Amédée bafouilla une dénégation polie en se dirigeant vers la cuisine.

Trois minutes après, ils étaient installés, silencieux et face à face, à la table du salon. Comme d'habitude, ils parlèrent de la pluie et du beau temps, des gens qu'ils connaissaient et de leurs carrières respectives. Mais un peu plus aussi. Amélie était incroyablement bienveillante, sérieuse et fofolle parfois, cultivée lorsque la conversation l'exigeait.

– Je dois reconnaître que je n'ai que des clients adorables, dit-elle.

– Normal, vous êtes tout aussi adorable ! risqua Mallock en reposant précautionneusement sa tasse.

L'objet semblait tout petit alors que le bol dans laquelle buvait Amélie apparaissait facilement deux fois plus grand. C'était pourtant les mêmes.

– Excusez-moi, mais il faut que je vous quitte.

– Alors, à mercredi ?

– À mercredi. On ne fera pas de piqûres, dit-elle, mais des élongations. Prenez du myorelaxant la veille au soir et des antalgiques en vous réveillant.

– Et vendredi ? Ce sera le matin ou le soir ?

Pour faire simple et éviter à Mallock d'oublier l'heure, elle venait toujours à 8 h, que ce soit le matin ou le soir.

– Le matin. Je ne peux pas autrement. Vendredi, c'est le 31, jour du réveillon. Dès 18 h, je serai le nez dans mes fourneaux.

Il la raccompagna, en imaginant son adorable nez couvert de farine. À la porte, il lui serra la main en la gardant quelques secondes de plus, pour le plaisir.

Amédée se sentait incroyablement gauche et démodé avec elle. Moche et empoté. Un vrai vieux gros plouc, cul-cul. Elle, Amélie, n'était que féminité. Petite, brune avec des yeux verts, un cou de cygne et une bouche sublime. Comme ses dents et sa démarche.

Amélie partie, il regarda par la fenêtre. Paris avait des reflets de perle noire. Combien de temps allait-il encore remettre sa déclaration. Pour agréable qu'il soit, le jeu commençait à trop durer. Si elle se lassait ? Le problème, c'est qu'il ne sentait plus rien. Avant, il savait quand il avait ses chances. Lorsque son beau corps d'athlète et ses yeux vert clair faisaient des éclairs. Là, rien. Tracé plat. Il avait beau la regarder, guetter ses expressions, il ne lisait rien. Le plus vraisemblable, c'est qu'il n'y avait rien à voir et qu'Amélie, même si elle le trouvait attachant, n'envisageait vraiment rien d'autre. Immanquablement, il pensait à Jean Marais et Josette Day dans *La Belle et la Bête*. Amélie n'allait tout de même pas coucher avec un animal !

Il était 20 h, la pauvre bête appela une dernière fois son bureau.

– Où en sommes-nous, Francis ?

– On aura le matos à 10 h demain matin. En attendant, je fais quoi ?

Mallock hésita deux secondes. Le petit diable en lui s'apprêtait à trouver un nouveau boulot à donner à son collaborateur. Mais ce fut le gros ange qui gagna :

– Tu rentres chez toi. On a devant nous une sacrée putain de bataille. Prends des forces.

Francis renvoyé chez lui, Mallock se demanda pour quelle raison il avait commandé des ordinateurs aussi puissants. Certes le parc était vieillissant, mais là, il avait vraiment cassé sa tirelire. N'était-ce pas le tueur lui-même qui lui en avait fait la suggestion ? Mallock avait compris d'instinct que c'était une véritable guerre qu'il allait devoir conduire, qu'il devrait y consacrer toutes ses forces et que le temps lui serait chèrement compté. Et puis, tous ces préparatifs, n'était-ce pas aussi une manière de gagner du temps ? Ne traînait-il pas un peu les pieds, le commissaire, reculant l'instant de l'affrontement ? Pour la première fois de sa vie, n'en redoutait-il pas l'échéance ?

C'était faux. Il n'était même pas encore chargé du dossier, mais il ne pouvait pas s'empêcher de pratiquer son sport favori, le doute.

Vers 22 h, Mallock entra enfin dans la cuisine pour se faire à dîner. C'est seulement devant son frigidaire ouvert qu'il se rendit compte qu'il n'avait pas vraiment faim. Il se fit réchauffer le bouillon de la volaille qu'il avait préparé hier. Il y découpa au ciseau des morceaux de blanc et de poireaux. Piment d'Espelette, un bouchon de porto.

Revenu dans le salon, il se mit le concerto pour flûte et harpe. Mozart avait toujours cet effet sur lui, l'emmener presque instantanément au cœur de ses pensées les plus intimes, les plus essentielles. En buvant le breuvage bouillant, il regarda l'âtre froid de la cheminée. Deux braises avaient miraculeusement survécu au feu de la veille. Elles le regardaient comme deux yeux, Mallock eut la tentation de leur parler. Mais à qui appartenait ce regard ? À son fils, à Amélie ou bien au tueur ?

En se rapprochant, il constata qu'il y en avait d'autres, des braises plus petites, presque éteintes. Stupidement, comme il le faisait pour les premières étoiles, il se mit à les compter. Une, deux, trois... dix, onze et douze. Un grand frisson le secoua. Les douze apôtres le regardaient avec, à leur tête, le Christ noir, l'ange déchu. Mallock se mit à maudire ses capacités médiumniques et ce que sa mère avait fait de la religion, un outil de domination, de soumission et de terreur.

Dans son dos, une autre chaleur, crépitante, se mit à bouger,

entremêlée de coups de vent violents, glacés. C'était le diable en personne qui se soulageait dans son salon. Aucun doute, il le sentait, l'entendait, urinant puissamment dans tous les coins et derrière le canapé. Hurlant de rire devant le bruit que faisait sa pisse sur la plaque de verre, le diable arrosait maintenant la télévision. Complètement paralysé, pétrifié de peur, Amédée ne pouvait plus bouger. Juste avant de partir, l'apparition déféqua sur la table basse une espèce de lombric bleu, avant de se rapprocher d'Amédée pour lui lécher les oreilles. L'odeur était épouvantable.

L'ancien enfant de cœur resta prostré un bon quart d'heure, effaré. Emprunté dans ses plus profondes terreurs enfantines, Amédée, face à la cheminée, attendit que les braises s'éteignent et que le diable reparte... au diable, pour enfin oser se retourner.

Ce genre de visite, il connaissait bien, mais elles avaient cessé depuis que ses parents étaient morts. Qui donc avait ainsi réveillé le diable et lui avait indiqué l'adresse de Mallock ? Qui donc, sinon le Maquilleur et son armée de tarés ?

Bien sûr, il n'y avait aucun démon, le salon était propre et nulle odeur de soufre ne flottait dans son appartement. Pour Mallock, c'était un simple avertissement, il était affaibli et l'autre était fort, très fort.

Pour retrouver un peu d'assurance, il regarda par la fenêtre. Dans le ciel d'un bleu cobalt, presque noir maintenant, les premières étoiles étaient apparues. Celle de Dieu, cette fois. Il leur parla doucement d'Amélie, puis il se coucha. Il s'endormit en se reprochant de ne pas avoir encore ouvert le portefeuille en cuir, façon bombe à retardement, que lui avait confié RG lors de leur déjeuner. Heureusement cette dernière pensée parasite ne s'invita pas dans son rêve. Ce furent Amélie et Thomas qui en furent les vedettes.

La jeune infirmière se promenait avec le fils d'Amédée aux Tuileries. Tous les deux jouaient au cerceau. Mallock se retourna dans ses draps, en essayant de se justifier. Oui, Amélie était trop jeune pour lui, et alors ? Elle pourrait reprendre sa liberté quand elle le trouverait trop vieux. Déjà il le jurait, il ne la retiendrait pas.

L'instant d'après, fondu au noir, Jules et Julie emmenaient Thomas en vacances avec eux, le laissant seul avec Amélie, en amoureux. Ils passaient alors par chez Léon pour acheter des livres anciens. La comtesse de Ségur pour elle, Daniel Defoe pour lui. Et ils rentraient à la maison. Le lit était froid, mais Amélie était toute chaude. Eux, dans leur jardin des délices. Et l'amour liquide qui les recouvre. Les yeux d'Amélie et ses doigts, petits, sur lui...

C'est ce matin-là et à cet instant-là, mardi 28 décembre, à 3 h 20, que la sonnerie du téléphone l'avait tiré du lit pour l'envoyer à Saint-Mandé contempler une femme écartelée et sa fillette éventrée. Et c'est ce jour-là qu'il avait allumé la lumière en grand en se disant que, même en pleine nuit, il n'avait plus personne à réveiller...

7

Mardi 28 décembre

Le type en loden bleu, après avoir franchi le cordon de sécurité, s'était retrouvé devant Mallock et lui avait attrapé le bras :

– Il est arrivé quelque chose à ma femme ? Où est ma fille ?

Les deux hommes s'étaient fait face et Mallock lui avait dit :

– Elles sont mortes.

Trois petits nuages, trois mots, trois projectiles. Il venait, à son tour, d'être assassiné. En tout cas, le père qu'il avait été et le mari, l'homme qui aimait la vie et croyait au bonheur. Il ne restait plus de lui qu'une petite tête de tristesse sur un corps emprunté, un squelette tapi à l'orée d'un tunnel transi, tenant encore, par simple automatisme, un attaché-case noir qui avait fait son temps. Il était grand et maigre, avec un crâne dégarni, des lunettes lourdes. Ingénieur chez Schlem, il s'appelait François Modiano.

Mais comment faire autrement ? À chaque fois, Amédée se posait la même question, tout en sachant qu'il n'y avait pas la moindre solution. Comme toujours d'ailleurs. Avec le temps, on comprend l'écrasante supériorité des interrogations sur l'effarant no man's land des réponses. Comment annoncer un truc pareil ? Venir vers l'autre en portant l'immonde, le malheur, la fin du monde ? On pouvait le dire lentement, progressivement, ou d'un coup, comme on arrache un pansement. Mais ce n'était pas le sparadrap que l'on déchirait, c'était toute la peau du bonhomme avec le cœur qui venait avec. Y'avait pas d'autres moyens, même si Mallock, obstiné, en cherchait encore un.

De sa grande main, tout en caressant inutilement le dos du supplicié, il pensait *Fais chier !* et *Bordel de merde*, des jurons bien impuissants face à ce salopard de hasard qui venait de frapper l'homme au loden bleu, sans que lui, Mallock, ne puisse rien y faire.

Il y avait encore à peine quelques secondes, François Modiano était tout heureux à l'idée de rentrer enfin chez lui. Déjà, dans sa tête, il prenait ces deux femmes dans ses bras, et déjà elles le couvraient de baisers.

– Bonsoir, mon chéri. Tu n'es pas trop fatigué ? lui aurait demandé son épouse en souriant.

– Papa, aurait simplement murmuré sa petite fille, en ouvrant à peine les yeux alors qu'il se penchait sur son lit pour lui souhaiter bonne nuit.

Et si ça n'avait pas été ces mots, ça en aurait été d'autres, des plus beaux encore, sans doute.

Mallock se jura de régler son compte à l'ordure qui avait fait ça. Une pensée mauvaise lui traversa l'esprit. Avec un peu de chance, il ne serait pas nécessaire de passer par les arcanes de la justice. En fait, il ne jouerait jamais le rôle du bourreau, du moins le croyait-il alors, mais il avait besoin de fantasmer cet acte de justice expéditive pour évacuer sa colère et son impuissance.

Mallock porta François Modiano jusqu'à l'ambulance, plus qu'il ne l'accompagna. Elle, toute clignotante, baillait, inutile, les portes arrière grandes ouvertes. Pas de miracles possibles pour les morts. Pas de remèdes, ni de pansements pour les Delta Charly Delta. Elle, simple ambulance, le savait.

Pourquoi les hommes espéraient-ils ?

Le visage toujours déformé par la douleur, le pauvre Modiano s'assit sur le hayon arrière. Ses mains tremblaient, mais il ne parvenait pas à pleurer. Amédée renonça à l'interroger. On verrait plus tard. Tandis qu'un infirmier relevait sa manche pour lui faire une piqûre, l'ingénieur mit plus d'une minute à articuler :

– Comment est-ce arrivé ?

Impossible de répondre à cette demande. L'homme au loden devait être épargné pour l'instant, même s'il n'y échapperait sans doute pas. Encore une chose que la justice faisait subir aux victimes, l'énumération complète et complaisante des sévices lors des procès. Leur déniaient le droit au mensonge, au simple mais thérapeutique « non, elles n'ont pas souffert ». Pour le remplacer par un étalage abominable, histoire d'entreprendre le travail de deuil. Foutaise, certains détails tuent plusieurs fois.

Mallock parla, mais autrement. Entre inconsolables, y'avait des choses que l'on pouvait se dire. Il partit lui chercher un café bien chaud. Puis il attendit à ses côtés que le produit injecté dans ses veines fasse son effet. Après, en lui parlant doucement, il guetta l'arrivée de la sœur en larme, suivie des grands-parents.

En partant, il lui donna sa carte :

– Si vous avez besoin de quoi que ce soit. Surtout n'hésitez pas. Je vais suivre l'enquête personnellement, et je vous tiendrai informé.

Puis, l'âme lourde, il repartit voir Ken pour bien lui préciser :

– Tu te démerdes, surveille-le bien, il ne faut absolument pas qu’il voie les corps, ni dedans ni à leur sortie. Je compte sur toi.

Le jour commençait à se lever. Tout était gris et déprimant. Glacial. Une benne à ordures se présenta dans la rue. Le bruit des couvercles de poubelles résonna sur les façades endormies. Réveillez-vous braves gens, après le dodo, le boulot. La banalité de ces sons, plus que toute autre chose, révélait l’aspect démoniaque de ce qui s’était déroulé au fond du jardin, au deuxième étage de ce pavillon sans histoire.

Le commissaire repartit sur Paris. Ses mâchoires, son corps, tout était bloqué. Porte de Vincennes, il prit le périphérique. Ses mains écrasaient le volant en bakélite noire. Le regard fixe, il tentait désespérément de contenir sa rage et une tristesse déchirante. À se jeter contre un arbre. Il poussa un hurlement en martelant le toit de sa précieuse voiture.

À Paris, après avoir garé sa vieille Jaguar devant la préfecture, en face du marché aux fleurs, il s’assit dans un café pour se réchauffer et attendre 8 h. Son poing droit était douloureux. Il le regarda, ses phalanges étaient rouges.

– Un double crème et trois croissants.

Il avait la gorge serrée. Les vieilles cassures qu’il avait en lui se réveillaient. Ce matin, c’était l’image de cette petite fille torturée qui était venue rejoindre le monstrueux bric-à-brac qu’il avait accumulé au fond de son ventre. Il repensa à la mère aussi, puis au père de l’enfant, tout en regardant sa main droite tremper son premier croissant.

– Et merde, murmura-t-il.

En arrivant au bureau, il trouva un message. Rappelez le juge Humbert. C’était lui qui serait en charge de l’affaire du Maquilleur, version 2. Ce n’était pas le pire, ni le meilleur. La trentaine, moustache drue et costume avachi. Dans la ligne du syndicat, plus intégriste qu’intègre, c’était le prototype du jeune juge, forcément ambitieux, raisonnablement travailleur et politiquement trop correct pour être honnête. Un trou du cul, selon les critères de Mallock.

Curieusement, pour un policier chargé de faire régner l’ordre et la justice, Amédée se méfiait des règlements et des lois. Il appréciait la bienveillance et le courage, pas l’idéologie ou la religion ; la bonté et la droiture, pas le pouvoir de l’argent. Ni dieu ni maître, anar sans étiquette, il abhorrait d’un même élan les tartuffes, le conformisme, les fromages pasteurisés, les récidivistes, la pensée dominante, les peuples, les remises de peine à la pelle, l’immonde mode, la mauvaise fois, les anchois, les baveux, la jet-set

et la démagogie hypocrite d'une démocratie qu'il jugeait plus que faisandée.

Les milliers de litres de parfum, dont la pute s'aspergeait tous les matins avant de passer à la télé, étaient loin d'être suffisant pour le nez délicat d'un ours gourmet comme Mallock. Si l'on rajoute à ce portrait son sens exacerbé de la justice, son gros cœur d'artichaut, sa profonde compassion pour les victimes et 45 % de matière grasse, on obtenait ce curieux animal, un justicier anarcho-mélancolique à grandes oreilles dont Mort aux cons aurait pu être la devise, s'il n'avait eu le sens de la mesure et des combats perdus d'avance.

Il jeta un regard satisfait sur son service. Il avait hérité sinon des plus beaux bureaux du 36, du moins des moins moches. Cinq pièces, dont deux doubles pour ses quatre inspecteurs, un bureau plus petit pour le seul Bob, un superbe espace, au regard de l'exiguïté des locaux, pour les briefings et le matériel technique. Enfin, attendant à celles-ci, son bureau de commissaire divisionnaire. L'ensemble était étrange, tout à la fois cossu, genre grande administration, et pourtant moderne. À sa demande, tout avait été peint en blanc cassé avec, seule concession imposée par les Monuments historiques, quelques dorures à la feuille sur les moulures de bois et de plâtre. En fait, le résultat n'avait rien à voir avec la vision traditionnelle des locaux de police.

De ce privilège, Mallock et ses hommes avaient pleinement conscience. Ils en ressentaient même une certaine culpabilité vis-à-vis de leurs camarades moins chanceux, condamnés au lino et au contre-plaqué. Le pays traitait bien mal ses policiers. Les intellos divers et avariés étaient bien plus inquiets pour les conditions de vie des crapules embastillées et autres violeurs de bébés, que pour celles des victimes et des poulets de la République. Drôle de basse-cour, triste poulailler. Pour son service, en ce qui concernait la qualité du grain et du fourrage, Mallock s'était battu pour obtenir l'essentiel et même un sacré quota de superflu.

Les ordinateurs de remplacement arrivèrent en grande pompe vers 10 h et Amédée signa la décharge. Comme un gamin, Francis se précipita sur ces nouveaux jouets. Dans chacune des sept tours métalliques, quatre disques de 1 terra, 4 processeurs quadri-core et 32 gigas de mémoire vive.

– Bonjour, les bêtes, leur murmura Francis amoureusement. Il eut même une petite érection en apercevant alignés, les sept moniteurs 30 pouces.

Un CAP d'électronicien, passé au hasard de ses errances, l'avait automatiquement désigné comme responsable du service informatique,

sous la surveillance officieuse de Ken. Bien que moins futé et formé que lui, Francis s'en était finalement très bien tiré. Après des mois de cours du soir et un véritable acharnement à comprendre, il était devenu le roi de la banque de données, accessible ou non, allant jusqu'à se balader, armé d'une simple connexion et d'adresses IP, dans les fichiers du FBI ou de l'*Intelligence service*. Les seuls fichiers de la préfecture étaient loin de lui donner toute satisfaction. Ils étaient par trop dispersés : ELOI, STIC, FAR, FCA, CHEOPS, DST, SALVAC, FTPJ, FAED, ARIANE, FIJAIS, FNPC, AGRIPP... En attendant que quelque chose soit décidé, avec Ken, ils avaient bricolé quelque chose. Mallock avait été clair, il les couvrait.

– Je t'ai déjà expliqué le problème, alors commence à réunir tout ce que tu trouveras. Dès que tu es prêt, tu numérises et retouches les meilleures photos ainsi que le portrait de chacune des victimes dans le même format. Tu tires cinq exemplaires. Il faut que chacun de nous ait une série complète et cohérente pour pouvoir y réfléchir.

– C'est parti, chef !

– Cinq, pas un de plus ! répéta-t-il.

Puis il alla pisser, se servit un café et regarda quelques minutes Francis se battre courageusement contre les cordons USB, ethernet et autres FireWire. Quand son jeune lieutenant alluma enfin le premier écran, il se tourna vers son chef :

– C'est dommage que l'on n'ai pas encore assez d'éléments pour tenter un portrait du Maquilleur, j'aurais bien essayé le nouveau programme de morphing biométrique made in USA.

Comme souvent, les idées de Mallock lui parvenaient « par la bande », comme au billard. Sa force, c'était d'entendre ou voir les trajectoires avant tout le monde. Même quand la queue bleue n'avait pas encore touché la boule rouge ! Pour lui, l'univers entier murmurait des indices, et il n'avait que le seul mérite de pouvoir les entendre. Ici, ce fut la dénégation de Francis qui lui inspira cette proposition :

– Pas le portrait de l'assassin, je m'en doute, mais celui des victimes... Si tu commençais par là ?

– Comment ça, ceux des victimes ? On a leur photo ! Et je vais juste les retoucher avant de faire les tirages, comme vous m'avez dit.

– Non, celui des victimes. celui, au singulier.

– Un portrait-robot d'une série de victimes ? C'est une première !

– Oui, peut-être. Non, d'ailleurs. On s'en fout. Essaie de voir s'il n'y a pas quelque chose de commun entre elles. Les traits, la bouche, la couleur des yeux, la race...

– Je vous les mets sur des calques différents mais dans un même

dossier ?

– Oui, en équilibrant bien la chromie, comme si elles avaient toutes été prises avec la même lumière. Et avec des proportions équivalentes pour pouvoir les superposer. Il est possible qu'il soit attiré par une certaine symétrie des visages, ou structure différente : yeux écartés, bouche près du nez, triangle regard-lèvre d'une certaine forme. Recherche de ce côté en attendant, puisqu'on ne peut pas dessiner le tueur. Encore une fois, cherche les points communs, et fais-moi une liste. Sois content, tu pourras en profiter pour utiliser le soft de morphing biométrique qu'on s'est procuré par le biais du bureau fédéral de New York.

Francis nota consciencieusement ce que Mallock lui demandait. Il releva la tête pour poser une question subsidiaire. Amédée était déjà passé dans la pièce attenante.

Sur la grande table de réunion, hormis ses deux grands dossiers, il y avait, déposés par l'assistant de RG, une demi-douzaine de cartons dont le principal contenu était composé des sacs à main des victimes féminines officiellement attribuées.

– Ça, c'est une de mes dernières petites idées, avait précisé Grimaud. Bien qu'elles aient toutes été tuées à leur domicile, j'ai demandé aux proches l'autorisation d'emprunter leurs sacs à main. J'espérais, à travers leurs carnets d'adresses et autres détails intimes, établir une relation entre les victimes. Je n'ai pas eu le temps de le faire ; à toi de jouer. Faudra pas oublier de restituer toutes ces pièces aux familles, je m'y suis personnellement engagé.

Mallock les étala sur la grande table de la salle de réunion. Triste tableau que ces objets si personnels, soudains privés de leurs maîtresses et exposés ici avec l'impudeur de l'indifférence. Portable, rouge à lèvres usé par d'intimes rêves de séduction, poudriers patinés coupables d'être sans doute les derniers à les avoir contemplé vivantes. Pochettes et portefeuilles débordant d'amour corné, clés froides désormais inutiles, fins mouchoirs en batiste dépositaires des dernières empreintes de leurs bouches, ultimes baisers envoyés de l'au-delà. Odeurs de parfums et de poudre de riz mêlés à l'encre et au cuir, irremplaçable, inimitable fragrance des sacs de dames.

Sur le côté, il y avait également le contenu des portefeuilles des victimes mâles, et accablant, celui des cartables des enfants. Ken débarqua à son tour dans le bureau, les yeux cernés et bouffis, en con de chatte, comme il crut bon de préciser.

– Je reviens direct de Saint-Mandé. Je suis repassé pour vous faire plaisir et me faire bien voir. Mais je suis lessivé. Alors vous m'écoutez sans me

brusquer et après, dodo couché papattes en rond, OK ?

– Allez, vas-y, c'est promis. Je suis tout ouïe.

D'origine italo-japonaise, il disait niakwé, Ken vivait en France depuis l'âge de huit ans. Trapu, un mètre soixante-dix, les cheveux noirs, une drôle de tronche à la Jackie Chan, il avouait avec bonheur un mélange de race et de sang dont il n'avait jamais vraiment connu la nature. Ses origines et une scolarité tumultueuse lui avaient forgé un curieux caractère. Extrêmement malin et d'une force physique redoutable, il faisait un bon compagnon en toutes circonstances. Pour compenser un léger manque de rigueur dans son travail, il était doté d'un humour pince-sans-rire et d'une bonne humeur que rien ne semblait pouvoir altérer.

– Je suis resté jusqu'à la fin pour signer le PV de constatation. Une intuition comme ça, à la Mallock. Or, comme vous le savez, la procédure prévoit de systématiquement retourner le corps au cas où quelque chose y serait cachée. Et devinez ce qu'il y avait dessous ?

Sûr de son effet, Ken laissa passer trois secondes de silence.

– Je ne sais pas... Une seringue peut-être ?

Coupé dans son effet, Ken bafouilla :

– Mais comment avez-vous deviné ?

– Une intuition, comme ça, à la Mallock, ricana Amédée.

– C'est vrai que vous êtes un putain de sorcier !

– Et le respect, monsieur l'inspecteur ?

– Il est parti dormir et je ne vais pas tarder à le rejoindre. Au fait, on dit lieutenant maintenant. Et comme j'étais inspecteur principal, je suis en fait capitaine, sauf votre respect, monsieur le commissaire divisionnaire.

Mallock fit comme s'il n'avait pas entendu et continua :

– Oui, je sais. Mes lieutenants sont capitaines, tu parles d'une simplification. Alors la dactyloscopie, mon général ?

– On a essayé sur place. Nada, que dalle, pas un seul fragment d'empreintes. Faut pas rêver, patron.

– OK, avant que tu reprennes des forces, j'ai un truc à te montrer. J'ai pratiquement vidé tous les sacs. Vous ne remarquez rien ?

Le vouvoiement s'adressait à Ken et à Bob qui venait d'entrer dans la pièce. Mallock continua sans attendre de réponse :

– Sur la demi-douzaine de sacs à main présents ici, cinq d'entre eux contiennent une carte orange et quatre, des tickets de métro. Idem pour un des portefeuilles et un des cartables.

– Normal, on est à Paris, répliqua Bob.

– Et ben, tu vas quand même t'en occuper. Tu appelles les familles et tu leur demandes si, par hasard, la victime n'avait pas un trajet habituel, voire

quotidien. Imagine que tous nous fassent une réponse pour la même ligne, ça te semblerait encore normal ?

– Pigé. J’aurais mieux fait de fermer ma grande gueule, c’est ça ?

Mallock lui répondit par un sourire à peine ébauché, tout en continuant :

– Si tu mets en lumière des coïncidences côté métro, va donc y traîner tes guêtres.

– Tout seul ?

– T’as peur ? Prend le petit chaperon rouge avec toi. Lui, il a des couilles.

Et, sans lui laisser le temps de se rebiffer :

– À ce sujet, quand est-ce que les deux autres reviennent ? On va avoir besoin d’eux. À partir d’aujourd’hui, on est officiellement sur l’affaire. Plus question de bricoler. Tout le monde sur le pont.

Mallock faisait allusion à Jules et Julie qui avait pris, en cumulant jonction, jour ministre et HF, dix jours de vacances aux frais de la princesse, le tout sur une île.

– Bon, Bob, tu me les loges et tu les déloges. Notre petit chaperon et son chaperon. Premier avion, direction le 36. Explique-leur que...

– L’heure est grave, compléta Bob.

Mallock avait des tendances dictatoriales. L’impérialisme modéré au quotidien. Il imposait, en prenant les formes, son professionnalisme maniaque à ses collaborateurs. En période d’enquête, c’est-à-dire la plupart du temps, l’ambiance du Fort devenait tendue. Amédée, stressé, se montrait intransigeant et d’une sévérité que seules ses attentions, à d’autres moments, parvenaient à faire passer. Nul n’est parfait et sûrement pas Mallock.

Il se leva et franchit la porte en lançant :

– Appelez-moi dès que vous avez un truc. Je reviens à 15 h.

On était mardi, il était 13 h et le commissaire crevait de fatigue et de faim.

8

Mardi 28 décembre, après-midi

Au comptoir, Mallock commanda trois croque-monsieur et trois bières qu'il fit livrer à ses compagnons de labeur. Il mangea la même chose, mais assis tout seul au fond du café avec ses pensées. Trois Pères Noël accoudés au zinc parlaient de salaire et d'augmentation, de précarité aussi.

Ils avaient mis leurs grandes barbes blanches dans leurs poches pour ne pas les tâcher. Mallock songea que l'on devrait interdire les attroupements de Pères Noël, ça ne pouvait qu'augmenter la dégradation des rêves d'enfance. Au fond du bar, un jeune couple se parlait en se tenant les mains. Il avait connu ça, lui aussi. Peut-être qu'avec Amélie...

Il attrapa son téléphone

– Au fait, Ken, quand étaient-ils censés revenir, les tourtereaux ?

– Jules et Julie ? Ben, ils seraient rentrés le lundi matin, après le réveillon. Le 3 janvier. Ils doivent avoir leur avion réservé et tout.

– Et alors ?

– Rien, mais juste pour deux jours. Surtout qu'il n'y a qu'un vol par jour. Pas évident qu'ils trouvent une place à cette époque de l'année !

– Bon, OK, pigé. On leur fout la paix ! Autre chose, j'ai oublié de te briefier. Tu pensais quand même pas t'en tirer comme ça ? Tu vas te charger d'effectuer le relevé exhaustif de tous les sacs, mais par objet et en établissant un genre de tableau, avec tous les contenus dépiautés façon puzzle, comme dirait notre Audiard chéri.

Devant le silence de Ken, qu'il jugea interrogatif, Amédée se décida à entrer dans les détails.

– Tu mets : rouge à lèvres, et en face, oui ou non. Si oui, tu précises la couleur et la marque. Téléphone portable, oui ou non, l'opérateur, etc. Tu détailles également les photos, en recherchant s'il y a des personnes identiques. Tu fais tous les objets, sans en omettre un. Stylos, brosses, sex toy ou Bible... Puis, tu passes aux calepins et aux cartes bancaires. Ah ! oui, n'oublions pas les autres victimes, enfants et hommes. Examine bien le

contenu de leurs sacs de la même manière.

Mallock marqua un temps d'arrêt. Juste ce qu'il lui fallait pour engloutir et avaler une bonne bouchée de croque-monsieur et se procurer, par la même occasion deux secondes de réflexion avant d'amener la suite, et tout ce qu'elle impliquait de travail :

– Il te faudra également, en parallèle, entrer dans l'ordinateur toutes les adresses des calepins, des portables et de tous les relevés de cartes bancaires trouvés dans les sacs, les poches ou chez les victimes. Là, plus question d'utiliser ton tableau « objets » ni de travailler seul, il faudra de la saisie. Sers-toi d'Excel, on doit pouvoir tout consulter sous forme de banque de données, avec un maximum de zones pour permettre tous les recoupements possibles. Faut vérifier s'il y a un ami ou un amant commun chez les victimes, ou s'ils partagent un même lieu de courses, un boucher ou un coiffeur, et ce genre de job, ça passe par l'ordinateur.

– J'en doute pas, mais on en a pour quatre jours au minimum. Et, à cause du 31 et du 1^{er}, on aura deux journées de moins.

Il n'avait pas tort, faire travailler des fonctionnaires, c'était déjà pas facile, mais au moment des fêtes...

– Alors, disons que j'ai mon résultat pour mercredi prochain.

– Et quand est-ce que je dors ?

– Maintenant, si tu veux. Tu vas dans mon bureau et tu t'allonges sur le divan. En deux heures, tu auras rechargé tes accus. C'est la guerre, ma cocote, tu dormiras quand l'ordure sera mise HS ou quand tu seras mort.

Ken soupira de l'autre côté du combiné. Inutile de lutter, quand le patron était dans cet état.

– Après, tu retournes au taf. Je voudrais les listings jeudi matin au plus tard sur mon bureau. Fais-toi aider. Tout le monde doit être sur le coup. À partir de maintenant, vous êtes en heures supplémentaires ad libitum...

Sans pitié, Mallock reprit :

– Dès que tu auras ces listings, tu complèteras ton propre tableau papier. Le rouge à lèvres de marque Du Schmuck que t'as noté tout à l'heure, ça a été acheté où ? À qui ? Les fruits et légumes, où les trouvent-elles également, etc. En un mot, tu extrais toutes les infos et tu les mets en parallèle par marque, race, forme, boutique ou religion.

– En un mot, répéta Ken, je recherche le moindre point commun, côté objets du quotidien ?

– Yep ! Mais, tu vas bien jusqu'au fond du concept.

– Mais encore ?

– Ben jusqu'au fond de chaque sac, par exemple. Tu y trouveras des poussières. Tu les fais analyser, à la fois dans l'absolu, mais

également entre elles. Un même tapis, poil de cul, sable ou gravier, ça serait sacrément satisfaisant pour nous.

– Bien, chef ! Bon appétit, chef ! À bientôt, chef ! conclut Ken philosophe.

Vers 14 h, en dessert, Amédée leur ramena des esquimaux, un peu pour se faire pardonner sa prochaine idée. Il remarqua que le croque-monsieur de Francis n'avait pas encore été entamé. Le jeune inspecteur terminait ses retouches de base sur les différentes photos du dossier. La langue un peu pendante, la bouche entrouverte, penché sur l'écran, il utilisait l'outil tampon.

– Prend plutôt l'outil correcteur ou l'outil pièce. Et puis, ne t'emmerde pas trop. Je ne t'ai pas demandé de l'art, osa prétendre Mallock qui ne supportait pas le travail bâclé.

– Je vous connais et je n'ai pas envie d'avoir à tout refaire.

Bob, de son côté, avait englouti les restes de son croque pour attaquer la glace avant qu'elle ne fonde.

– Merci pour l'en-cas, chef.

Mallock ne répondit pas. Se préoccuper des autres, surtout de ses proches, lui était toujours apparu comme une évidence, comme les engueuler quand ils lui faisaient défaut.

– Une dernière chose, Francis. Ce n'est pas dans mes habitudes, mais RG a attiré mon attention sur la nécessité de garder les infos au secret. Alors, quand tu auras tiré les cinq jeux de visuels avec les conclusions et tout, tu fais signer toutes les pages par chacun de nous. Je veux une signature sur toutes les images et sur tous les tableaux. S'il y a une fuite, on saura de quel paquet elle provient, et le gugusse en question entendra parler de moi.

Silence assourdissant. Mallock comprit qu'il avait été un peu trop loin, et surtout, qu'il s'était mal exprimé.

– Entendons-nous bien. Je n'aime pas ce genre de flicage et j'ai entièrement confiance en vous, mais j'ai bien réfléchi. En fait, ce système nous protégera tout autant qu'il protégera l'enquête. Toute copie apparaissant au grand jour non signée vous disculpera de facto. D'ailleurs, je ratifierai moi aussi mon jeu perso. Les autres sont parvenus à maintenir l'embargo, il est hors de question que l'on merde par simple légèreté. Alors vos susceptibilités, vous vous les mettez en bandoulière. OK ?

Francis et Bob se regardèrent à la dérobée. Ils connaissaient trop leur commissaire pour être impressionnés.

Mais Mallock parti, Bob ne tarda pas à exploser.

– Fait chier le vieux, s'écria-t-il, en oubliant qu'il avait pratiquement vingt

ans de plus que son chef. L'esprit du Fort, c'est la confiance, non ? Et puis, il n'a pas l'air de se rendre compte que...

– Au contraire, ce qui est chiant avec lui, le coupa Francis, c'est qu'il sait précisément ce qu'il peut attendre de nous. Mieux que nous-mêmes d'ailleurs.

Bob considérait que Francis était le petit protégé de Mallock, et il en était tout simplement jaloux.

– Oui, on sait, il est génial, ton papa commissaire. Il pourrait t'envoyer te faire foutre que tu continuerais à l'approuver.

– Et toi, alors ? T'es pas mieux que moi avec tes « tôlier », tes « patron », tes « monsieur le commissaire » longs comme le bras ?

– Non, moi, je le respecte, c'est différent. Et puis, je le connais depuis bien plus longtemps, Amédée...

Ken les interrompit dans un éclat de rire :

– Eh, les filles ! C'est pas un peu fini, la scène de ménage ?

Et il commença à plaisanter sans pouvoir s'arrêter. Il réussit difficilement à se calmer pour lâcher un peu plus tard « grosses jalouses » suivi de « elles sont amoureuses » chantonné, avant de repartir dans son énorme fou rire. Il n'y resta pas seul longtemps, les deux autres, prenant conscience du ridicule de leur querelle puis embarqué par le rire communicatif de Ken, le rejoignirent.

La crise dura un bon quart d'heure.

9

Mercredi 29 décembre.

Durant la nuit du mardi au mercredi, Amédée fit un cauchemar, son cauchemar habituel. Son père claquait la porte de sa chambre, se raclait la gorge et descendait l'escalier à sa rencontre en l'insultant :

– Où il est ce p'tit con ?

Arrivé à mi-chemin, il ratait une marche, jurait et s'effondrait en heurtant les murs. Mais au lieu de simplement tomber, il se disloquait et perdait ses membres, comme une gigantesque poupée de porcelaine. Dans un vacarme horrible, les morceaux de son corps finissaient leur course sur le sol à quelques centimètres d'Amédée. Couvert de sang, son père se redressait sur son bras gauche, unique membre encore rattaché à son buste, pour maudire ce fils incapable et débile. Différentes phases oniriques suivaient alors comme pour l'éprouver le plus possible.

Heureusement, au milieu de cette terrible épreuve, il y avait un îlot merveilleux, une clairière patiente, l'expression du bonheur parfait. En amont, un fleuve passait. Sa surface n'était pas celle de l'eau, mais d'une matière plus brumeuse faite de secondes, de notes et de quelques flocons. Un bateau l'attendait. Il se retrouvait à son bord, allongé avec Thomas dans ses bras. Thomas, tout contre lui, vivant et chaud, avec son odeur de pain. Ensemble, sans tenter d'en remonter le courant ni d'en précipiter le cours, il descendait le fleuve. Vaste et serein, avec ses remous, ses calmes plats, ses icebergs bleus et ses rapides, mais parfois si étroit qu'ils en frôlaient les bords.

Puis, insidieusement, les sons changeaient. Il continuait à caresser les cheveux de son fils, à en respirer la peau, mais l'eau se faisait menaçante, peuplée de multicolores et gigantesques *betta splendens* zoophages, tandis que les rives boueuses s'infectaient de choses tout aussi maléfiques et putrides. Le ciel se déchirait, comme pour noyer le fleuve. Après un dernier regard amoureux à son fils, Amédée tombait, proue en avant, dans un précipice insondable.

De ces nuits éprouvantes, Mallock ne ressortait jamais indemne. Ce matin ne fit pas exception, il se réveilla avec le dos bloqué. Il appela Amélie. Elle décrocha à l'instant où il allait raccrocher.

– Ah ! c'est vous, dit-elle, j'allais mettre le répondeur pour commencer ma tournée. On se voit normalement à 8 h ?

– Je suis désolé de vous déranger, mais cette fois-ci, je suis complètement bloqué.

– Vous voulez que je passe plus tôt ?

– Je vous en serais reconnaissant. Vous ou l'un de vos confrères, si vous ne pouvez pas.

– Je vais m'arranger. Je vais vous prendre tout de suite. Je serai là dans une trois minutes.

Amélie habitait sur la place d'à côté, dans l'immeuble au rez-de-chaussée duquel se trouvait la petite pharmacie.

– Merci infiniment, je vous attends.

Mallock se remit lentement sur le dos en grimaçant, mais il se sentit heureux. Elle allait venir. Un bon café avec un nuage de lait et son bonheur aurait été complet. Pour prendre son mal en patience et ne pas perdre de temps, il appela son service. Là aussi, il dut attendre une bonne dizaine de sonneries avant que Ken ne réponde.

– Vous vous foutez du monde ! s'écria-t-il. Je tiens absolument à ce qu'on décroche avant la troisième sonnerie.

– Je n'ai pas dormi depuis pratiquement deux nuits, lui renvoya Ken, et je vous rappelle, avec tout le respect et la déférence que je vous dois que nous sommes le mercredi 29 décembre, qu'il est à peine 7 h et que nous n'avons ni secrétaire ni chef. Au fait, bonjour, chef.

– Bonjour, Ken. Désolé, c'est ma sciatique qui me rend désagréable. Je suis bloqué au lit.

– Il a bon dos, votre dos !

– Allez, écrase. J'ai fait amende honorable. Où en êtes-vous ?

– J'ai terminé la moitié du boulot en ce qui concerne les tableaux d'objets. Et j'attends 9 h pour partir à la chasse aux petites mains pour la saisie. Francis a achevé sa part de taf, il en prendra la direction.

– Super. Et Bob ?

– Je crois qu'il a presque terminé ses appels, mais je lui laisse vous annoncer les résultats. L'individu est ombrageux ce matin.

– Ouais, salut, chef, proféra Bob qui avait pratiquement arraché le combiné des mains de Ken. Alors j'ai fait comme vous m'aviez dit et je me suis fait envoyé balader trois ou quatre fois. Les appels en pleine nuit, les

bonnes gens n'aiment pas trop.

– Sois gentil, Bob, les résultats ?

– Plutôt mitigé, quoique...

– Quoique quoi ?

– Y en a quand même sept sur neuf qui prenaient la ligne Vincennes-La Défense. Mais ce qui modère mon enthousiasme, c'est que c'est de loin l'itinéraire le plus fréquenté.

– C'est malgré tout un chiffre significatif. Il faut poursuivre cette piste.

– Je fais quoi ?

– Enquête de routine sur la ligne 1. Avec les photos des victimes dans une main et ton calepin dans l'autre. L'une d'elles n'aurait-elle pas été remarquée par un préposé quelconque alors qu'elle se faisait aborder.

– C'est le coup de l'aiguille dans la botte de foin.

– Et alors ! Fais-toi aider par deux ou trois mecs. Je veux des résultats fissa, direction le métro. Passe-moi Francis, s'il te plaît.

Un fracas de chaise devança l'arrivée de Francis.

– Tu es tombé ?

– C'est rien, j'ai la tête dure. Pour les adresses des calepins et des portables, c'est en cours. Rien à signaler. Ken et Bob me donnent un coup de main entre deux appels.

Conscient de sa propre exigence, Amédée fit semblant de ne pas se rappeler l'ultimatum qu'il avait imposé la veille.

– Et le portrait type de la cible ?

– Il est fini, mais pour moi, ça ne vaut pas grand-chose. Les victimes ne se ressemblent absolument pas, et la moyenne morpho-biométrique à laquelle je suis parvenu ne correspond à rien, aucun archétype ne ressort. Un seul truc peut-être, la régularité.

– Mais encore ?

– Tous les visages sont complètement différents, mais à la fin, puisque vous m'avez dit de tout comparer, j'ai eu l'idée de les couper en deux dans le sens vertical. Normalement, les deux côtés sont hétérogènes. Là, la plupart des portraits répondaient à une symétrie assez parfaite.

– Ça s'appelle la beauté, Francis. Pas le charme ou la séduction, la simple beauté. Si tu regardes les statues grecs ou autres portraits, c'est ce que l'on constate...

– Comme *La Pleureuse* de Picasso ?

Francis, la tête rentrée dans les épaules, attendit l'explosion tout en souriant de sa blague.

– Mais oui, c'est justement une approche artistique que de nier cet équilibre et d'essayer de retrouver, en la déstructurant, une beauté nouvelle.

Tu m'impressionnes. C'est la première fois que tu me parles d'une toile ?

– J'ai pas fait exprès. Ils en causaient dans un téléfilm hier soir.

– OK, chacun sa culture. En attendant la sortie des listings, tu me fais parvenir par mail un tirage de tes œuvres. Sans oublier l'une des deux copies des dossiers Grimaud. Tu verras, il y a trois classeurs. Tant qu'à être bloqué, j'apprécierais bien un peu de lecture.

– Ça va faire lourd. J'appelle un motard, vous aurez ça chez vous dans vingt minutes. Après, je continue les saisies...

– Parfait, merci. Je te laisse travailler. Je serai là demain matin. Ah oui, n'oublie pas de bien refermer mon coffre après en avoir sorti les trois dossiers.

Pour compenser son immobilisation, pensum de la matinée, Mallock décida de rappeler le juge Humbert. Ouf, il n'était pas là. Il laissa son message, deux ou trois informations sur les dispositions prises et promit de le recontacter dès qu'il y aurait du nouveau. Puis il s'allongea pour attendre Amélie.

Bientôt, elle serait là, à quelques centimètres de lui. Avec son parfum, son sourire et toute la cohorte de choses délicieuses qui se rattachaient à elle. L'attendre était déjà une jouissance. Un plaisir fort et flou, lourd et lisse aussi. Il songea que l'aube était une belle heure pour qu'elle arrive.

Il regarda ses mains. Il les examinait souvent. Elles étaient aussi épaisses qu'Amélie était frêle. Un millième d'instant, il songea à l'étrangler. Comme ça. Une de ces idées terrifiantes et parasites qui s'imposent à l'homme, lorsqu'une bulle d'enfer remonte à la surface. En fait, il donnerait sa vie pour la protéger. C'est d'ailleurs en s'en rendant compte, quelques jours plus tôt, qu'il avait compris qu'il l'aimait. Seul son fils lui avait inspiré un tel sentiment.

Amélie, c'était la promesse d'un bonheur de nouveau possible, après le désespoir et le vide, la vie et le corps qui se traînent. Amélie, c'était le cœur qui repartait enfin, encore irrégulier, aveuglé, après tant de nuits, par la lumière de l'aube. Lui, qui ne ressentait plus rien depuis des mois, venait, en la rencontrant, de retrouver un sentiment oublié, quelque chose d'enivrant et de légèrement sucré. Il avait mis un certain temps à identifier cette curieuse sensation, la joie.

Et le monde, tout le monde des hommes existait à nouveau.

Dix minutes plus tard, la sonnette électrique de la porte le fit sursauter. Avec d'horribles grimaces, il se traîna jusqu'à l'entrée. Ce n'était pas Amélie et Mallock se sentit con avec le sourire qu'il lui avait préparé. Un

gigantesque motard casqué salua avec respect ce grand corps tout cassé qui lui souriait béatement.

De retour dans sa chambre, Mallock ouvrit le volumineux paquet. En dehors des dossiers de Grimaud, il contenait le fascicule fabriqué par Francis. Son jeune lieutenant avait fait du beau travail. Tous les portraits des victimes avaient été retouchés chromatiquement et recadrés pour une présentation homogène. Au verso de chaque photo, on trouvait, imprimée en petits caractères, une biographie condensée. Mallock s'allongea pour mieux réfléchir. Quel élément, quel fait, quelle particularité pouvaient bien lier toutes ces personnes, hormis leur terrible mort ?

Il ouvrit alors le portefeuille en cuir, façon bombe à retardement, que lui avait confié RG lors de leur déjeuner. À la fin du dossier, il y avait les photos se rapportant aux cas 1 à 7 : deux enfants, un homme et ensuite quatre femmes, tous recollés à la liste grâce à son travail et à celui de Mordome.

Amédée se redressa en grimaçant, retira quelques-unes des photos et, après une courte hésitation, les plia verticalement. Un petit sourire apparut sur sa tronche douloureuse. En transparence, appuyés contre la vitre de sa chambre, les visages confessaient une symétrie presque parfaite.

Le travail de Francis n'avait pas été inutile. Sans même le savoir, le Maquilleur était attiré par les canons anciens de la beauté. Pour une raison qui restait à éclaircir, il était sensible à l'harmonie des visages. Était-ce le seul critère ? Était-il seul ?

Le rapport médico-légal complémentaire qui avait été demandé suite à la découverte de ces sept antécédents était sans grande ambiguïté. Il portait bien entendu la signature de Mordome. Envolés, les fantasmes de Mallock et son armée d'apôtres maléfiques, tous ces crimes avaient été perpétrés très probablement par une même personne. Même si l'on relevait, entre chaque meurtre, des différences notables. Mordome avait parlé « d'évolution cérémoniale » et « d'amplification de perversité ». Les premières victimes avaient été retrouvées baignant littéralement dans leur sang alors que les dernières avaient été laissées exsangues. Et pour lui, ce prélèvement maniaque de tout le volume sanguin à l'aide de seringues ou de cathéters était bien plus inquiétant et malsain que les multiples coups de couteau et la débauche de sang constatés sur les premières victimes. Cette exsanguination, à des fins que l'on pouvait imaginer fétichistes ou cannibales, correspondait bien à l'évolution morbide et mortifère d'un seul et même psychopathe.

Un peu déçu par l'abandon de la piste du groupe de tueurs, Mallock décida de revoir l'ensemble en considérant les treize meurtres, plus celui de

Saint-Mandé qu'il avait eu le triste privilège d'observer de près. Que pouvait-il y avoir comme autres possibilités ? Quelle hypothèse, même invraisemblable, était à même d'expliquer ce qui s'était passé ?

Lorsque Mallock ouvrait les vannes de son imaginaire, il laissait entrer tous les possibles, et certains impossibles aussi, ses petits préférés. Il alla jusqu'à évoquer, tout bas et rien que pour lui, l'existence d'une chaîne d'imitateurs, genre vampires de père en fils, avant de revenir à quelque chose de plus raisonnable : un type d'une intelligence et d'un sang-froid exceptionnel. Peut-être secondé par une ou deux complices. Tiens, il les mettait au féminin. Pourquoi ? Il n'en avait pas encore la moindre idée.

Il en était là de ses réflexions lorsque la sonnette lui annonça enfin l'arrivée d'Amélie.

Qu'elle était jolie ! L'air encore très jeune, malgré ses trente-cinq ans. Si jolie, avec sa jupe courte évasée à larges plis, ses bottes et son gros pull gris chiné. Tout en lui parlant, elle le massa et le manipula doucement. Une heure après son arrivée, il n'avait plus mal. Il était 8 h 30, ils allèrent prendre un petit-déjeuner.

– Je n'ai qu'une demi-heure, l'avait-elle prévenu.

Ils passèrent une heure ensemble à avaler croissants et tartines, elle, en parlant, lui, en la regardant. Quand il posait ses yeux sur elle, il avait l'impression de la goûter, de déguster ses oreilles et ses seins menus, caresser son front et ses épaules, sucer sa bouche et glisser sa langue sur ses petites dents. Avec ses yeux, déjà, il lui faisait l'amour.

Elle partit en courant. Et Mallock, en la regardant s'éloigner, sentit sa gorge se nouer. Amélie et Amédée, ça sonnait déjà comme dans un conte de fée.

Il passa la journée de mercredi à continuer de décortiquer les documents de Grimaud. Il se rendit compte qu'il était fébrile. Plus qu'il ne l'avait jamais été. Le contenu des trois dossiers était étendu sur toute la surface du salon, celui du portefeuille en cuir de RG et celui de Francis, dans sa chambre. Il passait de l'un à l'autre. Refaisait des tas. Montait dans le bureau pour recopier des passages, les mettre en parallèle. S'enfonçait dans la réflexion. Torturait son cerveau pour en exalter l'esprit de synthèse. Se dévorait les ongles et la peau sur le bord des doigts. Tremblait d'énervement et soufflait comme un phoque pour chasser son stress.

De quoi avait-il donc si peur ? Après tout, ce n'était qu'une enquête, une de plus. Avait-il souvent merdé ? Non, mais justement, c'était peut-être

maintenant l'heure de l'échec.

Jamais encore dans sa carrière de policier, il n'avait eu tant d'inconnus dans l'équation d'une enquête. Surtout après tant de meurtres. Ça ressemblait à un parchemin de la mer Morte, avec ses oublis, ses lacunes et ses déchirures. Ou à une grande nappe dégueulasse pleine de trous et d'accrocs.

Normalement, chaque meurtre d'une même série amenait avec lui, collé sous ses bottes, un morceau de puzzle. Le métier de policier consistait souvent à être patient, attendre le prochain meurtre avec sa moisson d'indices et de recoupements possibles. Là, rien. En tout cas, rien de probant. Les listes étaient éparses, les horaires approximatifs, les empreintes fantômes, les mobiles inexistantes ; et puis aucun alibi à vérifier puisqu'aucun suspect, ou presque. Les dossiers de Grimaud étaient bien tenus, mais effroyablement vides. Rien à se mettre sous les dents.

Si l'on calculait le temps qui séparait chaque meurtre, on était passé de un an à une semaine. Pour peu qu'il réduise encore la périodicité de ses accès de folie, le tueur perpétrerait son prochain massacre le 1^{er} janvier.

Il ne lui restait que trois jours pour éviter ça !

Jeudi 30 décembre

Le matin était froid et sec. Plus de traces de neige. Soleil éblouissant. Quand Mallock n'avait pas trop mal au dos, la ballade qui le menait au 36 était un véritable plaisir, même encore aujourd'hui, après trente années passées dans la capitale. Et puis, ça lui permettait d'approcher du Château lentement, en réfléchissant déjà aux ordres à donner et aux nouvelles stratégies à développer. Aujourd'hui, il en aurait des choses à dire et à faire.

Ces derniers temps, il prenait souvent le même chemin, et à chaque fois, il se disait que ce n'était pas très malin. Il n'avait pas que des amis. On protégeait la vieille femme et la fille d'un ancien président de la République, mais lui, on le laissait bien en vue, cible émouvante pour tout truand libéré pour bonne conduite.

BONNE CONDUITE. loc. n. f. Se dit lorsqu'on se félicite de constater que, pendant son enfermement, le condamné n'a pas braqué de banque, tué de bijoutier, violé de grand-mère ou égorgé de petite fille, malgré toutes les tentations offertes à l'intérieur de la prison.

La récidive était bien plus répandue chez le taulard que le rhume des foins. C'est pour cette raison, et pour ne pas se retrouver face à un canon, que Mallock se promenait avec le sien. Il emportait avec lui un Glock 34 IPSC, 9 mm parabellum, chargé de balles semi-blindées à pointe creuse. Un choix qu'il avait fait pour son poids relativement raisonnable, plus ou moins 700 grammes, dû à sa fabrication en polymères résistants. Quand il jugeait l'ambiance plus détendue, il troquait cette arme contre un petit automatique de calibre 25, 6.35 mm, protégé dans un étui en cordura fixé à la ceinture. Il était chargé de munitions spéciales fabriquées par Winchester-Western, des projectiles à pointe expansive de 2,19 grammes. Chaque balle en plomb n'était pas blindée mais revêtue d'un apprêt de cuivre. Dans la pointe creuse, se logeait un plomb de chasse n° 4 en acier. C'était assez

solide pour ne pas s'écraser sur n'importe quel obstacle et assez petit pour avoir le plus de chance possible de blesser sans tuer.

Lors d'assauts ou de dangers identifiés, il portait les deux armes sur lui, en permanence. Mallock était un grand ours gentil, mais fallait pas abuser !

Dehors, c'était un Paris taupe clair, un Paris perle. Le bord interne des caniveaux était encore gelé. Avec des balafres blanches et des plaques d'argent.

Amédée passa derrière l'hôtel de ville, par la place Baudoyer, sous laquelle il venait d'acheter un box pour sa voiture. Sur l'esplanade de l'église Saint-Gervais, un marteau-piqueur se déchaînait sur un pauvre morceau de trottoir pourtant tout neuf. En passant à côté, Mallock grimaça, tout son visage se crispa horizontalement pour essayer d'atténuer le bruit. Laissant le pont d'Arcole à sa gauche, il prit les quais de Gesvres. De la fumée sortait de sa bouche à chaque respiration. Il avait son premier rendez-vous avec la Seine. Il jeta au fleuve beige, comme tous les jours, un regard rapide et amoureux. Sous les arbres, où quelques serpents de neige tenaient encore en équilibre.

Pont Notre-Dame, Amédée longea la rambarde en fonte, tout en ne quittant pas la Seine des yeux. Quand il y avait une péniche ou un bateau-mouche, touriste en sa propre capitale, il n'hésitait pas à s'arrêter pour le regarder passer. Parfois, malgré les crottes de pigeons et l'odeur de clochard qui empestait l'endroit, il s'asseyait dans l'un des demi-cercles en pierre prévu à cet effet. Il y retrouvait la même petite symphonie. Bruit d'eau qui se cogne sur les piliers, cris de mouettes remontant la Seine, brouhahas ordinaires de la ville, pigeons roucoulant sous le pont...

Place Louis Lépine, Amédée fut accueilli par le parfum puissant des roses et du jasmin. Il longea le marché aux fleurs et le quai de la Corse avant de prendre à gauche le boulevard du Palais. Des ponts avaient été jetés entre les arbres des deux rives, lourds de décorations et de lumières de Noël, ils clignotaient « bonheur » au-dessus des voitures.

Mallock décida de faire halte au Deux Palais. Trois bonnes raisons à cela : son mal de dos, une grosse envie de croissant café crème, et celle, bien plus étrange, de contempler la justice. Faire face à ce palais qui l'avait tant impressionné lorsqu'il était arrivé à Paris à dix-huit ans, avec cette envie dévorante qu'il avait d'entrer dans la police. Depuis, à force de s'arrêter dans ce café, il s'était fait pote avec le patron, un Breton bretonnant au langage lapidaire. C'est lui qui lui apporta son petit-déjeuner :

– Et voilà ! précisa-t-il, loquace, en cognant les tasses métalliques sur la table ronde.

Mallock le remercia. En face de lui, il y avait la cour de cassation, la cour d'assises, le tribunal de première instance et celui de simple police. Pour protéger et anoblir l'ensemble, se dressait l'impressionnante grille dorée aux armoiries royales. Elle donnait sur la cour du Mai. Mallock avait besoin de s'imaginer, assis à cette même place dans quelques jours, regardant le Maquilleur, menotté entre deux gendarmes, passer ces grilles. Bien sûr, ça ne se déroulerait pas comme ça, le bâtiment était attenant au 36, aucun condamné ne franchissait plus ces grandes portes. Mais il lui fallait visualiser le monstre, lui redonner une réalité que la violence de ses exactions lui avait retirée, en même temps que son humanité. Mallock avait besoin de concret, imaginer un type de chair et d'os, l'air hagard, montant le grand escalier de la justice, avec sans doute l'entourant, tout un troupeau de corbeaux, l'hermine en bataille.

Après tout ce qu'il venait de lire, hypothèses et déductions, pistes, horreurs et hésitations, le Maquilleur avait fini par devenir une abstraction, diabolique dans le cas présent. Ça faisait toujours ça lorsque l'on tardait à identifier et à arrêter un coupable de meurtre. On finissait même par douter de son existence, comme pour se défendre et trouver une excuse commune à l'impuissance de tout un chacun. Ou alors, on l'imaginait déjà mort, ou bien parti à l'autre bout du monde pour y dîner peinard avec des dictateurs à la retraite et tortionnaires nazis. Tout sauf en train de déjeuner tranquillement quelque part en planifiant son prochain meurtre. Ça, c'était le pire. Parce qu'il avait fait des choses que l'on ne peut que très difficilement attribuer à un être humain.

Amédée avait terminé ses croissants, sans avoir oublié de les tremper dans son grand crème. Cet acte culinaire élémentaire était, avec Notre-Dame, le Louvre, le jardin du Palais Royal et les Champs Élysées, l'une des cinq merveilles de Paris. Il hésita à redemander un croissant à son bretonnant de Breton, mais il sut se raisonner. Plus il grossirait, plus il aurait mal au dos. Et puis, il y avait Amélie maintenant.

Il visualisa une dernière fois, de l'autre côté du boulevard, une procession de voitures de flics et le fameux démon sortant chevillé aux pieds avec l'air et l'aspect d'une simple cloche. *Un banal bonhomme abruti et brutal*, alitera-t-il pour lui-même avant de payer son addition et se lever.

– Au revoir, mon commissaire, lui jeta le patron.

En se retournant pour lui renvoyer la politesse, Mallock aperçut le garçon qui amenait un jus de tomate à une jeune femme en manteau de fourrure. Une question lui vint. Qu'est-ce que le Maquilleur pouvait bien faire de tout ce sang ? Une interrogation écarlate qui le poursuivrait jusqu'à la fin.

Devant lui, émergeant du métro, il y avait un Bob tout chiffonné, cassé et poisseux.

– Ras l’cul du métropolitain !

Il faut dire, à sa décharge, qu’il sentait un mélange de nicotine, d’huile rancie et de pets foireux que Mallock baptisa silencieusement *Metropolitan, Flagrance of Paris*.

– Salut, mon Bob.

– Pardon, bonjour, patron. Je suis rentré hier à 23 h et je suis reparti de chez moi à 5 h ce matin. J’suis lessivé. C’est un putain d’bâton merdeux, cette affaire...

Voyant que son patron ne compatissait pas à son malheur et attendait la suite, il continua :

– En trois heures, moi et mes mecs, on a interrogé une bonne cinquantaine de préposés sur le trajet qu’on avait retenu, la ligne 1. Résultat néant, sauf une nana qui aurait aperçu l’une des victimes en compagnie de... Je vous le donne en mille ?

– Accouche, il fait froid.

– D’un curé en soutane !

– Ah ça ! Ça va plaire aux médias.

– Mouais, mais j’y crois pas.

– Faut pas croire, bonhomme. Faut même pas penser. Seulement les faits, rien que les faits.

Ça lui allait bien à Dédé-le-Devin de sortir des trucs pareils, lui, le roi de l’intuition fulgurante et du raisonnement vicieux, pensa Bob, mais il se contenta de demander, comme à son habitude :

– Alors, je fais quoi ?

Question à laquelle Mallock donnait toujours la même réponse :

– Tu continues...

Bob redescendit les marches du métro en bougonnant.

– Pleure pas, là-dessous au moins, t’auras pas froid, lui lança Mallock avant de s’éloigner de son côté.

En arrivant dans le service, Amédée lut 8 h 38 à la grande horloge numérique. Il passa un coup de fils à Dublin. Géraldine, sa nouvelle secrétaire, répondit :

– Il ne repassera qu’en fin de journée. Je peux vous aider, Monsieur Mallock... Euh, commissaire ?

Mallock lui demanda d’avoir la gentillesse de passer prendre chez lui le classeur jaune personnel que Dublin lui avait confié. Il ne voulait pas le

laisser traîner.

Sur son bureau, RG lui avait déposé un autre rapport. Sur le post-it mauve fluo, il avait marqué : « Salut Mallock, c'est une petite étude complémentaire que j'avais fait faire confidentiellement par un profiler indépendant en ne lui montrant, par prudence, qu'un cas, mais le plus délirant et le plus parlant, à mon sens, celui des corps 10 et 11. À plus. »

En une seconde, Mallock revit les photos des victimes. Celle qu'il cherchait faisait partie du dossier que lui avait confié Dublin. Il le rouvrit pour l'examiner quitte à replonger dans la stupéfaction morbide qu'elle lui avait déjà procurée.

On y voyait un homme d'un certain âge, sans doute un clochard à en juger par l'état des mains. Son visage à la Goya était recouvert d'une grande barbe clairsemée que le meurtrier avait pris le temps de peigner. Les cheveux longs avaient subi le même traitement. Tous ses poils avaient été abondamment laqués pour tenir dans une position étrange. Le visage était maquillé : poudre rose sur le haut des joues, bleue dans le creux, mais pas de khôl noir sur le bord des paupières comme d'habitude. À la place, le Maquilleur avait tracé une ellipse au rouge à lèvres, ensanglantant dramatiquement le regard. Squelettique et sale, son corps cambré en arrière était entièrement nu, allongé de travers sur les genoux d'une femme assise, elle, sur un banc. Habillée en tailleur Chanel, parfumée outrageusement – dans le rapport, on insistait sur le mélange insupportable que donnait la puanteur de l'un et le parfum de l'autre – elle était décorée par une surabondance de colliers et de broches en or. Ses mains roses, dévorées de bagues, étaient posées sur le corps exsangue du pauvre clodo, dépouillé de tout sauf, peut-être, de ses poux.

Le rapport précisait que les bijoux provenaient des meurtres précédents. Ça avait conforté Grimaud et Mordome dans les liens qu'ils avaient établis entre les différentes affaires, mais en ne se basant que sur le maquillage et la composition du produit injecté.

Le Maquilleur avait recouvert tout le corps du clochard en bleu, faisant ressortir sa maigreur en insistant sur les parties creuses. Outre autour des yeux, il avait passé du rouge à lèvres sur le membre de l'homme, verge carmin hurlant sa nudité obscène.

Mallock avait déjà vu la scène, mais il resta une fois encore subjugué. C'était une descente de croix, comme la Renaissance aurait pu en peindre, comme on en trouve de multiples interprétations sur les missels et les images pieuses. Mais ici, c'était grotesque, blasphématoire, sacrilège.

Il reposa la photo, la retourna, avant de commencer la lecture de l'autre

rapport, celui commandé par Dublin à un expert extérieur :

« C'est vraisemblablement un homme. Bien évidemment un psychopathe dans la pleine acception psychiatrique du terme. Il pourrait fort bien être fils unique. Il aurait entre trente et quarante-cinq ans. Fortement complexé, laid, petit ou disgracieux, il ferait souffrir l'autre de ses souffrances, réelles ou fantasmées. Il vivrait seul ou avec l'un de ses parents. Sa mère ou son père. Vivant ou mort, ils tiendraient alors le rôle central dans la perturbation dont il est l'objet.

Même diagnostic, si c'est une femme. Avec, en plus, un conflit avec ses propres pulsions homosexuelles, consécutives à ce qui précède. Très important, il ou elle est bien trop malade pour ne pas être déjà sous médication. Faute de quoi, il ne pourrait rester sociabilisé.

Je retiens d'autre part l'hypothèse d'un rapport étroit mais plus que problématique avec l'Église et la religion, les notions de Dieu et de diable. On peut parler ici d'un véritable conflit théologique. La souffrance et ses « bienfaits » religieux sont partie prenante et dévorante dans l'expression obsessionnelle de sa libido. Ce que l'on appelle la rétribution semble jouer un rôle majeur dans ses mises en scène. Ses victimes ne souffrent-elles pas pour son propre salut à lui, ou celui de toute l'humanité ? Le double spectacle, femme riche et clochard, peut être lu de différentes façons. L'argent est le sang du Christ, il donne la vie. La pauvreté est un état de mort. Mais la richesse est, par la même, une malédiction dans l'ordre de la réversibilité. Si les riches ont vécu grâce au sang des pauvres, le nécessaire est donc la rédemption pour l'humanité. Il est le Christ. En un mot, le responsable de cette mise en scène appartient à la caste des nantis.

Ce qu'il vit comme un dépouillement, une damnation.

On retrouvera également dans sa tendre enfance les signes propres à ce type de sociopathes : cruauté envers les animaux, pyromanie et énurésie. Bien entendu, de multiples scénarios ainsi que d'autres archétypes alternatifs peuvent être envisagés. Vous les trouverez par ordre de probabilité dans la suite de mon analyse. Mais, plus fondamentalement, l'image de la scène de crime que vous m'avez donnée à étudier m'amène à vous recommander de rechercher ce que l'on pourrait appeler une sorte de « révolutionnaire théologique ». Un homme, bien au-delà du tourment, dont la puissance de mysticisme peut également permettre la création d'un groupe de fidèles. Et pourquoi pas, par exemple, si l'on retient la christianisation mystique de l'individu, douze apôtres ! »

Mallock reposa le document, pensif. Le rapport ne faisait que confirmer

en grande partie ses propres impressions. Il contenait également des rappels utiles, comme les notions de médication nécessaire et de religion abusive. Ainsi que l'information sur son éventuelle richesse. Amédée était impressionné. Rien qu'en regardant le cliché de la bourgeoise et du clochard, l'expert avait émis l'hypothèse d'un Maquilleur avec ses douze apôtres. C'était sans doute une façon d'illustrer son propos, mais cette précision l'avait particulièrement marqué. Il avait encore en tête les douze braises et l'attaque dont il avait été victime.

Il composa le numéro de RG. Décidemment, son collègue, s'il n'avait obtenu aucun résultat, avait eu de bonnes intuitions. Il avait bien l'intention de lui dire car il savait à quel point Grimaud devait se sentir mal. Que Mallock le tienne au courant, ça l'aiderait à passer le cap. Amédée laissa sonner sept fois, puis raccrocha.

Toc, toc. Toute timide, Géraldine passa la tête pour s'identifier, genre *Amie, vous, pas tirer ; moi, pas vouloir de mal à votre planète*. Le comportement de la secrétaire de Dublin, le bras en l'air avec la main grande ouverte semblait souhaiter réclamer un cessez-le-feu.

– Entrez, Géraldine. Je peux vous offrir un café.

Visiblement intimidée, la secrétaire bafouilla une dénégation polie en s'empêtrant dans diverses excuses. Puis s'approcha à petits pas du bureau pour attraper le dossier de son patron. En vieux farceur impénitent, Mallock ne put s'empêcher de se relever brusquement en tapant ses mains sur le bois du meuble tout en aboyant d'une grosse voix :

– Bon, ben moi, je vais en prendre un !

Géraldine exécuta un bon de deux mètres en arrière en articulant une sorte de *Arrrgg!* qui fit éclater Mallock de rire. Il se dirigea vers elle pour lui passer le dossier :

– N'écoutez pas les rumeurs, je ne mange les secrétaires que les années bissextiles et jamais celle du patron. Ça le contrarie et contrarie mon augmentation.

La phrase parvint à arracher un sourire à la jeune fille.

– Je viens juste d'arriver.

– Et Dublin vous a dit d'éviter de me contrarier car j'ai un caractère de merde, compléta Mallock.

La jeune fille acquiesça, gênée. Mallock lui fit un grand sourire.

– C'est l'une de ses blagues favorites, lorsqu'il a une nouvelle secrétaire. Une sorte de bizutage, rien de méchant.

– Mais, il faut dire que vous faites quand même un peu peur.

Amédée la raccompagna à la porte de son bureau sans trouver quelque chose à répliquer en retour. Dix minutes plus tard, il ruminait encore. Il détestait l'idée de faire peur, surtout à de jeunes et jolies filles.

Il se bourra une bonne pipe en bruyère flammée, cadeau de MM, la reine Margot, et se leva pour entrouvrir la fenêtre. Dehors, le ciel s'était obscurci. Plus de soleil, un plafond gris souris constitué de milliers de nuages imbriqués recouvrait désormais la capitale. Bien qu'en chemise, il constata qu'il n'avait pas vraiment froid. Parallèlement, la température était un peu remontée. Comme pour lui donner raison, la neige se mit à tomber. Mallock attrapa la grosse paire de jumelles qui ne quittait jamais son bureau. Il ne s'était jamais lassé d'apprendre Paris, en regardant amoureusement toutes ses splendeurs à diverses heures de la journée, sous différentes saisons ou éclairages. Il dirigea son regard vers le Louvre, l'un de ses endroits favoris.

Alors qu'il laissait ainsi ses jumelles glisser sur les toits et les premiers flocons qui tentaient de les recouvrir, la prescience d'une idée lui vint. Il savait, avant même qu'elle se soit révélée, qu'il allait avoir l'une de ses intuitions fulgurantes. Et c'était énervant, comme un nom que l'on a au bout de la langue.

D'abord éparse, la neige se mit à tomber drue. Rideau de billes blanches et verticales. Rien à faire, il ne voyait plus rien. Il reposa ses jumelles avec, malgré tout, le sourire aux lèvres. Ce genre de manifestation climatique le rendait joyeux comme un gamin.

Il se souvint soudain à la seringue que Ken avait trouvée sous le cadavre de Saint-Mandé. Mais qu'avait-il donc entraperçu dans Paris qui avait ramené au premier plan de ses pensées cet objet ? Mallock se mit à marcher de long en large dans le bureau. Qu'est-ce qui avait suggéré cela à son esprit ? Il était certain que ce devait être une chose vue tout là-bas, vers le Louvre. Mais quoi ? Au treizième tour de piste, la lumière se fit. C'était les réverbères télescopiques du pont du Carrousel !

Il fallait penser à chercher à l'intérieur de la seringue, sur la partie de la tige restée enfoncée dans le corps de l'instrument. Par sécurité, l'aiguille et le bras se rétractaient à l'intérieur sur les nouveaux modèles.

Il appela l'identité pour attirer leur attention. Pris par l'urgence, ils risquaient fort d'oublier ce genre d'endroit, désormais clos, surtout qu'ils n'aimaient pas trop manipuler les seringues usagées.

Ils venaient justement de recevoir la pièce, numérotée trente-quatre.

– On fait le nécessaire et l'on vous rappelle.

Sa pipe s'était éteinte. Mallock regarda le fourneau en se demandant s'il

allait le rallumer. La bouffarde était trop jeune, pas encore culottée. Mallock n'était pas un modèle de persévérance pour ce genre de chose. Mais il connaissait Paris mieux que la plupart des Parisiens.

Combien d'entre eux savaient que les réverbères du Carrousel, en forme d'obélisque, étaient télescopiques, en deux parties, et qu'ils grandissaient la nuit venue pour mieux éclairer le pont ? Comme quatre gigantesques seringues verticales. Un jour, il y a une éternité, les étudiants des Beaux-arts avaient collé des centaines d'affiches et barbouillé de peinture la partie supérieure des lampadaires pendant la nuit. Mallock, flic en bleu à l'époque, riait encore de leur tête le lendemain matin, lorsqu'ils avaient cru constater que tout leur travail avait disparu comme par magie, sans se rendre compte que les réverbères étaient presque deux fois moins hauts. La nuit suivante, pendant que les quatre obélisques étaient de nouveau dépliés, dégageant l'œuvre, le service de nettoyage était venu avec ses échelles tout nettoyer, pour de bon.

Amédée n'aurait jamais pensé que cette mésaventure étudiante puisse l'aider à peut-être résoudre une série de crime trente ans plus tard.

Jeudi 30 décembre, après-midi.

À l'heure du déjeuner, après avoir interrogé Bob, Ken et Francis sur l'avancement des travaux, Mallock repartit vers Saint-Mandé terminer ses observations. Ken avait laissé un double des clés sur son bureau, le trousseau de la gardienne. Elle devait ne pas avoir été insensible à son charme et lui avait confié le beau, celui avec la patte de lapin et le porte-pièce publicitaire pour les caddies.

Dehors, la neige avait ralenti la circulation. Amédée mit une bonne heure pour parvenir sur les lieux du crime. Frigorifié, le planton en faction arrêta de taper des pieds pour le saluer. À l'arrière, le jardin était tout blanc ; le pavillon, sombre et silencieux. Sur l'escalier qui descendait vers le lieu du drame, amis et voisins avaient déposé des fleurs et des tendres mots. Une petite fille, sa poupée. Mallock traversa le carré de neige en retenant ses pas pour éviter de glisser. Les flocons tombaient drus, tentant de recouvrir l'innommable. C'est à cet instant que son téléphone sonna. Il se figea au milieu du jardin pour l'attraper.

– Mallock !

– Oui, bonjour, je suis le lieutenant Camille Sarte, bras droit du commissaire Grimaud. Vous avez essayé de l'appeler ?

– En effet, je voulais le tenir un peu au courant de l'avancée de l'affaire. Il est là ?

Silence embarrassé.

– Justement, non. En fait, c'est pour ça que je vous rappelle. On n'a plus de nouvelles de lui.

Mallock resta interdit, se laissant recouvrir par des millions de flocons.

– Il s'est volatilisé. Et comme il est célibataire, je sais pas trop comment faire, à qui m'adresser.

À la police, Ducon, pensa Mallock, mais il se contenta de :

– Appelez Dublin de ma part et tenez-moi informé.

RG avait disparu. Mallock resta quelques secondes la bouche ouverte avant de se rendre compte de son état avancé de bonhomme de neige

planté au milieu du jardin.

Après s'être longuement secoué, il entra dans le pavillon. Ken lui avait appris que Modiano, le malheureux chef de famille, avait été hospitalisé. La maison était vide et lugubre, habitée par la saleté du drame, l'odeur tenace du double crime. Le froid y était intense car le chauffage avait été coupé et l'on avait laissé les fenêtres entrebâillées pour que l'air entre et nettoie l'atmosphère. Mallock fit le tour du salon, son regard glissant sur les multiples objets d'une vie quotidienne détruite. Il alluma un cigare autant pour réfléchir que pour se protéger de la pestilence du lieu. L'idée de respirer l'odeur de la fillette morte lui était insupportable.

Maintenant, il allait et venait, sans se résoudre à monter. Il avait besoin de s'habituer à l'endroit et de prendre des forces. Autour de lui, les objets se tassaient. Pourtant ils avaient vécu avec les victimes et ils avaient vu passer le meurtrier. Ils l'avaient même observé pendant qu'il commettait ses monstruosité. N'avaient-ils rien à dire ? Mallock les dévisageait comme il l'aurait fait avec des témoins récalcitrants. De quoi avaient-ils peur, eux aussi ?

Il en attrapa un, le reposa, en caressa un autre, toucha longuement le bois d'une table, tapa sur les murs. Il déchiffra même le nom de tous les films écrit au dos des VHS et des DVD. Le titre de tous les livres de la bibliothèque. Peut-être un mot resurgirait-il plus tard ? Il essaya également de trouver quel objet avait bien pu être volé. François Modiano n'avait rien constaté, mais il n'était pas en mesure d'affirmer quoi que ce soit.

Pour vérifier par lui-même, Amédée avait amené avec lui une série de photographies de l'intérieur de la villa, clichés pris l'année dernière par madame Modiano pour l'assurance, en cas de cambriolage ou d'incendie. Une heure après, il avait en main la photo de ce qui aurait fort bien pu passer pour le motif principal du vol : une minuscule icône russe ancienne, tout en or. Sur le papier de l'assurance, elle avait été protégée en valeur séparée, car son montant était largement supérieur à l'indice. Plus tard, un appel à la compagnie confirmerait le prix de l'objet, cent mille euros. Et si tous ces meurtres abominables étaient là pour cacher un mobile bien plus terre à terre ? Il faut dire que, la plupart du temps, on n'avait pas cherché de ce côté-là, trop bouleversé par l'horreur.

Mallock se servit un grand verre de whisky, un peu gêné de n'avoir personne à qui demander la permission. Mais il en avait besoin. L'idée qu'il venait d'avoir était machiavélique. Si tous ces massacres n'étaient que des diversions ? Quel mot pour de telles exactions ? Il vida l'or ambré du pur malt d'un trait, comme on prend un médicament. Puis, armé de son

corona, il monta enfin les marches.

En haut, les volets étaient fermés et Mallock dut se rendre jusqu'à la fenêtre pour les ouvrir. Il voulait pouvoir tout bien observer. Il était venu pour cela. Dans la chambre, il s'assit sur le bord du lit. Normalement il aurait évité, mais il n'y avait qu'un fauteuil encombré de vêtements, et son dos lui faisait vraiment trop mal. Il rouvrit son dossier, celui qu'il s'était préparé avec les photos et le descriptif d'assurance, pour en sortir le rapport des TIC². Dehors, il y avait le silence du froid, les pas crissant dans la neige, les voitures au ralenti, l'absence de courses d'enfants et de cris d'oiseaux. Dedans, un Mallock qui lisait consciencieusement son dossier sans passer la moindre ligne.

Quand il se leva enfin, il attrapa dans sa poche une sorte de petit objectif, une loupe en fait. Mais bien plus puissante que celle que Sherlock Holmes utilisait. Et il se mit à quatre pattes. Une demi-heure plus tard, il fit pareil dans la chambre de la jeune fille.

Un détail retint son attention, il y avait des traces de rayures et des marques de perforation dans le parquet. Il testa l'éventuelle présence de sang. Comme toujours, lors des virées qu'il faisait sur les scènes de crime après le passage de l'identité, il avait apporté sa petite trousse de TIC. Offerte et mise à jour régulièrement par ses amis de l'INPS³, elle comprenait notamment trois lampes, dont l'ultra-violette, un micro-aspirateur et des goupillons d'eau oxygénée. Cette méthode, qui faisait apparaître le bleu de la benzidine comme dans les films, n'était pas très fiable. Du jus de fruit pouvait lui aussi libérer du dioxygène. Mais en combinant ça avec l'observation aux ultraviolets, on avait des chances de ne pas se tromper. De toute façon, Mallock, de retour au 36, faisait tout vérifier par le labo. Eux pratiquaient de deux manières : avec l'acide pour obtenir les prismes violets et allongés du chlorhydrate d'hématine, ou en recherchant au spectroscope l'hémochromogène alcalin. Enfin, pour s'assurer qu'il s'agissait bien de sang humain, ils faisaient apparaître une agglutination antigène-anticorps en ajoutant un sérum antihumain au sang, lui-même dilué dans une solution saline.

Mallock, vautré par terre, se mit à passer sa lampe et ses petits cotons sous la fenêtre autour de l'endroit où il avait repéré les curieuses perforations. Dans la chambre de la fillette, il constata leur présence

². Technicien en identification criminelle.

³. Institut national de police scientifique.

également. À la loupe, on pouvait faire deux constatations, les trous étaient très récents et le sang en était absent. Il remarqua aussi leur disposition en triangle. Mais il décida de ne pas encore en tirer de conclusions tout en soupçonnant l'importance de la chose. Une heure plus tard, il se relevait douloureux mais satisfait, ses prélèvements faits et la tête pleine de nouvelles hypothèses.

Les victimes avaient été déplacées deux fois. Voilà ce qu'il venait de découvrir avec certitude. Il y avait l'endroit de l'agression que les TIC avaient identifié grâce aux résidus de traces de sang, le lit où le Maquilleur les avait disposés, mais également un troisième endroit, sans doute intermédiaire, où chaque victime avait visiblement séjourné après avoir été vidée de son sang, et avant d'être mise en scène sur son lit.

On aurait pu penser qu'à cet endroit transitoire, où se trouvaient précisément les points en triangle, il s'était livré à des attouchements sexuels, masturbation et viol. Mais, si ça avait été le cas, les techniciens de la police auraient trouvé des traces de sperme, et en auraient déduit eux aussi qu'il y avait un lieu actif médian. Or, dans l'espace qui séparait l'endroit du meurtre et le lit, ils n'avaient relevé que quelques cheveux pris ça et là dans le bois du parquet, des morceaux d'ongles et des cellules provenant des pieds des victimes. Ils en avaient conclu qu'elles avaient été traînées de l'endroit de leur supplice à leur lit. Ce qui était le plus vraisemblable.

Normalement, les corps n'étaient que rarement déplacés, et lorsque c'était le cas, dans une même pièce, on ne découvrait que deux endroits : celui du meurtre et celui de sa dissimulation. C'est en extrapolant la position des trois points, des cheveux et de cellules mortes en plus grand nombre et la présence de quelques minuscules traces de sang nettoyées par le meurtrier que Mallock avait découvert que les corps avaient séjourné à un troisième endroit intermédiaire.

Mais pourquoi ? Qu'avait-il bien pu faire avec ses victimes ? Qu'avait-il fait d'elles ? À quel jeu avait-il joué ? Et, tel un leitmotiv, qu'avait-il fait de tout leur sang ?

Amédée avala trois verres de whisky en fumant un second havane. Mallock-le-Sorcier avait décidé de profiter du lieu pour évoquer les esprits, défier l'assassin à l'endroit même de sa dernière exaction. Les murs étaient encore pleins de murmures et de cris. Eux seuls avaient vu le massacre et il se devait de les écouter.

En retour à ces sollicitations mentales, il reçut de plein fouet des bribes

de sensations douloureuses, comme des brûlures de cigarettes, et surtout, tristes et sanieuses, des phrases dénuées de sens, comme prononcées à l'envers.

Il tenta également d'apercevoir un visage, mais ne vit que quelque chose de flasque, une sorte d'éponge faite de tissu, une chair molle imbibée d'une haine féroce envers le genre humain. La seule chose que l'entité avait accepté de lui laisser deviner lui avait paru encore plus terrifiante. Ils se connaissaient. Leurs chemins s'étaient déjà croisés. Bien que cette idée l'ait choqué, presque plus que tout le reste, le commissaire divisionnaire en avait ressenti une certaine satisfaction. Par orgueil, le meurtrier venait peut-être de lui donner une information qui pouvait se révéler capitale.

– À moins que ce ne soit encore que l'un de mes délires de visionnaire amateur, bougonna Mallock.

18 h 30. Il avait un dîner, genre réveillon, en province, il ne devait pas s'attarder. Heureusement, un ami l'accompagnait. Il pourrait le laisser conduire.

Il ressortit de la maison, fiévreux et exténué. Sa tête tournait. Il avait le cœur et les genoux sales. La neige lui apparut, une fois encore, comme une bénédiction. Très curieusement, les flocons semblaient maintenant partir du sol pour remonter vers le ciel, à bord des nuages qui attendaient pour les emmener tomber plus loin. Dans la rue, trois enfants et une maman jouaient à se lancer des rires et des boules de neige. Le chien de la famille courait de l'un à l'autre en aboyant.

Vendredi 31 décembre.

Le lendemain, pour couronner cette fin d'année et sa migraine carabinée, Mallock avait rendez-vous à la première heure avec l'empereur de l'autopsie, le roi de la scie électrique, le seigneur des macchabées, son ami médecin légiste Bernard Barnabé Mordome. Le personnage ressemblait, au premier abord, à l'image traditionnelle que l'on se fait d'un charcutier. Gros et fort avec un teint couperosé, des mains larges et puissantes. Mais, pour contrarier une comparaison par trop facile, une chevelure argentée et bouclée, un nez fin et busqué, chaussé d'une paire de lunettes finement cerclées d'or, lui redonnaient de la noblesse. Tout autant que l'aura d'intelligence, presque palpable, qui émanait de tout son visage et la spiritualité impressionnante de son regard. On ne côtoie pas ainsi la mort quotidiennement sans que l'esprit ne subisse quelques mutations.

Hier soir, Amédée avait été dîner, comme promis, avec des amis du côté de Senlis. Il était revenu tard mais sobre. L'autoroute du Nord était déserte et, en entrant dans Saint-Denis, dans le grand virage qui tourne sur la gauche à angle droit, il avait aperçu quelque chose, des vitres fracturées et un dessin sur une façade. Bizarrement, il avait été pris d'une crise de panique. Il lui avait fallu tout le chemin jusqu'à chez lui pour se calmer. Arrivé, il était tombé dans sa bouteille de whisky. Ce matin, il en payait le prix.

Par précaution, Mallock n'avait rien avalé avant de pénétrer dans l'immeuble ultramoderne où officiait Barnabé. Très vite, il s'en félicita. Un assistant de Mordome remplissait les fiches normatives d'identification des scellés, tandis qu'une jeune femme apposait adroitement l'empreinte d'un sceau sur une cire rouge encore chaude.

Un autre assistant en blouse de chirurgie, coiffé, lunetté, masqué, botté et ganté de caoutchouc prélevait délicatement les débris se trouvant sous les ongles de l'enfant, non pas en les grattant mais en les coupant un par un. Chaque échantillon était ensuite placé dans un flacon séparé, numéroté en série et comportant les initiales du pathologiste.

– Tu tombes bien, lui dit Mordome. Je viens de finir l'autopsie de la mère.

Mon équipe a commencé l'enfant. Pour l'adulte, c'est le topo habituel avec quelques jolies nouveautés. Comme tu l'avais déjà vu, l'orifice buccal a servi de récipient pour entreposer les différentes parties amputées. Les mamelons, les paupières, etc. Tu veux voir ?

– Non merci, je te fais confiance.

– Ce qui est bizarre, c'est que tous ces morceaux ont été enduits d'une sorte de farine avant d'être introduits dans la bouche. Et contrairement à ce que je croyais, ils n'ont pas tous été découpés avec un scalpel ou un bistouri, genre excision médicale, mais avec les dents pour certains. Désolé de devoir te préciser cela, mais les victimes étaient encore, sinon conscientes, du moins vivantes lors de ces amputations. Comme les cadavres précédents, celui-ci a été totalement vidé de son sang à l'aide de seringues hypodermiques. Les piqûres ont été faites exactement aux mêmes endroits. Douze traces, comme d'habitude. Dernier détail, sans doute en fin d'opération, l'ordure a causé une hémorragie interne en introduisant dans le vagin, et à plusieurs reprises, une arme blanche. Probablement un sabre large et court, style japonais. Il a, par la suite, relevé la victime à la verticale pour laisser s'écouler le sang par l'ouverture. Compte tenu de toutes ces perversions sexuelles, je crois vraiment que l'on a affaire à un homme.

– Ce n'est pas l'avis des psys. On ne peut pas encore écarter l'hypothèse de la femelle tarée.

– Ça, c'est ton problème.

– Un truc que je voudrais éclaircir. Quand leur retire-t-il le sang précisément ?

– Voilà une excellente question. Figure-toi que ça varie. Tout au départ, il ne le faisait même pas, et c'était pire en fait. Car elles restaient vivantes jusqu'à l'ultime instant. Son dernier geste est le coup de sabre entre les jambes. Maintenant, même s'il les garde en vie le plus longtemps possible, une fois vidées de leur sang, elles sont mortes évidemment. La partie torture, pendant laquelle il se défoule sur le corps immobilisé chimiquement, est donc un peu plus courte, selon mes calculs.

– OK, mais par rapport au maquillage et autres... découpes ?

– Pour moi, le commencement de l'exsanguination et le maquillage sont concomitants. Après, c'est le massacre qui commence. La victime est encore consciente puisque c'est juste avant la mort, mais après que le corps ait été déjà à moitié vidé.

Mordome avait l'air épuisé et ça se voyait, mais Mallock savait que le toubib détestait qu'on lui en fasse la remarque.

– Dans l'un des cas que l'on a récupéré avec Grimaud, il y avait eu

tentative de pal, carrément. Et là, il avait essayé sa manœuvre avant même de commencer à lui prélever le sang. Une vraie boucherie.

Mordome jeta une pince de Leriche maculée de brun dans une coupelle en inox. Le bruit résonna dans la pièce en faïence blanche.

– Tu m’offres un café avant d’attaquer la petite ? lança Mallock pour forcer son camarade à décompresser quelques secondes.

– Merci, pas le temps. On passe à la gamine. J’ignore pourquoi, mais elle a eu droit à un traitement spécial. Comme pour la mère, on lui a tout d’abord inoculé cette fameuse substance, spécialité du chef, un tiers de Pavulon, un tiers de morphine et un tiers de chlorhydrate de fuxédryne. C’est pour moi, et plus que tout le reste qui évolue, sa signature. Au même titre que le maquillage. Avec RG, ça nous a permis de réattribuer certains crimes. Mais, comme tu le sais déjà, l’emploi même de cette mixture rend aussi plus difficile la datation. Je ne crois pas que ce soit la raison de son utilisation. Je ne sais même pas s’il le sait. Pour lui, cela a avant tout l’avantage d’immobiliser complètement ses victimes tout en dopant le cœur et en les laissant en grande partie consciente. A priori, sur le plan neurocérébral, elles ressentent les différents types de douleur. Ça semble important pour le tueur.

Un silence, de recueillement et de rage, fit taire le médecin. Il pensait comme Mallock que la raison en était bien connue : le sadisme. Ils se trompaient. Le Maquilleur était bien plus fou encore.

– Ensuite, pour en revenir à la petite, l’ordure l’a maquillée. Mêmes produits, mêmes dessins. Mais, va savoir pourquoi, elle n’a pas eu droit aux mêmes amputations sexuelles. Peut-être l’âge ? Allez, on passe de l’autre côté pour regarder ça.

Amédée, vaguement soulagé par cette nouvelle, suivit Mordome dans une deuxième pièce. Des assistants avaient déjà commencé le travail sur l’enfant. Ce qu’il vit lui noua l’estomac. C’était, retournée sur son propre crâne, l’image de la chevelure de la fillette, encore parfaite, avec sa raie au milieu et deux nattes maculées mais joliment tressées, sans doute par sa maman la veille du meurtre. L’incision du cuir chevelu et de la région occipitale venait d’être terminée, ainsi que celle du muscle temporal, et l’ensemble avait été récliné vers l’avant.

L’assistant de Mordome s’apprêtait à commencer l’autopsie oro-faciale, il était loin d’avoir terminé ne fût-ce qu’un semblant de reconstitution. L’enfant n’avait pratiquement plus aucun visage.

– Où en êtes-vous ? demanda Mordome.

L’assistant stagiaire prit une profonde aspiration avant de réciter :

– Je vais ouvrir le sinus longitudinal sur la dure-mère à l’aide d’un ciseau.

Puis je prélèverai l'encéphale d'un seul bloc...

Puis il y eut trois secondes de silence. Mordome lui jetait un regard noir...

– Bien entendu, reprit-il soudain conscient de son oubli, après avoir scié le crâne le long d'un trait fronto-latéral horizontal et incisé obliquement la région occipitale.

Amédée se força à regarder l'enfant. Impossible de contempler ça sans en être profondément changé. La tête était démontée en morceaux et le reste du corps était une horreur sans nom. Pourquoi se sentait-il l'obligation de ne pas détourner le regard ?

– C'est bien, je prends le relais, dit Mordome. Comme tu peux le voir, elle a été éventrée et recousue. Sa bouche et ses yeux ont eux aussi été cousus.

La voix du légiste était un peu éraillée. Ils partageaient le même sentiment. Au-delà du dégoût et de la pitié qu'ils ressentaient, c'était, tout au fond d'eux, une colère sourde et si forte qu'elle en devenait physiquement douloureuse.

Mordome se racla la gorge avant de reprendre :

– Compte tenu d'un léger accroissement de la sérotonine et un important dosage de l'histamine au niveau des plaies principales, il est à craindre qu'elle n'ait été, elle aussi, sinon consciente, du moins encore vivante au moment de l'éventration. On note sur l'ensemble du corps, aux mêmes emplacements que ceux de la mère... rectification, du numéro trois cent six... les différentes traces de piqûres. La même disposition et le même nombre, douze. Elles ont servi à introduire le produit puis à vider le corps de son sang. Le liquide n'a pas non plus été retrouvé sur place. L'angle de perfusion est le même, soit vingt degrés par rapport à la surface de la peau.

Mallock se rappela alors l'expression de Grimaud :

– Ce mec est un maniaque, un putain de vampire.

Avec une espèce d'énorme sécateur recourbé en inox et sans prendre le temps de s'apitoyer, Mordome entreprit de découper les liens qui retenaient les deux parties du ventre. À chaque geste, chaque constatation, il parlait haut et fort afin que tout soit correctement enregistré. En raison de l'importance de l'autopsie, il avait fait installer deux caméras vidéo. Les témoins rouges indiquaient que tout ce qui se passait dans cette pièce pourrait être réécouté, revu et décortiqué.

– La résistance est assez forte, poursuivit-il. Il s'agit de fil à pêche. Nylon, probablement du trente centième, celui que l'on utilise pour les carnassiers.

La précision fit sourire douloureusement Mallock. Mordome était pêcheur durant ses rares moments de loisir.

– L'ensemble a été cousu avec force, et la chair n'a pas toujours résisté.

Le meurtrier s'en est rendu compte assez rapidement et a piqué plus loin, nous dirons plus large, à partir du nombril. On peut en déduire que c'est une opération qu'il effectuait pour la première fois. À moins que la fragilité de la peau de l'enfant ne l'ait surpris.

À cet instant, alors qu'il découpait le sixième lien, la chair se déchira et tout le ventre lâcha. Comme une baudruche trop pleine, le corps de la fillette s'ouvrit en deux, répandant sur le sol et les pieds des participants son terrifiant contenu.

Mordome gueula un « merde », tandis qu'une jeune assistante fondit en larmes. Mallock resta immobile, figé comme une statue de sel. Par terre il y avait un mélange immonde de viscères roses et violets, ainsi qu'une quantité effarante de grains de son et de morceaux de journaux. L'odeur était insupportable.

– Répertoriez et pesez-moi tout ça.

Mordome avait retrouvé son sang-froid en quelques dixièmes de secondes. À ses pieds, Amédée reconnut un cœur à moitié emballé dans une couverture de *Point de vue*. Un prince consort à travers le sang coagulé y souriait encore.

Un quart d'heure plus tard, tout avait été nettoyé. Mordome et Mallock poursuivirent l'inspection de ce qui restait du corps.

– Je profite de ce que la région est totalement dégagée pour effectuer un prélèvement, reprit Mordome. Au moyen d'une louche d'environ trois centimètres de diamètre, annonça-t-il aux systèmes d'enregistrement, après avoir incisé la vessie et avant de procéder à l'ablation des organes pelviens, je prélève une petite quantité d'urine. Ça ira ? demanda-t-il à Mallock avant de continuer.

– Je ne sais pas trop si j'ai envie de chialer, de gerber ou de découper cette ordure en morceaux.

– Faut faire les trois. T'inquiète, il finira sur cette table, lui aussi.

– Ça ne me console pas.

– Je sais. Ah ! au fait, en dehors des douze du cérémonial, j'ai relevé d'autres traces de piqûres, toutes groupées sur les cuisses de la petite. Elle devait suivre un traitement quotidien, probablement pour un diabète. Les analyses d'urine nous le confirmeront.

– Elle se piquait toute seule ?

– Non, à son âge, c'était soit ses parents, soit une infirmière.

Il revint vers le visage et repoussa vers l'arrière le cuir chevelu avec sa frange et ses deux nattes. Puis, avec un ciseau recourbé, long et très fin, il entreprit de couper le fil dont s'était servi le Maquilleur pour coudre la bouche et les paupières. L'œil gauche n'avait pas été complètement

recousu. Le pathologiste poussa une exclamation.

– Enfin une bonne nouvelle !

Sur le plateau, il attrapa une sorte de pince à épiler, dont Mallock avait oublié le nom. Puis, méticuleusement, il l'enfonça dans le bord interne de l'œil. Il en ressortit un petit vers beige et gras. En le regardant se tordre au bout de sa pince, il annonça fièrement :

– Larve de première escouade. Vraisemblablement *Califora Vomitaria*. Je vais la confier à Millard, notre expert en entomologie criminelle légale. En couplant le relevé météorologique des trois jours qui ont précédé la découverte des corps et la taille actuelle de la larve, il devrait pouvoir déterminer, à une heure près, la mort de nos deux victimes. L'incubation est de douze à vingt-quatre heures à l'air libre. Or la fenêtre était grande ouverte. Ces charmantes bestioles adorent déposer leurs œufs sur les muqueuses des cadavres. Blessures, langues, yeux, narines, elles ont l'embaras du choix. C'est réglé comme du papier à musique. Vingt-quatre heures plus tard, elles se transforment en larves mobiles et en sept jours, les petites bêtes atteignent six centimètres de long.

– C'est suffisamment précis ? demanda Mallock.

– En fait, pour mieux nous renseigner, parvenus au stade de la pupe, ces petits auxiliaires de police poussent le raffinement à virer du blanc au noir en passant par toutes les nuances de marron. À l'aide d'une charte chromatique, on peut ainsi déterminer exactement l'âge de la bestiole. Pratique, non ?

Mordome déposa la larve dans un flacon en verre, puis replongea sa pince dans l'œil de la petite fille pour en extraire d'autres exemplaires.

– Cette fois-ci, lança-t-il, on connaîtra l'heure exacte du crime. Jusqu'à présent en raison des précautions qu'il avait prises et du produit qu'il injectait à ses victimes, il était difficile de fixer l'heure de la mort avec précision. Surtout qu'il n'a jamais inoculé la même concentration.

Dernière épreuve, il restait à terminer l'autopsie oro-faciale interrompue par le maître et à rouvrir la bouche en découpant les lèvres de l'enfant. En dehors de Mordome, qui continuait de parler tout haut en travaillant, autour régnait un silence profond. Amédée et les trois assistants du professeur restaient, le visage blanc, les bras derrière le dos et la tête penchée vers le sol. Lorsque tous les fils furent coupés, Mordome demanda de l'aide. À deux, ils durent forcer la mâchoire qui lâcha brusquement avec un bruit de branche morte.

Aucun d'eux n'oublierait jamais ce qu'ils découvrirent à l'intérieur de la bouche. Pas le nom de ces choses mais l'image de leur encombrement horrible.

Vendredi 31 décembre, après-midi.

Dehors, au soleil, le froid était supportable, même quand on ne portait, comme Mallock, qu'une simple veste. Il leva les yeux au ciel et décida de rejoindre son bureau à pied. Il avait besoin de marcher et, plus que ça, l'envie de faire éclater quelque chose en lui. Larmes ou colère, qu'importe.

En traversant le marché aux fleurs, il se surprit à laisser enfin échapper un sanglot. Invisible aux yeux des autres, c'était comme un murmure intérieur, tremblement de muscle imperceptible, un trop plein de tristesse et de rage qui s'envole en l'air, sans larmes. Rien qu'une seule et unique contraction du corps, avec une crispation du bas du visage et un petit reniflement ridicule.

Il regarda autour de lui pour vérifier que personne ne l'avait vu.

Lorsqu'il se retrouva devant la préfecture, il était 14 h et bien que son esprit fût moins douloureux, il avait un besoin urgent d'alcool. Là-haut, le Fort était au repos. Putain de fêtes.

En montant les marches, il se rendit compte qu'une sorte de comptine tournait dans sa tête depuis déjà un bon quart d'heure. En fait, c'était une chanson de Gainsbourg, une histoire de poupée de son. Il sut que jamais il ne pourrait effacer de sa mémoire la petite fille aux nattes.

Arrivé dans son bureau, il se servit un raccord de whisky. La chair jaune dévala dans sa gorge en emmenant avec elle la fange accumulée dans le ventre et le cœur. Continuer à vivre comme si de rien n'était. Au fond de lui, Mallock n'arrivait pas à comprendre que le monde ne s'arrête pas, ne serait-ce qu'une minute, pour pleurer cette petite fille. Lui dire adieu.

Il appela Bob pour lui donner les prélèvements qu'il avait fait dans les mystérieux trous découverts à Saint-Mandé.

– Passe-les au labo, qu'ils vérifient s'il y a du sang et si oui, à qui il appartient.

– Je mets quoi sur l'étiquette ?

– Saint-Mandé/trous parquet/premier étage.

Pas contrariant, Bob bougonna un « d'accord » avant de repartir.

La journée s'écoula comme une guimauve pendue à un crochet d'acier.

Amédée ne tenta rien pour la retenir. Il y eut des appels, notamment de la reine Margot, mais il n'en prit aucun. Il n'était pas sûr de vouloir et même de pouvoir parler.

Ses collaborateurs partirent les uns après les autres, non sans avoir passé la tête dans son bureau pour lui jeter le traditionnel *Bonnes fêtes, patron*, qu'ils lui servaient tous les 31 décembre.

À 19 h, lassé du silence, Mallock activa les systèmes de sécurité et referma la partie centrale du Fort. Il ne faisait ça que deux fois par an, pour le 1^{er} mai et le jour de l'an. À l'étage du dessous, une équipe continuerait durant la nuit les saisies qu'il avait ordonnées. Il passa la saluer, histoire de réveiller quelque peu un zèle qu'il savait bien endormi.

Dehors, les trottoirs sentaient l'huître et le citron.

Le froid était venu avec quelques gouttes d'eau, histoire de mieux pourrir l'ambiance. Même pas grave, c'était fête. C'était écrit sur le calendrier. Alors les pékins se hâtaient d'aller réveillonner, se tricotant déjà des rires de circonstance.

Quoiqu'il se passe, ils fêteraient l'année nouvelle. Et cette manie-là, honnêtement, Mallock, sans qu'il n'ait jamais essayé de savoir pourquoi, ça l'agaçait prodigieusement. Avec ces vœux à la con qui ne marchaient jamais et que l'on recommençait à souhaiter l'année suivante. Oui, ça l'angoissait. Cette fête, il la ressentait comme désespérante et morbide. Quelque chose de désolant, comme un enterrement. Pas celui d'une année, ça, il s'en foutait royalement, plutôt une réminiscence de l'enfance ou de la fin du monde.

Ça ressemblait à une déclaration de guerre, mobilisation générale, ordre donné, obligatoire et codifié. Trois, deux, un, minuit : tout le monde est heureux. On s'embrasse, on se sert les uns contre les autres pour mieux s'ignorer le lendemain, reprendre le cours normal de la haine, au mieux de l'indifférence. Peut-être aussi que ça lui rappelait par trop son enfance et ses fins d'années, jamais fêtées.

Chez lui, plusieurs messages l'attendaient sur le répondeur. Une dizaine de *Bonnes fêtes* et trois invitations à venir réveillonner, dont celle, sans illusion, de Margot Murât et celle, tant espérée, d'Amélie.

– Si vous êtes libre, on pourrait peut-être...

Et comment qu'il pouvait ! Quelques secondes plus tard, le cœur battant, il composait son numéro.

– Bonjour, vous êtes bien chez Amélie Maurel. Désolée, je ne suis pas là. Mais ne me laissez pas dans l'ignorance et parlez après le bip, merci !

– Mallock... Amédée, bafouilla le commissaire, sans rien ajouter.

Puis, pendant plus d'une heure, il tenta de supporter son appartement.

Vers 21 h, il ressortit. Paris, attablé, mangeait. Lui ne se sentait bien ni dedans ni dehors. Seule la présence d'Amélie pourrait le tirer de son cafard. Le bruit des fourchettes et des verres dans la cour lui rappela qu'il n'avait pas déjeuné à midi. Mais il n'avait toujours pas faim.

La chanson de Gainsbourg était revenue et avec elle, lentement mais sûrement, l'angoisse, comme une inondation. Une angoisse maquillée avec une paire de nattes blondes en laine.

Il pensa un instant rappeler Margot. Elle était souvent associée à ses attaques de spleen. Car elle en était l'un des remèdes les plus efficaces. De son rire à son corps. Mais cela n'aurait été correct ni vis-à-vis d'elle ni vis-à-vis d'Amélie. Alors, pour ne pas s'apitoyer sur son sort, il rentra pour entreprendre une de ses dégustations de Single malt. Il préférait les whiskies d'Écosse, et plus spécialement ceux de la côte Ouest. Le Lagavulin de l'île d'Islay avec son goût de tourbe prononcé, l'Oban, moins fort, ou encore le Talisker de l'île de Skye. De rares malts, non filtrés, faisaient également son régal.

La sonnerie du téléphone résonna enfin. Amélie ? Comme un gamin amoureux, il sentit son cœur battre.

Bien moins sexy, c'était Léon.

– Amédée ? Tu peux venir, vite ?

– Où ça ? Pourquoi ?

– Je suis à l'église Saint-Paul, avec mon pote. Tu vois ?

– Oui, le chanoine Lasalle. Un problème ?

Léon ne répondit pas immédiatement.

– Je crois que c'est ton Maquilleur.

– Le chanoine ? ricana Amédée. Ça ne m'étonne pas, il avait une sale tête.

– Je ne plaisante pas, Mallock. Il vient de frapper une fois encore.

– Qui ?

– Je crois que c'est le Maquilleur, mais ça change rien. Y'a un cadavre ici.

Décharge électrique.

– Pas dans l'église ?

Cœur qui cogne.

– Si, viens vite !

L'ordure avait-il encore réduit le temps entre deux crimes ? Mentalement, Mallock vérifia, histoire d'occuper son esprit en se préparant. Il avait précédemment calculé que quatre jours s'écouleraient jusqu'au prochain meurtre. Saint-Mandé, c'était le 28 décembre et on était pratiquement le 1^{er}

janvier. Le compte y était.

Malgré les trottoirs glissants et l'air glacé qui lui coupait le souffle, il ne mit que sept minutes à parvenir sur place. Face à la rue de Sévigné, tout en haut du superbe parvis aux six colonnes monumentales, Léon l'attendait. Il avait un visage de craie. Sans dire un mot, il se retourna pour glisser une grande clé dans la serrure et la tourner trois fois. Dans le ventail, le chanoine les attendait. Il tremblait et ses yeux étaient pleins de larmes. Il barbouilla :

– Les fonts baptismaux. À droite.

L'un et l'autre lui indiquèrent du doigt un pilier.

– C'est juste derrière, lui murmura Léon.

Comme dans la plupart des églises, l'air était froid et humide. Avec des odeurs anciennes d'encens et de moisissures, d'urine de chat. Derrière lui, Amédée entendit la clé se refermer trois fois bruyamment. Le chanoine était terrorisé à l'idée que l'une de ses ouailles entre pour prier.

En marchant vers la scène de crime, Mallock se mit à respirer plus vite. La peur de ce qu'il allait découvrir, ou même de tomber sur le monstre. Et s'il était encore là, caché derrière une colonne ? Le diable dans la maison de Dieu. Il vérifia la présence de ses deux copains bien au chaud dans ses holsters. Mais il hésita à sortir l'un d'eux dans une église. Il posa juste sa main droite sur le petit automatique de calibre 25.

Au détour du pilier, sous la chaire, il y avait bien une grande vasque de marbre clair en forme de coquille Saint-Jacques. Dedans, baignant dans son sang, un enfant d'un peu moins de deux ans, maquillé amoureusement comme un ange de fresque. Ses pieds et ses mains minuscules dépassaient de la baignoire mortuaire. Son petit ventre gonflé surnageait à la surface, îlot lunaire entouré de pourpre.

Mallock fit, pour la première fois depuis la mort de Thomas, un signe de croix, avant de retirer son manteau et de le poser sous le bénitier. Il en sortit le petit compact numérique qu'il avait toujours sur lui, au cas où...

– Appelle le 36 ! demanda-t-il à Léon en lui tendant son portable. Qu'ils viennent avec les techniciens.

Sans attendre de réponse, il se mit à prendre la scène en photo. Il tourna tout autour, multipliant les angles. Il fit aussi des plans plus généraux et des plans rapprochés, jusqu'à photographier à quelques centimètres.

Léon revenait vers lui avec la réponse à son appel quand il vit son ami faire quelque chose qui le stupéfia. Il comprit alors pourquoi Amédée avait décidé de prendre lui-même les premiers clichés de la scène de crime. Il ne voulait pas laisser l'enfant dans cet état-là, à la vue de tous. L'ombre de Thomas était là aussi, certainement.

Léon vit le grand corps de Mallock se courber sur le coquillage en

marbre, enfoncer ses bras dans le sang du bénitier et attraper la dépouille de l'enfant. Bruit d'eau. Tristesse sucrée. Étrange odeur fruitée. Détresse de gouttes ensanglantées. Amédée déposa doucement le petit corps maculé du bébé sur son grand manteau de commissaire. Il resta là, un peu interdit, les bras de sa veste gorgés de sang. Puis il se pencha à nouveau pour refermer les pans de son vêtement.

Préservation des traces et des indices, combien de fois avait-il hurlé contre ses lieutenants ? Et là, il bougeait carrément le corps ! Même si ce n'était pas crucial, puisqu'il avait pris tous les clichés qu'il fallait, c'était un geste inconsidéré.

Il commença à énumérer mentalement ce qu'on allait retrouver dans le sang : des fibres de son manteau, certainement des poils de Noémie, la petite chatte de la gardienne, des traces de whisky et des brins de tabac... Il regarda à nouveau le bénitier en forme de coquille. Tout autour, étaient tombées des gouttes rouges par millier. D'un innocent, toute la vie en pluie.

Le chanoine, qui s'était rendu dans la sacristie, repassa devant Mallock pour placer un crucifix en argent sur le linceul improvisé. Encore bouleversés, les trois hommes se rapprochèrent l'un de l'autre, comme pour entonner ensemble une dernière prière.

À cet instant, provenant du dehors, des hurlements de joie pénétrèrent dans l'église, en se répercutant dans la nef :

Quatre, trois, deux, un... Bonne année !